JOURNAL

D'UN VOYAGE

A LA LOUISIANE.

Par M. de Vallette Laudun.

JOURNAL D'UN VOYAGE A LA LOUISIANE, FAIT EN 1720.

*Par M***, Capitaine de Vaisseau du Roi.*

Par M. de Vallette Laudun.



A LA HAYE.
Et se trouve
A PARIS,
Chez MUSIER, Fils, & FOURNIER, Libraires, Quai des Augustins.

M. DCC. LXVIII.

AVERTISSEMENT.

CE VOYAGE A LA LOUISIANE, sous la forme épistolaire qui lui est commune avec plusieurs autres Relations, & sur-tout avec celle de l'Abbé de Choisy, que l'Auteur semble avoir voulu prendre pour modele, n'est pas moins réel & moins véritable que le *Voyage de Siam*. S'il n'est pas aussi rempli; s'il n'a pas les mêmes agrémens, c'est qu'un voyage à l'Amérique, pour

aller dans un Pays nouvellement découvert, ou très-peu connu, ne pouvoit fournir à beaucoup près autant de ſingularités, qu'un voyage en Aſie chez des Peuples formés depuis long-temps & civiliſés: c'eſt encore qu'un Marin, quoiqu'homme d'eſprit, a rarement la plume auſſi ſouple qu'un Académicien François exercé dans tous les genres d'écrire. Cependant on a cru que ce Journal, par le badinage & par la gaieté que l'Auteur y a répandus, pourroit amuſer avec plus de fruit que

tant de mauvais Romans qui, malgré le juſte décri où ils ſont, ſe reproduiſent toujours. Auſſi ne le donne-t-on point pour une Relation bien inſtructive, où il y ait de nouvelles connoiſſances à puiſer, ſoit ſur la route qu'ont tenu les Vaiſſeaux, ſoit ſur le Pays qui étoit l'objet de leur courſe, mais comme un Ouvrage de pur agrément. Les Lettres dont il eſt compoſé, ſont exactement hiſtoriques; mais on conçoit que l'Officier qui, pour ſon propre amuſement, écrivoit chaque jour juſqu'aux

plus petits incidens, comptoit bien qu'elles seroient lues par la Dame pour laquelle il s'étoit imposé cette tâche, dans le même esprit qu'on les présente au Public.



JOURNAL



JOURNAL
D'UN VOYAGE
A LA LOUISIANE,
FAIT EN 1720

*Par M***, Capitaine de Vaiſſeau du Roi.*

PREMIERE LETTRE.

De la Rade de Toulon, à bord du Toulouſe, le 9 Mars 1720.



OUS voulez donc, Madame, que je vous écrive régulierement tous les jours, & que je vous rende un compte exact de tout ce qui ſe paſſera dans le *Toulouſe*;

c'eſt-à-dire, que vous voulez un journal dans les formes, & même plus étendu que ne le ſont ordinairement les journaux de Marine, où il n'eſt queſtion que du changement de vent, du chemin qu'on a fait,& des différens lieux où on arrive. J'ai eu beau vous repréſenter combien il eſt difficile de ne pas ennuyer,en rebattant toujours les mêmes choſes, & en ſe ſervant de termes barbares, ou inconnus à la plûpart des hommes.

Vous ne vous payez pas de ces raiſons, & vous me donnez pour modele le *Voyage de Siam*, par M. l'Abbé de Choiſy, que vous dites avoir lu avec beaucoup de plaiſir. Je l'ai lu auſſi, Madame, & j'ai été charmé comme vous des agrémens qu'il a répandus dans cet ouvrage; mais c'eſt encore une forte rai-

ſon pour me diſpenſer de vous obéir. M. l'Abbé de Choiſy a eu l'honneur de l'invention, & il ſemble qu'il ait épuiſé tous ces tours naïfs & badins dont on pouvoit égaïer une matiere auſſi ſéche que celle d'un journal de Marine.

Il ſeroit dangereux de ſuivre ſes traces ; on ne manqueroit pas de faire des comparaiſons qui certainement ne feroient pas honneur au copiſte. Me voilà donc, Madame, dans une jolie ſituation : je me vois dans la néceſſité de vous déplaire, en vous déſobéiſſant, ou de me deshonorer ſi je vous obéis : l'alternative eſt cruelle. Vous me permettrez du moins d'éxiger de vous deux conditions : la premiere, que ceci ſe paſſera entre vous & moi, & ne ſera vû de perſonne ; la ſeconde, que moins je réuſſirai dans mon en-

treprise, & plus vous me sçaurez gré de m'y être embarqué.

LETTRE II.

Départ de la Rade de Toulon, à bord du Toulouse, le 10 Mars 1720

JE commencerai, Madame, par vous rendre responsable devant Dieu & devant les hommes de toutes les choses inutiles dont je vais vous entretenir. Je ne vous dirai rien du séjour que nous avons fait dans la Rade de Toulon: vous le sçavez aussi bien que moi.

Tout se remue dans le Vaisseau, personne n'est tranquille le jour d'un départ; l'un songe à sa femme, l'autre à ses enfans. Pour moi, au milieu d'une infinité de soins qui m'occupent, j'en ai un qui se fait distinguer; devinez quel soin ce peut être.

Loué ſoit Dieu, nous voilà à la voile. Il vient de me prendre une ſueur froide: le Toulouſe a fait le rétif, & il ſembloit qu'il s'étoit mis en tête de ne point ſortir de la Rade; il étoit côté en travers, en attendant qu'on eut mis l'ancre en place; le vent étoit à l'O. N. O. & nous avions le Cap ſur Saint-Mandrie. Quand il a été queſtion de ſe mettre en route, il n'a pas voulu obéir au gouvernail, & il continuoit toujours à s'approcher de la terre. Enfin j'ai vû le moment qu'il alloit ſe caſſer le nez. Heureuſement il s'eſt raviſé, après bien des ſoins que nous nous ſommes donnés pour le mettre dans la bonne voie.

Nous ſommes hors des Caps, & le vent, & la mer qui eſt fort groſſe, commencent à ſe faire ſentir. Tous les Novices ont déja des

maux de cœur ; ils ſont ſurpris de n'être pas fermes ſur leurs pieds ; ils ignorent encore l'art de ſe tenir dans l'équilibre ; & quoiqu'il n'y ait qu'un moment que nous ſommes partis de Toulon, ils ſont ravis du parti que nous avons pris de relâcher aux Iſles d'Hyeres. Nous y avons mouillé ſur les quatre heures du ſoir, dans un fond de quatorze braſſes d'eau : c'eſt une attention que nous devons avoir dans notre métier, de ne mouiller que dans un fond avantageux ; delà dépend la ſureté du Navire. Si nous étions ſages, nous uſerions des mêmes précautions, avant que de nous embarquer dans une affaire de cœur.

LETTRE III.

De la Rade des Isles d'Hyeres, à bord du Toulouse, le 11 Mars 1720.

NOtre course, Madame, n'a pas été bien longue : nous voici aux Isles d'Hyeres, en attendant un vent favorable. Nous avons trouvé dans cette Rade un Vaisseau Espagnol de 36 canons; il y étoit arrivé deux heures avant nous, portant Pavillon de Malte. Dès qu'il nous a apperçus, il a mis Pavillon d'Espagne, & nous a salué de 7 coups de canon. Ce changement de Pavillon nous a fait soupçonner que ce pouvoit être un Forban. On voulut d'abord envoyer nos Chaloupes armées, dans la nuit du Dimanche au lundi, pour s'emparer de ce Navire; mais ayant fait réflé-

xion qu'en étant trop éloignés, pour pouvoir ſoutenir nos Chaloupes, c'étoit les expoſer à un péril évident, s'il prenoit le parti de ſe défendre, nous avons jugé à propos d'attendre au lendemain. Je mis à la voile une heure avant le jour, & j'allai mouiller à une petite portée de ce Navire. Le Commandant envoya auſſi-tôt ſon canot avec un Officier & un détachement de douze ſoldats, qui a été augmenté d'un pareil nombre de ceux du Toulouſe. Pienfeu, qui commandoit ce détachement, a pris poſſeſſion du Vaiſſeau; l'Ecrivain a mis le ſcellé par-tout, s'eſt ſaiſi de tous les papiers, & le bienheureux Champemis eſt allé en Poſte à Toulon demander la barque de Montverd qui ſe trouvoit armée, pour la charger de la conduite de ce Navire. J'oubliois de

vous dire qu'il venoit de Sardaigne, & qu'il étoit chargé de bled.

Je ſuis ſûr que vous baïllerez plus de quatre fois à la lecture de cette Lettre : j'en ſuis en vérité bien aiſe. Cela vous apprendra, Madame, à ne pas exiger une autre fois de vos amis des choſes qui ne ſont pas raiſonnables.

LETTRE IV.

De la Rade des Iſles d'Hyeres, le 12 Mars 1720.

MONTVERD eſt arrivé avec ſa Barque ; il a pris poſſeſſion du Vaiſſeau Eſpagnol, & nous avons repris nos ſoldats : c'eſt-à-dire, que nous voilà, Madame, prêts à profiter du premier beau-tems. Je vous demande pardon ſi je le ſouhaite ; je ne trouve rien de ſi cruel que d'ê-

tre à quatre pas de vous, & de vous voir aussi peu que si j'étois au-delà du Tropique. Vous ne vous connoissez point en sentimens, si vous ne trouvez dans celui-ci une délicatesse infinie: je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui.

LETTRE V.

De la Rade des Isles d'Hyeres, le 13 Mars 1720.

LE séjour que nous faisons dans cette Rade ne me fournit pas beaucoup de matiére; nous n'allons point à terre, & nous ne voyons personne, nous ne faisons aucun mouvement. De quoi pourrois-je vous entretenir? On vient de m'apprendre une nouvelle qui m'afflige fort. Mes Dindons se font une cruelle guerre;

ils ſe battent comme des déſeſpérés, ils ſe crevent les yeux à coups de becs, & il en a déja coûté la vie à pluſieurs. N'allez pas traiter ceci de bagatelle: cette affaire eſt plus ſérieuſe que vous ne penſez; notre vie en dépend. D'ailleurs, Madame, quand on a le malheur d'être éloigné de vous, on a beſoin d'une infinité de petites reſſources, pour nous aider à ſupporter votre abſénce, & mes Dindons y entrent pour quelque choſe.



LETTRE VI.

Rade d'Hyeres, le 14 Mars.

JE ne vous conſeille pas, Madame, de vouloir m'en donner à garder; il ſeroit bien difficile de tromper un homme qui ſçait peſer l'air. Vous croyez peut-être qu'il faut être Normand pour cela, ſur ce que la Fontaine en a dit, *Gens peſant l'air, fine fleur de Normands*. C'eſt un ſecret que le P. Laval m'a appris, & que vous ſçaurez, ſi vous le ſouhaitez. Nous avons fait cette expérience avec le barometre dans la chambre du Colonel du *Toulouſe*; & nous avons trouvé que l'air y peſoit moins de ſept lignes qu'à Toulon ſur le bord de la mer. C'eſt un myſtère que je me réſerve de vous expliquer à notre pre-

miere vue, & je me flatte que, quand vous aurez ſçu mon ſecret, vous ferez plus de cas de mon érudition que de celle de bien d'autres.

LETTRE VII.

Rade d'Hyeres, le 15 Mars.

JE n'aurois rien à vous dire aujourd'hui, Madame, ſi le Pere Laval n'étoit venu à mon ſecours: c'eſt lui qui me fournit de quoi vous entretenir un moment.

Je ne ſçais s'il n'a pas en vue de me détacher de la terre, en me faiſant faire tous les jours quelque nouvelle découverte dans le Ciel. Hier, ſur les neuf heures du ſoir, je fis connoiſſance avec les Satellites de Jupiter; j'en vis deux avec une lunette renverſée: mais quand je les aurois vu tous

cinq, vous ne devez pas craindre qu'ils vous faſſent rien perdre de vos droits. La Lune même, toute brillante qu'elle étoit, avec ſes engrelures, ne m'a pas paru ſi aimable que vous. Les belles choſes que je vais vous apprendre à mon retour! Je voudrois bien qu'il vous prît la même envie qu'à Madame de Charronier ; vous ſçavez qu'elle demanda à M. de Caſſini, dans ſon Obſervatoire, de lui faire voir les étoiles en plein midi. Je ne ſçais point ce que fit M. de Caſſini ; mais je ſais bien ce que je ferois, pour ſatisfaire votre curioſité.

LETTRE VIII.

Rade d'Hyeres, le 16 Mars.

NOUS ſommes condamnés, Madame, à faire deux ou trois mille lieues, avant que de ſonger à revenir à Toulon ; cela nous met dans la néceſſité de ſouhaiter notre départ. Nous nous ſommes préſentés deux fois à la paſſe du Sud pour ſortir des Iſles d'Hyeres, & deux fois le *Henry* a pris vent devant. Rien n'eſt ſi ſot qu'un Navire qui ſe trouve coëffé de la ſorte ; il ne ſçait de quel côté ſe tourner ; & au lieu d'avancer, il recule.

Ces contrariétés, jointes à une groſſe mer qui venoit à peu près de l'endroit où nous voulions aller, nous ont fait prendre le parti de remouiller & d'atten-

dre une conjoncture de tems plus favorable. A demain toute chose nouvelle.

LETTRE IX.

A bord du Toulouse, le 17 Mars.

POUR le coup, je crois que ce sera tout de bon : nous voilà à la voile depuis cinq heures du matin, le vent du Nord qui souffle nous est favorable.

Point du tout:depuis que nous sommes hors des Isles, le traître a changé & s'est rangé du côté de l'Ouest;& parcequ'il nous regarde de près, il a la malice de se renforcer si bien qu'il nous a réduits à ne porter que nos basses voiles, la mer grossissant à mesure que nous avançons. Ce sera bien pis tantôt, quand nous serons par le travers

du golphe de Lyon : c'eſt un enragé que ce golphe-là, & je crois qu'on ne lui a donné le ſurnom de Lyon, que parce qu'il ſemble vouloir engloutir tout ce qui s'y préſente.

Les maux de cœur reviennent ; de tous côtés nous voyons des gens qui payent le tribut à la mer. M. de Neullea commence à regretter les prunes de Brignolles. Si je regrette quelque choſe, comme vous n'en devez pas douter, croyez-vous, Madame, que ce ſoit des prunes ?



LETTRE X.

18 *Mars* 1720.

LE vent a beaucoup augmenté, Madame, & la mer du golphe se fait sentir violemment. Un bon Peintre pourroit faire un excellent tableau de notre dîner d'aujourd'hui.

Il n'a pas été question de se mettre à table, rien n'auroit pû y tenir : nous étions tous assis dans la chambre du Conseil sur des chaises bien amarrées ; chacun étoit muni d'une assiette & d'une cuillier. On avoit choisi, parmi les valets, celui qui avoit le pied le plus marin, pour le charger de la conduite du potage. Il falloit qu'il fît le tour de la chambre, pour en donner à chacun à son rang. Vous auriez ri de tout votre cœur,

ſi d'un lieu tranquille vous aviez pû voir toutes les contorſions qu'il faiſoit dans ſa marche. Il ſe mettoit quelquefois en double, les jambes en avant, le corps en arriere; il s'approchoit ainſi de nous en tremblant, & ſouvent lorſque nous tendions la main pour prendre une cuillerée de potage, il ſurvenoit un ſi furieux roulis que tout étoit jetté de l'autre côté du Navire. C'étoit donc à recommencer, & la ſcène finiſſoit ordinairement par recevoir ſur nos vêtemens la plus grande partie de ce qui reſtoit dans le plat.

Nous buvons avec la même cérémonie, & avec autant de danger : un valet nous verſe à boire de la maniere dont on met le feu à un canon, c'eſt-à-dire, qu'il ſe préſente de côté, le bras tendu & le corps écarté. Il a penſé nous en couter cher au P. Laval &

à moi. Nous étions assis dans des fauteuils à côté l'un de l'autre ; Louis, que vous connoissez, s'avançoit pour nous donner à boire, tenant une bouteille d'une main & deux verres de l'autre. Comme il étoit au milieu de la chambre, un violent coup de mer a mis le Navire sur le côté, si bien que n'y pouvant résister, il venoit rapidement nous briser, sur le nez ou dans les yeux, & verres & bouteille, si, par un bonheur extraordinaire, il n'étoit tombé à moitié chemin à la renverse avec un si grand fracas, que le pont en a été ébranlé. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il n'a cassé ni bouteille ni verres, & qu'il s'est relevé sain & sauf, à son derriere près, qui a supporté toute la violence du coup.

LETTRE XI.

19 *M rs.*

NOUS voilà bien aiſes, Madame : nous avons paſſé ce vilain golphe, qui donne ſouvent de ſi rudes coups de pied, qu'il vous renvoye bien vite au même endroit d'où vous étiez parti ; trop heureux encore de pouvoir le rattraper.

Nous avons découvert, à ſix heures du matin, l'Iſle de Minorque ; peu de tems après nous avons vû Mayorque, & au ſoleil couchant la plus haute montagne de cette Iſle ne reſtoit au Sud quart S. E. qu'éloignée d'environ neuf lieues.

Ces circonſtances vous paroîtront extraordinaires ; mais nous trouvons nous autres marins bien

plus extraordinaire que vous viviez ſur terre dans une profonde ignorance, ſur la maniere dont vous êtes ſitués les uns à l'égard des autres.

Je gage, par exemple, que vous ne ſçavez pas à quel air de vent vous êtes de la maiſon de Madame la Comteſſe de Vence, où vous allez pourtant tous les jours? Vous n'en connoiſſez pas mieux la vraie diſtance; & voilà pourquoi, en revenant la nuit de chez elle, vous prenez ſi ſouvent la maiſon de Beaucaire pour la vôtre. Je m'étonne de ce que vous ne vous êtes pas caſſé le nez vingt fois, comme il arriveroit ſans doute ſur mer, ſi nous ne faiſions pas plus d'attention à toutes ces choſes-là. Adieu, Madame, profitez de l'avis que je vous donne, ſi vous voulez éviter les *qui-pro-quo*.

LETTRE XII.

Mercredi 20 Mars.

JE prévois, Madame, que le *Henry* nous fera pester plus de quatre fois dans notre Voyage; c'est un vieux cheval de poste, qui, pour avoir trop couru dans sa jeunesse, n'a plus la force de marcher.

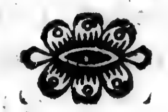
Le *Toulouse* est à présent dans toute sa vigueur, & pour peu qu'on lui lâchât la main, il perdroit bien-tôt le Henry de vue.

Nous avons été toute la nuit avec nos huniers tout bas; le vent a même calmé dans le deuxiéme quart, & nous n'avons fait qu'environ neuf lieues en huit heures de tems.

Vous avez fréquenté trop de marins pour ignorer que ce qu'on

appelle le quart eſt la garde que l'on fait nuit & jour dans les Vaiſſeaux, & qu'on releve de 4 heures en 4 heures: c'eſt-à-dire, Madame, que la moitié de l'équipage eſt ſur le Pont, tandis que l'autre moitié repoſe.

Nous avons déja laiſſé l'Iſle de Minorque derriere nous; nous allons en faire autant de celle de Mayorque, & ſi le bon vent d'E. N. E. qui ſouffle à préſent continue, j'eſpere qu'avant la fin de la ſemaine nous pourrons paſſer les colonnes d'Hercule.



LETTRE XIII.

Jeudi 21 Mars.

LE vent continue toujours à nous être favorable ; il a même pris depuis hier de nouvelles forces ; chaque instant, Madame, nous donne différens points de vue. Nous avons déja franchi les Royaumes de Catalogne & de Valence ; nous allons bientôt entamer celui de Murcie. Il faut convenir que c'est une jolie chose que de voyager sur mer, lorsqu'on fait la même route que le vent, & qu'on ne perd point la terre de vue même en dormant.

Je vais me coucher avec l'agrément de penser que, sans sortir de mon lit, je ferai autant de chemin que si je courois la poste sur le meilleur cheval d'Andalousie.

Je vous demande pardon, Madame, je ne sçais ce que je dis; je m'applaudis d'une diligence dont je gémirai plus d'une fois, si ce n'est lorsqu'il sera question de revenir sur nos pas.

LETTRE XIV.

Vendredi 22 Mars.

NOus voici par le travers du Cap de Gate; je vois les montagnes de Grenade. Vous connoissez ce Pays, Madame, & vous n'ignorez pas que les Maures qui y ont regné long-tems l'ont rendu fameux par leurs prouesses & par leurs galanteries. Si je ne me trompe, j'apperçois déja la pointe de la tour de Camarez: justement, voilà la Lhambra qui paroît, ce Palais magnifique que le Roi Chico fit bâtir avec tant de

ſoin, *y a mucha coſta ſuya.* Ah ! le joli ſpectacle qui ſe préſente au bout de ma lunette ! Je vois la Reine ſur ſon balcon, avec toutes les Dames de ſa Cour qui nous regardent paſſer : je reconnois Daraxe, Fatime, Laraiſe, la Cohayde, Zaïde, la Sarrazine Alboraya, & Galiane, qui n'eſt pas la moins belle de la troupe. Cette derniere a beaucoup de votre air, & Zaïde reſſemble ſi parfaitement à Mademoiſelle de Vence, que ſa propre mere s'y tromperoit ; ce ſont ſes yeux ; ſa taille, ſes cheveux. Je voulois la ſaluer en paſſant; mais un nuage qui s'eſt mis entr'elle & moi me l'a cachée, & je n'ai vu que quelques rayons qui paſſoient à travers. Ce n'eſt pas tout encore : je vois derriere ces Dames quelques Cavaliers Maures, parmi leſquels je diſtingue les Gomeles,

les Maralles, les Zégris, les Vanegas, les Abinſerages, & les Malik - Alabeki, deſcendans en droite ligne des Rois de Fez & de Maroc. Si vous étiez ici à ma place & que vous euſſiez lû récemment les guerres civiles de Grenade, vous verriez cela comme moi.



LETTRE XV.

21 Mars.

JE vous annonçai mercredi dernier que nous comptions arriver au Détroit vers la fin de la ſemaine. Nous voici, Madame, à la porte, & à moins que le vent ne change, j'eſpere que demain nous nagerons dans les grandes eaux. Il eût été ſurprenant, que nous euſſions fait une courſe de 300 lieues, ſans avoir la moindre aventure : nous venons d'en avoir une qui a un peu dérangé notre ſommeil. Il étoit environ minuit lorſque nous avons découvert trois Navires que nous avons cru Corſaires, ou Vaiſſeaux de guerre, par leur manœuvre & par le parage où ils étoient. Ils avoient le vent ſur nous, & ſi

tôt qu'ils nous ont apperçus, deux se sont détachés pour nous venir reconnoître; l'un a passé devant *le Henry*, que je suivois de fort près, & l'autre est venu ranger notre poupe à la portée du pistolet. Nous nous étions préparés à leur répondre en cas qu'il leur eût pris envie de nous dire quelque chose; mais ils ont bien jugé à notre air que nous n'étions pas du gibier pour eux : ils se sont éloignés de nous un peu à la hâte, & nous avons continué notre route. C'étoit apparemment des Algériens qui croisoient à l'ouverture du Détroit pour détrousser les passans.

Il est environ midi, & nous ne sommes qu'à *9* lieues du Mont Gibraltar ; nous l'aurions déjà vû sans un nuage qui le couvre : cependant quelque diligence que nous fassions, nous ne sçaurions passer le Détroit avant la nuit. Heureusement la lune qui est dans

ſon plein nous donnera aſſez de clarté, pour pouvoir éviter les dangers qu'il y a dans ce paſſage. On nous cite, chemin faiſant, de petits traits d'hiſtoire qui ne ſont guères propres à nous tranquilliſer. Là, vous dit-on, en vous montrant l'endroit avec le doigt, *la Perle*, commandée par Girardin, toucha ſur la pointe d'une roche qui eſt cachée ſous l'Océan; cette roche eſt N. E. S. avec le Cap Carnero : ici, ajoûte-t-on en ſe tournant du côté de l'Afrique, *l'Arſure* & *le Sage*, commandés par M^rs^. le Marquis de Chateaurenaud & de la Guiche, firent un triſte naufrage; les Officiers, les Equipages y périrent preſque tous. Adieu, Madame : ne parlez point de votre Méditerranée, je m'y trouve ſi reſſerré que je crois ne pouvoir reſpirer à mon aiſe que lorſque je ſerai dans l'Océan.

LETTRE XVI.

24 Mars.

NOus voici, Madame, dans l'Océan : nous donnâmes hier dans le Détroit sur les neuf heures du soir à la clarté de la lune qui étoit dans son plein ; à 3 heures après minuit, nous avons doublé le Cap Spartel ; c'est-à-dire, que nous étions hors du Détroit. Je croirois vous offenser, si j'allois vous dire ici que c'est ce Détroit qui fait la communication de l'Océan & de la Méditerranée, & qui sépare l'Espagne de l'Afrique ; vous sçavez cela aussibien que moi. Ce Canal a 9 lieues de longueur, & 5 ou 6 de largeur. Il est étonnant qu'un aussi petit espace mette tant de différence dans la Religion, dans les mœurs &

dans les habits des peuples qu'on voit ſur les bords de ce Canal. Ce que je trouve encore de plus ſurprenant, c'eſt qu'il paroît, par les courants, que les eaux de l'Océan entrent dans la Méditerranée qui n'eſt qu'un petit étang en comparaiſon de cette vaſte mer. Je ne ſçais ce que deviennent toutes ces eaux, ſans parler de celles que lui apportent tant de fleuves & de rivieres qui s'y perdent. Il faut bien croire qu'elles reviennent à l'Océan par une infinité de canaux ſouterrains, & qu'elles y circulent à-peu-près comme le ſang circule dans nos veines. On n'en ſçauroit douter, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure dans quelques relations, que l'on voit dans la mer Caſpienne quantité de feuilles d'un arbre tout-à-fait inconnu dans ce pays-là, & fort connu ſur les bords de la mer

Noire : il eſt plus que vraiſemblable que ces feuilles paſſent de l'une à l'autre mer par des canaux ſouterrains qui en font la communication. Sans cela, cet Océan, tout riche, & tout immenſe qu'il eſt, s'épuiſeroit à la longue, & notre Méditerranée s'enfleroit ſi fort, qu'on courroit riſque d'être inondé ſur le ſommet de nos plus hautes montagnes. Je viens de voir nos amis du *Henry* pour me réjouir avec eux de l'heureux ſuccès de notre navigation. Si ce bon vent qui vient de nous abandonner vilainement, avoit voulu faire ſon devoir, nous aurions pû paſſer en moins de quinze jours de Toulon à Madere. Cette lettre eſt déja aſſez longue, & je remets à demain à vous parler de la cérémonie de notre baptême.

LETTRE XVII.

25 Mars.

HIER, Madame, dès le point du jour, on commença la cérémonie du baptême ; c'eſt un uſage dont les gens de mer ſe ſont fait une pratique un peu ſuperſtitieuſe. On baptiſe ceux qui paſſent le Détroit pour la premiere fois ; les Vaiſſeaux même n'en ſont point exceptés, & les Capitaines qui les commandent ſont obligés d'en payer les frais. A peine étoit-il jour, qu'une troupe de gens armés de ſabres & de hallebardes ſont entrés dans ma chambre au bruit du tambour & du fifre, ſans reſpecter mon ſommeil, quoique j'euſſe veillé toute la nuit. *Le Toulouſe* ſe trouvoit dans le cas de n'avoir

jamais passé le Détroit ; & il a fallu payer le tribut. Mais peut-être ignorez-vous de quelle maniere se fait cette cérémonie. Un Pilote ordinairement représente le Grand-Prêtre ; il est coëffé d'une espece de mître, & revétu d'une robe de peau de mouton ; il porte au col un grand chapelet qui descend jusqu'à sa ceinture, & dont les grains sont aussi gros que des œufs d'Autruche ; & à sa suite sont une vingtaine de Hoquetons armés, la plûpart nuds de la ceinture en haut, & noirs comme des diables ; ils sont destinés à lui amener, de gré ou de force, ceux qui n'ont pas subi cette épreuve. On fait asseoir le Marin novice sur un bâton qui traverse une baille remplie d'eau, & qu'on a pris soin de frotter de suif, pour le faire glisser plus aisément. Le Pilote

lui fait promettre & jurer sur une Carte Marine, de pratiquer les mêmes choses envers les autres toutes les fois qu'il passera le Détroit, & sur-tout de ne jamais coucher avec des femmes de Mariniers : il lui jette ensuite une flaquée d'eau salée sur la tête, & le marque au milieu du front de deux lignes rouges, larges chacune d'un pouce, l'une horizontale, l'autre perpendiculaire, & qui s'étendent jusqu'au bout du nez. Alors si l'initié ne met pas quelque chose dans le bassin, ou si la rétribution est trop médiocre, deux Matelots qui sont à ses côtés font glisser le bâton sur lequel il est assis, & le pauvre novice tombe à la renverse dans la baille, où il est encore accablé d'une infinité de seaux d'eau qu'on lui jette sur le corps. Le petit Pere Gargan

a été sur la sellette comme les autres ; mais il a été fort étonné quand on a voulu qu'il promît & qu'il jurât de ne jamais coucher avec des femmes de Matelots. La seule proposition lui a paru scandaleuse, & il a regardé toute cette cérémonie comme une prophanation indécente. Son zèle commençoit même à s'enflâmer, lorsque le Pere Laval le tirant par la manche, lui a fait entendre doucement qu'il ne falloit pas prendre la chose à la rigueur ; que c'étoit un usage purement civil, pratiqué de tout tems, & qu'il ne sçauroit condamner, sans prêter des armes à ceux qui les attaquent sur les Cérémonies de la Chine. Le bon Pere Gargan s'est rendu à ces raisons, & il s'est soumis à tout, avec une résignation digne d'un Missionnaire Apostolique.

LETTRE XVIII.

26 *Mars.*

VOus vous souvenez bien, Madame, que je vous écrivis des Isles d'Hyeres que je m'occupois à peser l'air : aujourd'hui je me suis amusé à peser l'eau de la mer, pour connoître la différence de son poids à celui de l'eau douce. Vous allez traiter ceci de jeux d'enfans, & vous croirez sans doute que c'est l'ennui, inséparable de l'oisiveté, qui nous réduit à ces amusemens. Je pourrois vous dire avec quelque vraisemblance qu'un homme, qui étoit accoutumé de vous voir tous les jours, est si déconcerté quand il ne vous voit plus, qu'il se prend où il peut. Mais indépendamment de cela, ce qui vous

paroît si frivole peut, dans certaines circonstances, nous être d'une grande utilité. Voici comment. Dès que nous sçavons que l'eau de la mer pese plus que l'eau douce, nous pouvons connoître par cette différence si nous sommes près de l'embouchure d'une riviere. Il est certain, par exemple, qu'étant sur les plages du Languedoc, vers l'embouchure du Rhône, l'eau doit y peser moins qu'en pleine mer, par la quantité d'eau douce qui s'y mêle. Un Vaisseau peut ne pas sçavoir précisément l'endroit où il est la nuit ou par un tems couvert qui lui dérobe la vue de la terre; alors l'expérience du poids de l'eau peut le redresser, & lui faire prendre les précautions qu'il jugera nécessaires pour sa sûreté. Vous voyez bien, Madame, qu'il ne faut pas se presser de juger des

choses sur les simples apparences ; on court risque de faire souvent de faux jugemens. Quand Galilée eut découvert les Satellites de Jupiter, bien des gens, disoient, à quoi bon cela ? personne n'en voit l'utilité. Cependant cette découverte sert infiniment à la navigation, en déterminant la longitude des différens lieux de la terre. Si nous voulions pousser plus loin nos réflexions, nous trouverions peut-être que ces heures qu'on croit qu'une femme perd à sa toilette, sont souvent très-bien employées, & que plus d'une a fait fortune par une mouche placée d'une certaine façon.

LETTRE XIX.

27 *Mars.*

CRoirez-vous, Madame, que cette Boussole qui fait toute la sûreté de la Navigation, est une petite folle qui varie souvent, & qui nous dirigeroit fort mal, si on ne prenoit soin de la redresser. Ce ne seroit rien si cette variation étoit toujours égale dans les mêmes lieux, on sçauroit à quoi s'en tenir ; mais ce n'est pas cela. Aujourd'hui, par exemple, nous avons trouvé 12 degrés 44 minutes de variation, & j'avois remarqué qu'en 1701, dans ce même parage, la variation n'étoit alors que de 6 degrés, & quelques minutes : voilà une différence de plus de 7 degrés d'augmentation qui s'est faite depuis

1701 jufqu'en 1720. Un fameux Anglois, nommé Halley, prétend qu'il y a un cours reglé de variations, qui augmente & qui diminue fucceffivement dans un certain nombre d'années : la difficulté confifte à fçavoir connoître ce terme. Il faudroit pour cela une infinité d'expériences faites en divers temps dans les mêmes lieux ; & malgré tout cela, je ne crois pas qu'on puiffe jamais établir une regle fûre là-deffus. Il arrive dans l'Univers bien des changements, dont la caufe nous fera éternellement inconnue ; & d'ailleurs le voifinage des mines de fer, tantôt plus, tantôt moins abondantes, eft feul capable de déranger le Syftême de M. Halley. Tout ce que nous pouvons faire, pour nous préferver des égaremens de la Bouffole, c'eft d'obferver avec foin la variation

aussi souvent que le temps le permet : on se sert pour cela d'une sorte de compas qui nous faisant connoître le vrai point du lever ou du coucher du soleil, nous fait voir par-là de combien de degrés la Boussole varie. Au reste, Madame, si par malheur cette lettre tomboit en d'autres mains que les vôtres, on me croiroit fou d'aller vous entretenir de ces matieres-là. Pour prévenir ce mauvais jugement, je fais sçavoir ici à tous ceux qui verront ces présentes, que la Dame à qui elles sont adressées, est née dans le sein de la Marine, qu'elle a toujours vécu avec des Marins, & qu'elle a eu si souvent les oreilles rebattues de latitude, de longitude, & de variation, que je lui parlerois peut-être une langue étrangere, si je lui tenois les mêmes propos qu'Hyppolite tenoit à Aricie.

LETTRE XX.

28 Mars.

DEpuis que nous avons passé le Détroit, Madame, nous allons à petites journées : le vent qui nous avoit conduits si heureusement jusques-là, s'est lassé de bien faire ; nous avons eu du calme toute la nuit, si bien qu'en vingt-quatre heures de temps nous n'avons fait que 13 lieues. Voilà à quoi sont exposés les pauvres Marins. Nous allons presque toujours ou trop vite ou trop lentement ; aujourd'hui un navire volera comme un oiseau, demain il marchera comme une tortue. Cependant voici les Fêtes de Pâques qui approchent ; ce devroit être un jour de repos pour nous ; on a besoin d'un peu de tranquillité d'esprit pour son-

ger sérieusement aux affaires de sa conscience. Le bon P. Gargan me paroît avoir envie de me connoître jusqu'au fond de l'ame ; il pourroit bien se repentir de sa curiosité ; il gémira sans doute plus d'une fois des secrets que j'ai à lui révéler. N'importe; il a l'air d'un saint homme , & je n'ai rien de mieux à faire que de mettre dans mes intérêts un Missionnaire Apostolique, qui peut-être occupera un jour dans le Ciel une place à côté de S. François Xavier.



LETTRE XXI.

29 Mars.

J'EN demande pardon à Dieu, Madame : le Vendredi-Saint ne m'a pas empêché de ſonger à avoir de quoi manger à Pâques. *Le Henry* me devoit la moitié d'un veau, & ſur les huit heures du matin je me ſuis mis à portée de l'en faire ſouvenir : un homme avec un porte-voix a crié de toute ſa force : *Bon jour, Meſſieurs du Henry, bon jour ; quand tuerez-vous le veau ?* On a répondu, *demain*, & la converſation a fini là. Il eſt vrai pourtant que Dorves a voulu nous dire quelque choſe, en ſe ſervant auſſi de ſon porte-voix ; mais ſon fauſſet s'eſt perdu à moitié chemin de l'inſtrument, il ne nous en eſt rien re-

venu. Voilà, Madame, comment on s'entretient d'un Vaisseau à l'autre, quand on est sous voile. Je connois des personnes à qui on ne sçauroit parler de trop près ; mais il y en a bien aussi avec qui le porte-voix seroit d'un merveilleux usage.

Au reste, Madame, vous seriez édifiée de voir combien nous sommes gens de bien à la mer. On diroit que la piété s'est retirée de la terre, pour venir se réfugier dans nos Vaisseaux. On prie Dieu régulierement 3 fois le jour ; on a dit l'Office ce matin, & tous les Officiers, chacun dans son rang, ont été à l'adoration de la Croix. Le moyen de n'être pas dévot ! nous avons dans *le Toulouse* un Aumônier, & deux Jésuites, dont il y en a un qui va Missionnaire Apostolique dans le Royaume de Maduré : il a une soif ardente du martyre :

martyre, & je crois, entre nous, que c'eſt une ſorte de ſoif que ni vous ni moi n'avons jamais ſentie.

LETTRE XXII.

30 *Mars*.

QUI croiroit, Madame, qu'à la mer on peut manquer de poiſſon? Nous aurions été réduits à ne manger que des œufs, de la morue, & des légumes, ſi un jeune Thon de 8 à 10 livres, n'avoit fait la ſottiſe de venir mordre à un de nos hameçons. Vous ne ſçauriez croire le plaiſir que nous a fait cette capture : il fut ſervi hier à dîner, & quoique ce fût un jour de mortification, nos bons Peres Jéſuites ne ſe ſont pas fait de ſcrupule d'en manger & de le trouver bon.

Nous avons paſſé le Détroit avec tant de diligence, que nous nous étions flattés que le même bonheur nous accompagneroit juſqu'à Madere.

Voici pourtant le ſeptiéme jour que nous ſommes dans ces mers; les vents ont ſi ſouvent varié, que depuis Dimanche dernier nous n'avons fait guères plus de 100 lieues. Malgré tout cela, nous eſpérons, à la faveur du bon vent qui ſouffle à préſent, de découvrir demain la petite Iſle de Porto-Santo, qui n'eſt éloignée de Madere que d'une douzaine de lieues. J'entends un grand bruit au moment que je vous écris, tout le monde court à la galerie; j'ai peur que quelqu'un ne ſoit tombé à la mer. Je viens d'apprendre ce que c'eſt: devinez? je vous le donne en cent. C'eſt une tortue qui paroît

sur l'eau. Quand on ne voit que les mêmes choses pendant quinze jours, on est si avide de nouveautés, qu'un rien est capable de nous amuser : les hommes les plus graves n'en cedent pas leur part aux autres ; cela est si vrai, que notre Missionnaire Apostolique a pensé se casser le col à force de courir.

LETTRE XXIII.

31 *Mars*.

JE vous l'ai dit, Madame, & je vous le répete encore : c'est une cruelle chose que de faire maigre à la mer ; & quoique notre Carême n'ait duré que trois jours, nous avons eû une vraie joie d'entendre ce matin chanter des *alleluia*. Nos bons Peres Jésuites & notre Aumônier doivent être encore plus aises que nous

de l'arrivée de Pâque ; ils ont eû la mortification de ſoutenir le Carême à la vûe, & même à la fumée, de nos dindons & de nos longes de veau.

Nous comptons aujourd'hui voir l'Iſle de Porto-Santo ; je fais force de voiles pour tâcher de la découvrir avant la nuit ; vous apprendrez demain le ſuccès de notre chaſſe. Au reſte je vous prie de dire à votre chere amie que j'ai lieu de me plaindre de ſon cher Epoux. Il lui a pris fantaiſie de manger une *gogue* à dîner. Je lui ai en vain repréſenté que cela pourroit me faire tort, que je courrois riſque d'être timpaniſé à l'aſſemblée, & qu'on ne manqueroit pas de dire, que je veux renouveller l'hiſtoire de ce Capitaine de Vaiſſeau, qui fit manger tant de gogues pendant une campagne,

qu'on ne datoit les Lettres & les Journaux que par jours de la ſeconde, de la troiſiéme gogues, le cruel n'a pas voulu ſe rendre à ces raiſons ; la gogue a parue triomphante ſur la table, & pour me faire donner dans le piége, tout le monde a fait ſemblant de la trouver bonne. Mais je n'en ſerai pas la dupe ; j'ai déclaré hautement que je n'en voulois plus à l'avenir, ou que du moins ce plat-là ſeroit cenſé ſurnuméraire, & ne tiendrot pas lieu d'une entrée. J'ai été bien aiſe, Madame, de vous faire ce petit récit pour vous mettre au fait de la choſe, en cas qu'on en parle dans le monde.



LETTRE XXIV.

premier Avril.

NOus crûmes hier voir la terre, Madame, vers les neuf heures du matin; mais nous eûmes beau courir toute la journée comme des lévriers, nous ne vîmes que des nuages dont l'horison étoit couvert. Ce qu'il y a de fâcheux en cela, c'est qu'il a fallu aller bride en main toute la nuit. Oh! le sot métier que le nôtre! La prudence veut que nous évitions la nuit ce que nous allons chercher le jour. On crie d'en-haut: *Terre, terre.* Oh! pour le coup, elle ne nous échappera pas; c'est la petite Isle de Porto-Santo; on la reconnoît à quatre montagnes qui s'élevent en for-

me de pain-de-sucre. Madere n'en est éloignée que de douze lieues, & j'espere que ce soir, vers les trois ou quatre heures, nous lui dirons un petit mot à l'oreille.

LETTRE XXV.

2 April.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que nous verrions hier Madere de près. Sur les trois heures du soir, nous n'étions qu'à une lieue de Fonchal qui est la Capitale de cette Isle & le lieu où nous avons à faire; mais la nuit approchoit, & le vent & la mer avoient si fort augmenté, qu'on ne jugea pas à propos d'aller chercher un mouillage qu'on ne connoissoit pas. Je ne vois rien de plus mortifiant: nous venons jusqu'à la por-

te, il ne faut qu'un pas pour entrer, & nous n'osons le faire. Ce n'est pas tout encore: nous allons nous éloigner pendant la nuit de ce même endroit où nous mourons d'envie d'arriver; nous nous promenerons dans un espace de quatre ou cinq lieues entre Madere & quatre petites Isles qu'on appelle *les Désertes*, jusqu'à ce qu'il plaise au tems de devenir plus traitable.

Notre sort dépend des vents & de la mer, & je vous laisse à penser s'il est en bonnes mains. Adieu, Madame; je vous souhaite une nuit meilleure que celle que je vais passer.



LETTRE XXVI.

3 & 4 Avril.

JE renferme le trois & le quatre de ce mois dans une ſeule Lettre. Imaginez-vous, Madame, que nous n'avons fait, pendant ce tems-là, qu'aller de Madere aux Déſertes, & revenir des Déſertes à Madere : nous paſſons la nuit à la cape, & le jour nous nous ſervons de nos voiles, pour ne pas perdre de terrain. Il faut convenir que les promenades du champ de bataille ſont plus agréables que celle-ci : le peu de connoiſſance que nous avons de la rade de Fonchal, nous jette dans cette extrémité. Le vent eſt excellent pour y aller ; mais il y en a un peu trop, & nous attendons qu'il

devienne plus maniable, pour nous approcher.

On découvrit hier un petit Navire, qui venoit ſur nous avec toutes ſes voiles : nous le crûmes d'abord Algérien, ou Salétin. Dans cette prévention, Granier prend des lunettes, couche en joue le Vaiſſeau, & aſſure qu'il voit des Turbans ; on fait le même jugement dans *le Henry*, & il ſe trouve enfin que c'eſt un Anglois. Il eſt vrai qu'il avoit fait la manœuvre d'un Corſaire ; il pouvoit bien auſſi s'être trompé à notre égard, puiſque la vue de notre pavillon ne fut pas capable de le raſſurer. Les Vaiſſeaux de Roi fréquentent ſi peu ces parages, qu'on a raiſon de ne pas s'y fier. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les habitans de l'Iſle de Madere ont grand'peur ; ils nous prennent pour des Turcs ;

& de crainte de surprise, ils allument pendant la nuit de grands feux sur toute la côte.

LETTRE XXVII.

De l'Isle de Madere, 5 Avril.

J'Ai une bonne nouvelle à vous apprendre : nous sommes enfin arrivés devant Fonchal, qui, comme je vous l'ai dit, Madame, est la Capitale de l'Isle de Madere. Nous avons mis côté en travers en attendant le retour de Cabannès, qui est allé faire compliment au Gouverneur, & lui donner avis de notre arrivée. Peu de tems après nous l'avons vû revenir avec deux Pilotes du Pays, dont la vûe nous a fait un extrême plaisir. Il faut prendre si bien son tems pour attraper un bon mouillage, que sans leur se-

cours nous nous ſerions peut-être trouvés embarraſſés. A préſent, j'en ſçais autant qu'eux; & ſi l'envie vous prenoit quelque jour de venir à Madere, ſouvenez-vous, Madame, de gouverner droit à une Croix qui eſt au haut d'une Montagne, du côté de l'O. Lorſque vous aurez mis derriere vous un petit Fort appellé le Lion, près d'une Forteresſe qui eſt au Nord-Oueſt de la Ville, vous pouvez mouiller hardiment, & alors vous ſerez ſure d'être mouillée dans la perfection: vous y trouverez 45 braſſes, & un fond de vaſe noire, où l'ancre s'enfonce comme dans du beurre. Le Commandant de la Ville a ſalué de 9 coups de canon, & on lui en a rendu ſept. Je ne ſçais ſi vous vous accommoderiez de cette ſorte de ſalut, vous qui ne ſçavez où vous mettre quand il tonne.

LETTRE XXVIII.

De l'Iſle de Madere, 6 Avril.

ADmirez notre bonheur, Madame : vous avez entendu nos plaintes ſur la cherté des denrées à Toulon ; nous eſpérions du moins d'en trouver à meilleur compte dans les Pays où nous irions. Point du tout : il ſemble que dans toutes les parties du monde, on s'eſt donné le mot pour nous ruiner. Tout eſt ici au double plus cher qu'en France, indépendamment de la perte que nous faiſons ſur la monnoie qui eſt immenſe ; un chou nous revient à plus de 20 ſols. Ce petit détail vous paroîtra ridicule ; mais, Madame, mettez-vous à ma place : vous auriez bien de la peine à digérer cet article, ſi

vous aviez comme moi 20 personnes ſur les bras. Cela me met de ſi mauvaiſe humeur, que je finis bruſquement cette Lettre, de crainte qu'elle ne s'en reſſente un peu.

LETTRE XXIX.

De Madere, 7 Avril.

J'Ai été dîner aujourd'hui avec nos amis du *Henry* : vous jugez bien, Madame, que votre ſanté n'y a pas été oubliée. Nous avons ſuivi la rue Saint-Roch de l'un à l'autre bout ; veuves, femmes, filles, rien ne nous eſt échappé. Vous ne ſçauriez croire la joie qu'un nouveau viſage apporte dans un Vaiſſeau : on s'aime juſqu'à l'enthouſiaſme, & on trouve infiniment plus de goût à ce

qu'on boit & à ce qu'on mange. Si vous aviez fait ce voyage, comme vous me l'aviez promis, vous auriez vû des prodiges. L'arrivée d'Armide dans le Camp de Godefroy, ne fait pas tant de fracas, que vous en feriez partout où vous iriez vous montrer: ce qu'il y auroit à craindre, c'est que, ne pouvant être dans les deux Navires, & personne ne voulant vous céder, il n'y eût encore plus de dissension parmi nous, qu'il n'y en eut entre les Chevaliers de l'Armée Chrétienne, à l'apparition de cette Enchantereſſe.



LETTRE XXX.

De l'Isle de Madere, 8 Avril.

VOTRE ami *Dorves* & le grand *Thoire* sont venus aujourd'hui dîner avec moi : nous comptions de nous égayer un peu ; mais notre joie a été troublée par un accident qui vient d'arriver. Nous étions près de nous mettre à table, lorsque nous avons entendu quelques coups de fusil qu'on tiroit sur le bord de la mer. Nous avons jugé que c'étoient nos chasseurs qui étoient partis au point du jour, & qui revenoient de la petite guerre. Aussi-tôt le canot est arrivé dans cet endroit, & nous avons vû avec les lunettes trois ou quatre Matelots qui portoient quelque chose de fort pesant. On ne doutoit pas que ce ne fût un

cerf, ou un sanglier. Pour moi j'ai dit, par je ne sçais quel pressentiment, que je craignois fort que quelqu'un de nos Chasseurs n'eût été blessé. Peu de temps après, nous avons vû un Caporal dans un état pitoyable; il avoit le gros doigt du pied emporté, le visage couvert de sang, & le bras droit tellement fracassé, que le Chirurgien a d'abord désespéré de pouvoir le sauver. Cette cruelle aventure est arrivée dans le temps qu'ils s'étoient arrêtés pour déjeûner. Un soldat imprudent, qui étoit de la partie, avoit mis son fusil à terre, sans prendre la précaution de le désarmer: un chien en passant a fait partir le coup, & ce malheureux Caporal l'a reçu tout entier à bout touchant.

J'ai été véritablement touché de cet accident; c'est un fort bon

ſujet qui ſera hors d'état de ſervir le reſte de la Campagne ; & mon équipage eſt ſi foible, que la moindre diminution tire à conſéquence.

Malgré tout cela, la ſanté d'une grande perſonne a été bue ſolemnellement, & rien au monde n'eſt capable de nous la faire oublier.

Après dîner, nous avons été nous promener à terre, & un moment après nous nous ſommes repentis d'être ſortis de nos Vaiſſeaux ; jugez par-là de la beauté de cette campagne. Cependant tout ce qu'on y ſeme, & ce qu'on y plante, y vient aſſez bien ; mais ces Inſulaires ſont ſi pareſſeux & ſi fainéants, qu'ils laiſſent à la Nature le ſoin de faire toute la beſogne. Un chemin que nous avons ſuivi nous a conduit juſqu'à la Ville, qui nous a paru

aſſez vilaine : nous l'avons traverſée pour venir nous embarquer dans un canot qui avoit ordre de s'y rendre.

LETTRE XXXI.

De l'Iſle de Madere, 9 Avril.

NOs Vaiſſeaux ſont tous les jours remplis de Prêtres, de Moines, & de gens du Pays, que la curioſité y amene: heureuſement, Madame, ils nous parlent une langue que nous n'entendons pas, & nous ſommes diſpenſés de répondre à de faſtidieux complimens. Nous n'avons vû paroître aucune femme; les Portugais ſont naturellement jaloux, & pour avoir été tranſplantés dans une Iſle, ils n'ont pas changé d'eſprit, ni de carac-

tère. Si les Françoiſes connoiſſoient leur bonheur, elles remercîroient Dieu tous les jours de l'agrément qu'elles ont d'être nées dans un Pays dont les uſages leur ſont ſi favorables. Cela devroit du moins les engager à nous traiter avec douceur; mais nous voyons le contraire: ces traîtreſſes ne ſe ſervent du pouvoir & de la liberté que nous leur avons donnés, que pour nous mettre le pied ſur la gorge.

Il ſemble que toutes les autres Nations conſpirent à nous venger de vos injuſtices, par la tyrannie qu'elles exercent ſur votre ſexe. Vous devez craindre que nous n'ouvrions enfin les yeux, & qu'un jour nous ne vous rendions au centuple tout le mal que vous nous faites.

Nous avons commencé à embarquer le vin que nous avions

ordre de prendre ici pour nos Equipages. C'eſt un vin qui ſe conſerve parfaitement, & qu'on préfere à tous les autres pour les voyages de long cours; mais on a calculé qu'avec la perte qu'on fait ſur la monnoie, le vin de Bourgogne n'auroit pas coûté ſi cher.

LETTRE XXXI.

De l'Iſle de Madere, 9 Avril.

J'Ai été aujourd'hui à Fonchal, Madame, pour faire une honnêteté au Gouverneur de l'Iſle, dont nous n'avons pas lieu d'être mécontents. M. de Cafaro, qui ne ſçait pas ſortir de ſon Navire, quand il a tant fait que de s'y embarquer, a pris le prétexte d'un mal aux yeux pour s'épargner cette corvée. J'ai d'abord été

chez le Consul François, à qui je devois une visite; de-là nous sommes allés ensemble chez le Gouverneur, qui nous a reçus poliment, & avec cet air de cérémonie qui est si fort du goût des Portugais. Il est logé dans un Château situé sur le bord de la mer, & assez bien fortifié pour résister à un coup de main. Nous avons trouvé à la porte une Garde Bourgeoise d'environ 80 hommes, avec leurs Officiers tous habillés de noir: nous sommes entrés ensuite dans une salle fort grande & fort exhaussée, où nous avons été reçus par quatre Gentilshommes, ou Officiers de la Place. On est allé avertir le Gouverneur de notre arrivée, & peu de temps après on a ouvert les deux battans de la porte de sa chambre, d'où il est sorti pour venir au-devant de nous.

Les révérences faites de part & d'autre, il nous a fait entrer dans son appartement ; & après nous être assis avec la même cérémonie, nous avons commencé une conversation, qui, comme vous jugez bien, n'a roulé que sur les affaires du temps.

J'ai coupé court à tout cela, & à peine y ai-je été un quart d'heure que j'ai pris congé de lui. C'est un homme d'assez bonne mine, d'environ 50 ans, & s'il en faut croire la chronique de Madere, il y a plus d'une Nonne qui le trouve fort à son gré. Toutes les affaires galantes se passent ici dans les Cloîtres : il y en a trois de filles dans Fonchal, & excepté les Capucines, qui menent une vie très-austère, les autres se laissent voir tant qu'on veut, & sont douces comme des moutons.

Au ſortir de chez le Gouverneur, j'ai été voir les RR. PP. Jéſuites. Leur maiſon eſt belle & bien ſituée ; leur Egliſe eſt aſſez ornée ; mais ce que j'ai trouvé de plus beau, c'eſt la Sacriſtie. Elle eſt grande & fort exhauſſée ; l'Autel qui en occupe toute la largeur eſt entierement de bois de Bréſil qui ſurpaſſe en beauté tous nos bois d'Europe. Je me ſuis rembarqué ſur les ſix heures du ſoir, & le Gouverneur qui étoit dans une gallerie donnant ſur la Mer, ne m'a pas plûtôt vû dans mon canot, qu'il m'a fait ſaluer de ſept coups de canon. Quand je n'aurois que ce ſeul revenant-bon pendant ma Campagne, ne ſuis-je pas bien payé de mes peines ? Vous voyez, Madame, qu'on fait ici les honneurs bien mieux qu'à Toulon, où l'on ne tire jamais un coup de canon pour

pour nous, qu'il ne nous en coûte la vie.

Dès que je suis arrivé dans le Toulouse, j'ai répondu à l'honnêteté du Gouverneur, par autant de coups de canon. En voilà assez pour aujourd'hui; il faut ménager son haleine pour pouvoir fournir sa carriere.

LETTRE XXXIII.

De l'Isle de Madere, ce 11 Avril.

LE bon petit Pere Gargan est parti ce matin sur un Vaisseau Anglois, qui va aux Indes Orientales: si les forces répondent à son zèle, il va beaucoup aggrandir la vigne du Seigneur. Il m'a dit lui-même, qu'il ne s'étoit fait Jésuite, que pour aller aux Missions Etrangeres. Voilà

toutes les marques d'une parfaite vocation. Tous les Jésuites de Madere nous sont venus voir aujourd'hui; je leur ai fait servir une collation, dont le P. Laval a fait les honneurs. Ils ont tous bu une rasade à la santé de Louis XV, & il m'a parû qu'ils la buvoient de bon cœur.

Il faut convenir, Madame, qu'il y a une grande union dans cette Compagnie: la différence de Nation n'y fait rien, & il semble qu'ils soient tous d'une même famille. J'ai été témoin de l'accueil qu'ils ont fait à nos Peres. Ils les ont reçus dans leurs maisons, avec la même affection que si çavoit été leurs propre freres; & lorsque le P. Gargan s'est embarqué, ils l'ont comblé de présens, c'est-à-dire, de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire dans son voyage.

A propos de Miſſionnaire, Madame, vous n'avez peut-être pas oublié que je ſuis le vôtre en titre d'office. Je viens d'écrire ſur ce pied-là au Chevalier de Camilly, par l'occaſion d'un Vaiſſeau qui va à Liſbonne. Je lui reproche un peu ſéchement ſa vie molle & ſédentaire, tandis que je vais vous faire connoître chez des Nations qui ne connoiſſent d'autre Divinité que le Soleil.

Je veux apprendre à vos Chevaliers de quelle maniere on doit ſervir les Dames ; & je vous mettrai à un ſi haut prix, qu'à moins de mourir réellement pour vous, je les défie d'enchérir ſur moi.



LETTRE XXXIV.

De l'Isle de Madere, ce 12 Avril.

NOus avons fini, Madame; tout ce que nous avions à faire ici; nous n'attendons plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile.

Je vais cependant vous dire quelques particularités des Isles de Porto-Santo & de Madere. Elles furent découvertes par les Portugais, l'an 1420. Ils donnerent à la premiere le nom de Porto-Santo, parce que ce fut le jour de la Toussaint qu'il firent cette découverte. Cette Isle est fort petite; elle n'a que 15 milles de tour, c'est-à-dire, cinq lieues de France. Madere est beaucoup plus considérable; on compte

qu'elle a 18 lieues de longueur, depuis le Cap de Saint-Laurent, juſqu'au Cap de Saint-André, & douze de largeur dans ſon milieu. Il y a de très-hautes Montagnes, que les vents d'Oueſt & de Sud-Oueſt couvrent ſouvent de nuages, ſurtout au Printems & en Eté. L'Hiver eſt la ſaiſon de l'année où le Ciel eſt le plus ſerein : en quoi ce climat reſſemble aſſez à celui de Provence, avec cette différence, que Madere étant plus au Sud que Toulon de plus de dix degrés, les chaleurs y ſont plus grandes, & le froid plus tempéré. Cette Iſle qui n'étoit point habitée quand on la découvrit, étoit ſi couverte de bois, qu'on lui donna le nom de Madere, qui ſignifie en Portugais bois ou forêt. On raconte à ce ſujet, que les premiers qui voulurent s'y établir, furent

obligés d'y mettre le feu. Cet incendie dura quelques jours, & fut si violent, que Jean Gonsalve, à qui le Roi de Portugal avoit donné le Gouvernement de cette Isle, n'eut point d'autre parti à prendre pour se sauver de l'embrâsement, que d'aller chercher un asyle à la mer avec toute sa famille. On dit que ces malheureux y resterent deux jours & deux nuits sans manger. N'êtes-vous pas touchée, Madame, de la triste situation où ils étoient? Il me semble voir ce pauvre Gouverneur, sa femme, ses enfans & ses domestiques, ayant tous de l'eau jusqu'au col, faire le plongeon tour-à-tour, comme des canards, à mesure que le feu les incommodoit. Vous croirez peut-être que c'est un conte pour rire; mais quand il vous plaira, je vous ferai voir ce trait d'hif-

toire bien imprimé dans un Recueil de Voyages faits par Jean-Baptiſte Ramuſio. Cette Iſle ſeroit très-fertile, ſi la pareſſe des Habitans leur permettoit de la cultiver. Le bled y vient bien, cependant ils n'en recueillent que pour ſix mois de l'année ; le reſte leur vient de Liſbonne. Ils faiſoient autrefois un trafic conſidérable en ſucre & en écorces de citron, dont on envoyoit tous les ans plus de 4000 caiſſes en Europe. Aujourd'hui ils négligent tout cela, & ils ne s'occupent que du ſoin de cultiver leurs vignes. La qualité qu'ont ces vins de ſe conſerver parfaitement dans un Voyage de long cours, leur donne beaucoup de réputation ; enſorte que les Hollandois, & ſur-tout les Anglois qui vont aux grandes Indes ou à leurs Colonies, viennent tous

en faire leur provision à Madere. Ils portent en échange toutes sortes d'étoffes de soie & de laine, des bas, des chapeaux, & jusqu'à des perruques & des souliers; preuve certaine de la mollesse & de la fainéantise de ces Insulaires.

On dit que le plant de leurs vignes leur est venu de Candie, & que les premieres cannes de sucre leur ont été apportées de Sicile & de Calabre; on assure encore que celles du Brésil sont venues de Madere. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Brésil fournit à présent du sucre à cette Isle. Cette Lettre est bien longue, je vous en demande pardon; je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte.

LETTRE XXXV.

De l'Isle de Madere, ce 14 Avril.

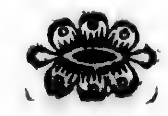
QU'ON trouve les jours longs, Madame, dans un lieu où l'on n'a rien à faire. Le calme nous retient ici ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le temps que nous y passons, est en pure perte pour notre retour.

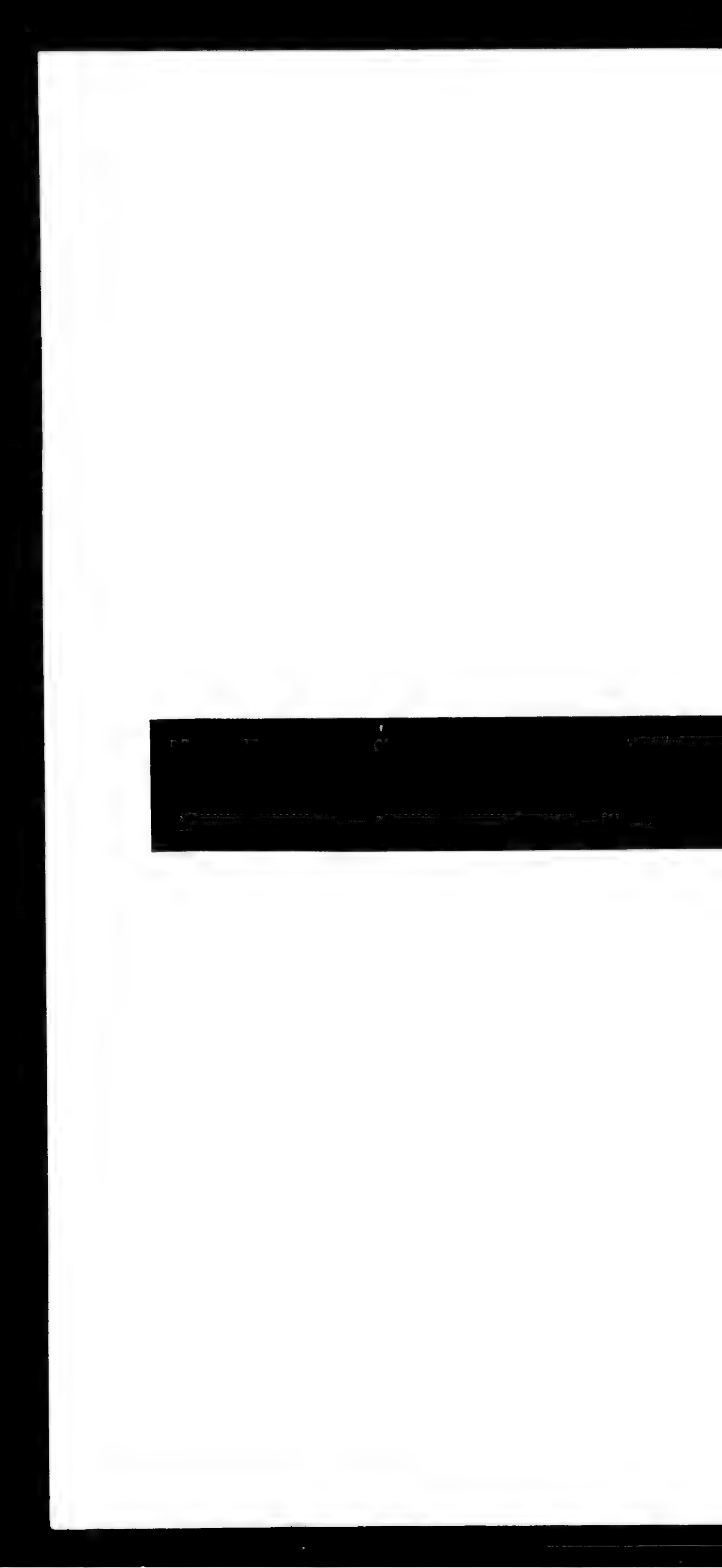
Le *farniente* dont les Italiens font leurs plus cheres délices, est insupportable à la mer : il faut agir, & se donner bien du mouvement pour se sauver de l'ennui, qui est le plus cruel ennemi que nous ayons à combattre. Les meilleures armes dont nous puissions nous servir contre lui, c'est le sommeil. La ressource seroit sûre, si nous pouvions en user aussi souvent que nous le vou-

drions; mais cette grace n'eſt pas donnée à tout le monde, & il ſemble que les Marins en jouiſſent moins que les autres hommes. Vous concevez bien, Madame, que cette inaction où nous vivons ne me fournit guères de quoi vous entretenir. Je vais, pour remplir cette Lettre, me rabattre ſur Madere.

Je crois vous avoir deja dit que Fonchal étoit la Capitale de cette Iſle; mais j'ai oublié de vous marquer que c'étoit un Evêché ſuffragant de Liſbonne, d'environ 20000 livres de rente. L'Evêque n'y a pas encore paru; content du revenu, il fait auſſi peu de cas de la réſidence que nos Prélats de Cour. Il pourvoit de Liſbonne aux beſoins de ſon Troupeau, & toutes les fois qu'on lui parle d'aller à Madere, il a une maladie toute prête pour s'en diſpenſer.

Les Jésuites ont un Collége où il y a 400 Ecoliers. Ce nombre convient assez à celui de 25 à 30 mille ames qu'on dit être dans cette Isle. Ce Collége fut fondé par Dom Sébastien, Roi de Portugal, qui accorda en même temps de grands biens à la Société. Cette maison est si riche à présent, qu'on assure qu'elle a au moins 30000 livres de rente. Les bon Peres n'en conviennent pas; & s'il en faut croire les gens du Pays, ils ont la finesse de laisser inculte une partie de leurs terres, pour dérober au Public la connoissance de leurs richesses.





[redacted]

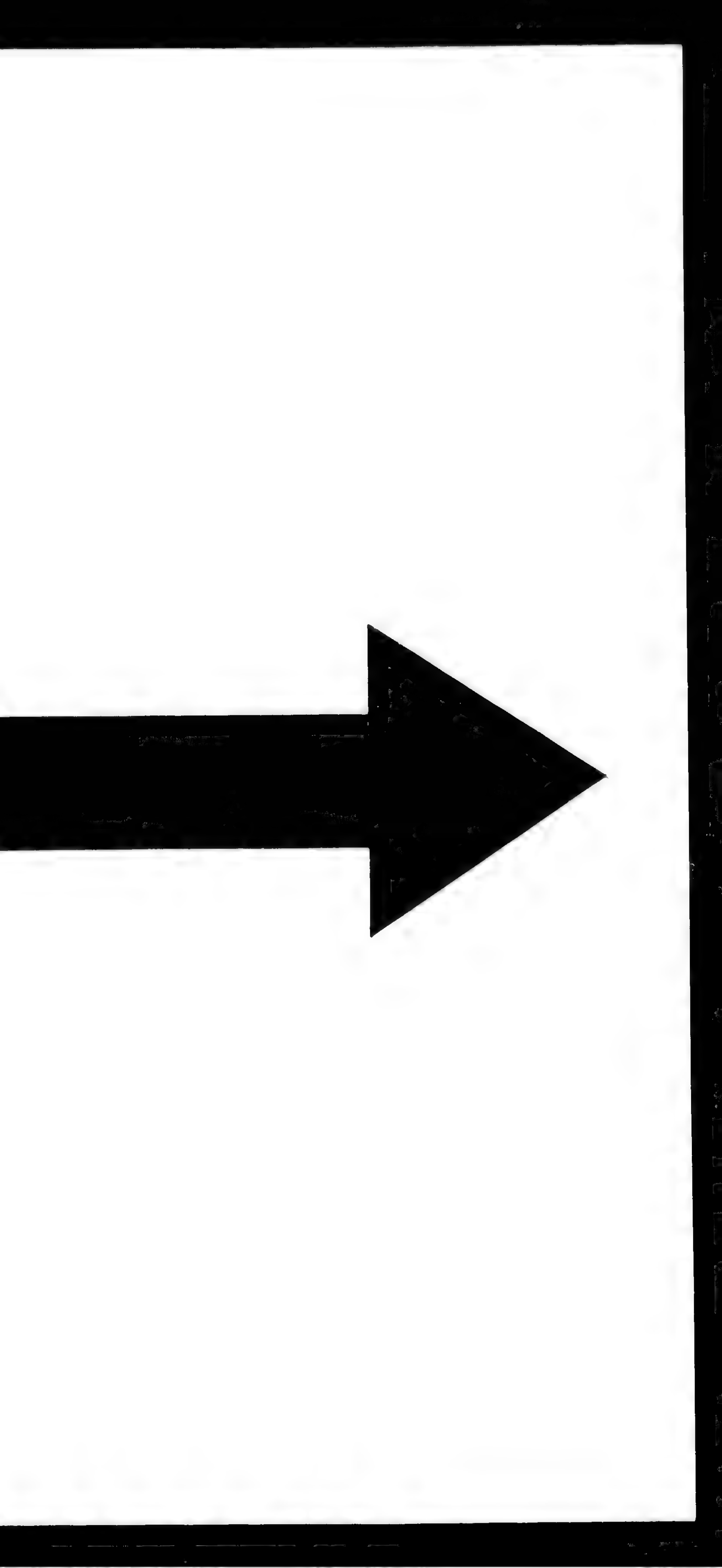
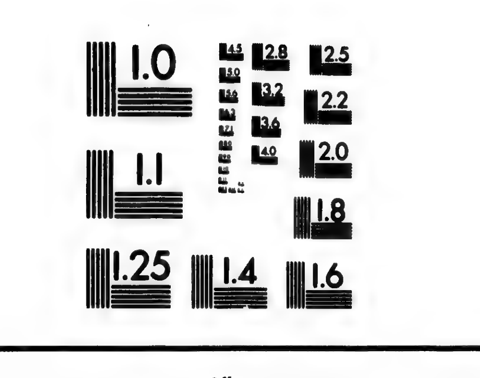


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





LETTRE XXXVI.

De l'Isle de Madere, 16 Avril.

NOUS voici encore à la rade de Fonchal, sans sçavoir quand nous en sortirons.

Je me plaignois du calme dans ma derniere Lettre ; à présent je me plains du vent. Avouez, Madame, que nous vous paroissons des gens bien difficiles à contenter. Le calme nous ennuie, le vent nous inquiete : qu'est-ce donc que nous demandons ? Il est vrai que la mer est le Pays des plaintes & des regrets ; les hommes ne sont point faits pour cet élément ; & quand on y est embarqué, on se trouve dans un état violent dont on tâche à se tirer le plutôt qu'on peut. Sur ce pied-là, Madame, vous conce-

vez bien qu'on ſe dépite aiſément contre tout ce qui retarde notre retour.

Le calme nous rend immobiles, & quand le vent eſt contraire, nous reculons au lieu d'avancer. Ce n'eſt pas tout encore : on ſe trouve ſouvent dans des ſituations délicates, où l'on a tout à craindre ; telle eſt celle où nous ſommes aujourd'hui. Nos Vaiſſeaux ſont mouillés dans une anſe qui forme la rade de Fonchal. Tous les vents qui prennent du Sud & de l'Oueſt, c'eſt-à-dire du Midi & du Couchant, y donnent en plein. Les mêmes vents ſoufflent au moment que je vous écris, quoique les gens du Pays nous euſſent aſſurés qu'ils n'y régnoient jamais dans cette ſaiſon. La mer eſt groſſe, & nous fait paſſer de mauvais quarts d'heures. Si malheureuſement

nos ancres & nos cables venoient à manquer, nous n'aurions point d'autres ressources que de nous aller briser à la côte.

Il est encore une autre sorte de péril qui s'offre toujours à mes yeux: le *Toulouse* est précisément derriere le *Henry*, à une très-petite distance; le vent & la mer le jettent sur moi, de façon que j'ai également à craindre les accidents qui peuvent arriver à l'un & à l'autre Navire. Nous allons nous mettre en état d'appareiller, & dès que le temps le permettra, je vous laisse à penser si nous en profiterons. Bon soir, Madame: peut-être que demain les nouvelles publiques vous apprendront que le *Henry* & le *Toulouse* ont péri misérablement, par un abordage inévitable.

LETTRE XXXVII.

17 Avril.

GRANDE nouvelle, Madame! On vire au cabestan, on déferle le petit hunier; c'est-à-dire, que nous allons appareiller, & j'espere qu'en moins de deux heures nous serons à la voile.

Le vent a beaucoup calmé aussi bien que la mer, & quoiqu'il soit contraire à la route que nous devons tenir, je me sentirai fort soulagé d'être hors d'ici.

Je vous avoue que j'ai passé de mauvais quarts-d'heures dans ce vilain mouillage; joignez à cela le désagrément d'être éloigné de ce qu'on aime, & je vous défie d'imaginer rien de plus cruel.

Nous allons faire une petite

traverſée de 900 lieues, ſans découvrir aucune terre ; on compte à peu près autant de chemin d'ici à la Martinique. Il eſt vrai qu'avant d'y arriver il nous faut paſſer le Tropique ; mais ce Tropique n'eſt pas un lieu où nous puiſſions repoſer. C'eſt une ligne inviſible, mille fois plus déliée qu'un cheveu, qu'on paſſe ſans s'en appercevoir. Adieu, Madame, je ſuis ſi accablé de fatigue & de ſommeil, que je n'ai pas la force de vous entretenir plus long-temps.



LETTRE XXXVIII.

18 *Avril.*

NOUS avons roulé & tangué cette nuit comme des miſérables. Ces inconvéniens arrivent d'ordinaire lorſque les vents varient, & qu'une mer agitée prend le Navire tantôt par le côté, ce qui cauſe le roulis, & tantôt par l'avent, ce qui fait le tangage. Le dernier mouvement a je ne ſçais quoi qui va plus droit au cœur, & les marins n'y réſiſtent guères. Vous concevez bien, Madame, qu'il n'eſt pas poſſible de dormir quand on eſt tourmenté de cette ſorte; auſſi n'ai-je pas fermé l'œil de toute la nuit. Que j'envie le bonheur de ceux qui, couchés tranquillement dans un lit,

n'ont à craindre d'autre mouvement que celui d'un tremblement de terre ! Nous fumes hier sous voiles à neuf heures du matin, & aujourd'hui à midi nous ne sommes éloignés de Madere que d'une quinzaine de lieues. La diligence n'est pas bien grande, comme vous voyez : mais j'espere que les vents nous deviendront plus favorables, à mesure que nous nous approcherons du Tropique.



LETTRE XXXIX.

19 Avril.

POUR vous punir, Madame, de m'avoir obligé à vous faire une relation de mon voyage, je vais, faute d'autre matiere, vous dire des choses que vous n'entendrez pas, & dont vous ne vous soucierez guères, quand même vous les entendriez. N'importe : vous en passerez par-là. Je vous apprendrai donc en fidèle Journaliste, qu'aujourd'hui, 19 Avril, nous n'avons pu prendre hauteur, parce que le Soleil étoit caché dans des nuages. Nous avons jugé, par le chemin que nous avons fait, & par la route que nous avons tenue, que nous étions arrivés à midi à la latitude de 30 degrés 18 minu-

tes, & à la longitude de 338. Voilà du Grec pour vous ; je veux tâcher pourtant de vous le faire comprendre. Commencez par avoir une carte réduite, & armez-vous de deux compas. Prenez avec un de ces compas la latitude marquée, & avec l'autre la longitude ; faites les courir sur des lignes paralleles : là où les deux pointes se rencontreront, ce sera précisément l'endroit où nous sommes au moment que je vous écris. Vous serez surprise de voir qu'une fourmi peut parcourir en moins de deux minutes cet espace immense de mer qui me sépare de vous. Avouez, Madame, qu'il y a un peu de magie dans notre métier ; & convenez aussi qu'il n'y auroit pas de prudence à ne pas ménager un homme qui peut vous faire voir tant de Pays en si peu de temps.

LETTRE XL.

20 Avril.

OH la cruelle chose, Madame, que d'être éternellement bercés ! Une grosse mer qui nous prend par la hanche, nous fait rouler à nous donner des mouvemens convulsifs. Les heures du repas devroient au moins être privilégiées : point du tout. Lorsque nous voulons porter un morceau à la bouche, il survient un roulis qui fait courir les plats d'un bout de la table à l'autre ; & si nous ne nous hâtons de les arrêter en chemin, malheur à ceux qui se trouvent sous le vent. J'ai demandé au P. Laval, s'il consentiroit de rouler toute sa vie de cette façon là, à condition que cela lui tiendroit lieu

des peines du Purgatoire. Il m'a assuré qu'il seroit volontiers ce marché là. J'en doute fort: en tout cas je sçais bien que je n'y toperois point, & que j'aimerois cent fois mieux en courir le risque.

Je ne vois rien de plus triste que de rouler à 800 lieues de ce qu'on aime.

LETTRE XLI.

21 *Avril.*

AVEC le petit vent qu'il fait, nous ne laissons pas d'avancer toujours, & de faire une trentaine de lieues en 24 heures. Nous nous approchons insensiblement du Tropique; c'est à présent l'objet qui nous occupe. Quand nous l'aurons passé, nous nous ferons un autre point de vue.

On a commencé aujourd'hui à jouer à de petits jeux. Connoissez-vous, *Madame*, celui de la *Savate*? On s'aſſied en cercle ſur le Pont, on étend une voile dont on ſe couvre les jambes; le malheureux ſur qui le ſort eſt tombé, ſe campe au milieu du cercle, & celui qui eſt muni de la Savate le tape de toute ſa force ſur les feſſes & ſur le dos. Dès qu'il a fait ſon coup, il fait courir la Savate de main en main, & lorſque le patient la cherche d'un côté, elle a déja fait bien du chemin, & on recommence à frapper de l'autre. *Girfort* eſt un rude tapeur; je ne vous conſeille pas de joüer avec lui. Si vous êtes curieuſe de ſçavoir ce jeu là, je m'offre de vous l'apprendre à mon retour; nous nous y exercerons avec nos amis de la rue Saint Roch. J'aimerois

fort à aller chercher une Savate ſous votre robe; elle ſeroit bien cachée ſi je ne la trouvois pas.

LETTRE XLII.

22 *Avril.*

NOus allons à pleines voiles, au gré des vents aliſés : ce ſont des vents, Madame, d'un très-aimable commerce. Ils ne reſſemblent point à ces mutins qui n'ont point de demeure fixe, & qui s'emportent quelquefois comme des furieux : ceux-ci ſont réglés & unis, & je m'imagine que c'eſt à cauſe de cela qu'on les appelle aliſés. On ne manœuvre plus dans le Vaiſſeau, & les Matelots oiſifs cherchent à s'égayer par de nouveaux jeux.

Je vous parlai hier de celui de

de la *Savate* : il a été queſtion aujourd'hui d'un autre qu'on appelle celui du *Pécheur* : voici ce que c'eſt. Un homme, à qui on bande les yeux, tient à chaque main une ligne, longue d'environ une braſſe & demie. Il y a au bout de ces lignes un peloton de cordage de la groſſeur d'un boulet de 12. Les Matelots font un cercle autour de celui qui tient les lignes, en ſe tenant un peu à l'écart, & l'agacent par quelques propos. On lui dit, par exemple, que la mer fourmille de poiſſons, & que la pêche ſera bonne. Alors quelqu'un ſe détachant va tirer la ligne, pour lui faire entendre qu'un poiſſon a mordu à l'hameçon ; dans l'inſtant le Pécheur, de l'autre main qu'il a libre, lui décharge de toute ſa force un coup de ſon peloton, & puis le tire, ſi le coup

ne porte pas à faux. Ce sont-là, Madame, les amusemens des pauvres Marins ; ils sont bien innocens, comme vous voyez : aussi je ne doute pas que nous ne soyons tous sauvés. Nous servons le Roi de notre mieux, nous prions Dieu trois fois par jour de tout notre cœur, & nous nous trouvons dans l'heureuse nécessité de ne pouvoir pas l'offenser.

LETTRE XLIII.

23 Avril.

JE vous ai souvent ouï vanter la diligence que vous fites en allant à Paris dans une chaise de Poste : si vous étiez avec nous, vous verriez bien autre chose. Nous avons fait près de 100 lieues en deux jours. Ce qu'il y

a de rare, c'eſt que notre voiture va jour & nuit ſans s'arrêter un inſtant, & qu'elle nous laiſſe la liberté de boire, de manger, de dormir, de jouer au Trictrac & au Reverſis. Nous avons même remarqué, qu'elle renouvelle de jambes lorſque tout le monde repoſe. Nous commençons à entrer dans les belles mers, & notre navigation eſt ſi douce, que vous ne ſeriez pas fachée d'être ici. Vous ſeriez charmée de voir une plaine de cryſtal d'une étendue immenſe, unie comme la main: cela eſt ſi vrai, que les Eſpagnols appellent cet eſpace de mer, depuis les Canaries juſqu'aux Iſles de l'Amérique, *la Mar de las Donzellas*. Adieu, Madame: dans trois jours, je vous donne rendez-vous au Tropique. Ne vous y trompez pas, c'eſt à celui du Cancer; le *qui pro quo* ſe-

roit plaisant, si vous alliez m'attendre au Capricorne.

LETTRE XLIV.

23 Avril.

PLAIGNEZ-nous, Madame: nous n'avons fait que 36 lieues en 24 heures. Le vent continue bien à nous être favorable, mais il ne souffle plus avec tant de force. Nous commençons à nous appercevoir que nous approchons du Soleil: ses rayons se font déja sentir. Mais il a beau faire, je porte encore mes habits d'hiver, & je ne veux les quitter qu'après avoir passé le Tropique.

N'est-il pas vrai que je vous apprends là des choses bien intéressantes? Il ne tiendroit qu'à moi, pour remplir le vuide de cette Lettre, de vous faire une

belle defcription d'une Baleine, ou de quelqu'autre monftre marin, que je feindrois d'avoir vû; mais je ne fçais pourquoi je n'aime point à vous entretenir de fictions. Ne feroit-ce pas une précaution, pour ne point affoiblir de certaines vérités que je pourrai vous dire un jour?

LETTRE XLV.

25 Avril.

C'EST toujours la même chanfon, Madame; nous voilà entre les bras des vents alifés, qui, felon leur louable coutume, ne nous quitteront pas qu'ils ne nous ayent menés aux Ifles de l'Amérique. Point de mauvais temps: nos journées font prefque auffi réglées que celles de la diligence de Lyon à Paris. C'eft un charme

que cette Navigation, & nous ne nous appercevrions pas que nous sommes à la mer, si nous pouvions y voir les personnes avec qui nous sommes accoutumés de vivre. Croyez-vous de bonne foi qu'une femme passât mal son tems ici? Si vous étiez avec nous, vous seriez servie comme une Divinité; chacun se feroit une étude de prévenir vos désirs; le morceau le plus exquis seroit toujours pour vous; on vous offriroit du thé ou du chocolat le matin, du caffé l'après-dînée, & puis nous ferions votre parti de réversis. Que faisons-nous de plus à terre? Mais ce n'est pas le tout: quand la nuit seroit venue, vous iriez, avec l'aide du P. Laval, faire de petites courses dans le Ciel, d'où vous ne reviendriez jamais sans avoir fait quelques nouvelles découvertes.

Dites-moi, je vous prie, si vous n'êtes pas ennuyée de voir toujours l'Etoile du Nord dans la même situation? Vous auriez ici l'agrément de la voir baisser tous les jours; & enfin vous la mettriez si fort à la raison, à mesure que vous approcheriez de la Ligne, que vous croiriez pouvoir la fouler aux pieds. Mais ces plaisirs ne sont pas faits pour des personnes qui se tiennent toute la vie renfermées dans l'enceinte des mêmes murailles. Adieu, Madame: vous me faites pitié avec votre rue Saint Roch, & votre allée du champ de bataille.

LETTRE XLVI.

26 *Avril.*

NOs jours se ressemblent si fort, que je ne puis vous dire que les mêmes choses. Toujours même vent, & même voiture; rien n'est si uni que notre navigation. Nous nous promenons sur le gaillard, sous une grande tente, & nous sommes aussi tranquilles que si nous étions dans un Port. Les nuages dont le Ciel est couvert, nous ont empêchés de prendre hauteur. Nous avons compté n'avoir fait depuis hier qu'environ 30 lieues, la diligence n'est pas bien grande; mais je me contenterois bien d'allertoujours le même train.

Il y a eu ce matin une magni-

fique *Bouride :* elle a été arroſée de tant de vin, que quelques-uns s'en ſont trouvés incommodés.

J'ai tant d'averſion pour ce ragoût Provençal, que je n'ai nullement été tenté d'être de cette partie ; j'ai dîné ſagement avec deux ou trois déſerteurs. Vous concevez bien que nous n'aurons pas grand commerce aujourd'hui avec les mangeurs de Bouride ; malheur à ceux qui ſe trouveront dans leur atmoſphère.



LETTRE XLVII.

27 Avril.

JE commence à craindre, Madame, que vous n'arriviez au Tropique avant moi. Je vous y donnai un rendez-vous dans trois jours, le 23 de ce mois; nous voici au 27, & nous en sommes encore éloignés d'une quarantaine de lieues. Rien n'est plus vrai que le refrein de cette chanson :

> Mais sur mer, pour compter bien,
> Il ne faut compter sur rien.

Plaignez-nous d'être à la merci de tout ce qu'il y a de plus inconstant dans la nature. Il seroit du moins à souhaiter, qu'on ne pût reprocher ce vice qu'aux vents & aux flots de la mer; on

en ſeroit quitte en ne s'y expoſant pas. Mais j'ai oüi dire que cette même inſtabilité ſe trouve ſouvent dans le cœur humain, & votre ſexe en eſt encore plus ſoupçonné que le nôtre. Pour moi, graces à Dieu, je me ſens irréprochable de ce côté-là, & les perſonnes que j'aime peuvent s'aſſurer que je ne me laiſſerai point gâter par les mauvais exemples que la mer & les vents me donnent.

LETTRE XLVIII.

28 Avril.

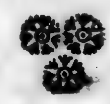
UNE groſſe mer, qui s'éleva hier au ſoir, & qui continue encore, nous a empêchés d'entendre aujourd'hui la Meſſe : on n'a pas jugé à propos de la dire, de

crainte des accidents qui auroient pu arriver. Dieu connoît nos cœurs, & nous espérons que nos bonnes intentions nous tireront d'affaire.

Cependant le bon vent ne nous quitte pas; il ne varie que sur le plus, ou sur le moins, & nous comptons avoir fait 40 lieues en 24 heures. Nous passerons cette nuit le Tropique, & demain je vous donnerai des nouvelles de la cérémonie du baptême.

Plus je vais en avant, & plus je sens le poids de l'engagement que je me suis fait de vous écrire tous les jours. S'il m'étoit permis de traiter une certaine matiere, je sçais bien que je trouverois un fond inépuisable de choses à vous dire: mais nous n'avons pas mis cela dans notre marché, & quoi qu'il m'en coûte, je ne veux pas sortir des bornes que vous m'avez prescrites.

J'enrage au moment que je vous écris : le Vaisseau roule plus que jamais, & vous me prendriez pour un possédé, si vous pouviez voir toutes les contorsions que je fais. Courage ! un nouvel accident, où je ne m'attendois pas, un roulis vient de me jetter à la renverse sur mon lit ; j'ai versé sur mon estomac toute l'encre d'un cornet que je tenois dans la main, & que je n'ai pas voulu abandonner. Il ne s'en est pas perdu une goutte ; ma couverture a profité de ce que mes habits n'ont pas reçu. Adieu, Madame : vous allez rire de tout ceci, & moi je suis si fâché, que je crois vous haïr à l'heure qu'il est.



LETTRE XLIX.

19 Avril.

ENFIN, Madame, nous avons paſſé le Tropique ; c'eſt-à-dire, que nous ſommes dans la Zône-Torride, & qu'à peu de choſe près, nous avons le Soleil à notre Zenith. Si vous n'entendez pas ces termes, conſultez Madame la Comteſſe de Vence, qui ſçait la ſphere du moins auſſi bien que le P. Laval. Elle vous dira que les Tropiques ſont deux cercles paralleles à l'Equateur, & qu'ils en ſont à une égale diſtance; que c'eſt dans cet eſpace, qui eſt entre les deux Tropiques, que le Soleil fait ſon cours, & qu'il ne paſſe jamais au-delà. Cette différente ſituation du Soleil, à l'égard des Tropiques, fait la diverſité des

saisons, & l'inégalité des jours & des nuits.

Un de nos vieux Marins, qui étoit en réputation d'avoir de l'esprit, & qui en avoit effectivement, ne pouvoit pas comprendre pourquoi les jours sont plus longs en été qu'en hiver.

Quant au Zenith, vous n'ignorez pas que c'est un point dans le Ciel qui tombe perpendiculairement sur notre tête : chacun a le sien, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe, & nous en changeons aussi souvent que nous changeons de lieu.

Hélas ! Madame, que nos pauvres Zeniths sont éloignés l'un de l'autre! Quand est-ce qu'ils se rapprocheront ? Puissent-ils se joindre si parfaitement, que votre Zenith & le mien ne soient à-peu-près qu'une même chose, & que rien ne soit capable de les séparer.

On n'a point oublié de faire la cérémonie du baptême; c'est un tribut qu'on doit au passage du Tropique. Je vous ai déja dit qu'on fait asseoir le Marin novice sur un bâton qui traverse une baille remplie d'eau. Un Garde-Marine a voulu capituler sur le prix du baptême; on s'est ennuyé de toutes ses longueurs. On a fait glisser le bâton sur lequel il étoit assis; il est tombé à la renverse dans la baille, & alors on lui a jetté tant de seaux d'eau sur le corps, qu'on ne lui donnoit pas le temps de se relever. L'imbécille cousin de votre amie nous a donné une scène qui ne nous a pas moins réjouis. Après avoir reçu le baptême, il a mis une piéce de 20 sols dans le bassin: le Grand-Prêtre, & tous les Assistans ont jugé que la grace qu'on lui avoit faite de le

baptiser, valoit mieux que l'argent qu'il avoit donné, & dans le moment on a fait tomber sur lui un déluge d'eau. Il a voulu alors reprendre l'argent qu'il avoit donné, & pour cela il en est venu aux prises avec le Grand-Prêtre. Le combat a été long & opiniâtre, & Dieu sçait la quantité d'eau dont les combattans ont été arrosés. Il faut bien rire un peu à la mer aux dépens des nigauds, sans quoi on y mourroit d'ennui.

LETTRE L.

30 *Avril.*

NOUS nous étions flattés, Madame, qu'après avoir passé le Tropique, nous trouverions la mer plus traitable. Cependant ce diable de roulis continue tou-

jours & nous tourmente à nous faire devenir fous. On prendroit patience, si on pouvoit du moins dormir & manger tranquillement; mais n'avoir pas un moment de relâche; être éternellement bercé, c'en est trop, & il n'y a pas moyen d'y tenir. Je vous avoue avec cela, qu'il arrive quelquefois des choses si singulieres, que, malgré tous nos maux, il n'est pas possible de n'en pas rire: tel est l'accident qui vient d'arriver au P. Laval. Dans le temps que nous dinions, il est survenu un si furieux roulis, que les paquets & les amarages du banc où il étoit assis, ont tous manqué en même temps. Il a voulu saisir la table avec les mains, pour n'être pas emporté par le mouvement du Vaisseau; mais malheureusement il n'a pû attraper que la nape, de sorte qu'étant tombé

tout de ſon long à la renverſe, il s'eſt trouvé couvert juſqu'au menton de cette même nape, & de tous les plats qui étoient ſur la table. La nouveauté de ce ſpectacle nous auroit fort réjouis, ſi nous euſſions pû croire que le bon Pere ne s'étoit point fait de mal. Nous n'avons été raſſurés que lorſqu'il nous a dit, d'une maniere à nous faire pâmer de rire, Meſſieurs, vous n'avez qu'à vous ranger autour de moi : me voilà, par la volonté de Dieu, métamorphoſé en table. Adieu, Madame, ſouvenez-vous des pauvres gens qui roulent.



LETTRE LI.

Premier Mai.

JE voudrois bien, Madame, pouvoir chanter avec raiſon ce triolet qu'on a trouvé ſi joli :

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie, &c.

Mais il faudroit pour cela que je fuſſe à portée de me faire entendre d'une grande perſonne qui habite a plus de 120 lieues d'ici ; je ne veux point penſer à cela, la tête m'en tourne.

Nous commençâmes hier à voir une grande quantité de poiſſons volans. Les Dauphins & les Bonnites leur font une cruelle guerre ; & quand ceux-ci les preſſent dans la chaſſe qu'ils leur

donnent, ces pauvres malheureux n'ont d'autre ressource pour dépaïser leurs ennemis, que de s'élancer hors de l'eau, & de voler souvent au-delà de cent toises.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces poissons volans tombent quelquefois, en sortant de l'eau, entre les griffes d'un espece d'oiseau un peu plus gros que des hirondelles de mer. Le moyen de se garantir de tant de périls qui les environnent de tous côtés! Par-tout, comme vous voyez, on a bien de la peine à vivre, & si nous avions d'assez bons yeux pour pénétrer dans ces profonds abîmes d'eau, nous y verrions sans doute une image de ce qui se passe sur la terre; les forts opprimer les foibles, les grands y manger les petits, & après avoir tout examiné, tout bien compa-

ré, nous en viendrions à cette conclusion : *Tout comme chez nous.*

Notre navigation commence à m'ennuyer ; nous avons fait fort peu de chemin la nuit passée ; ces beaux vents alisés qui devroient faire des merveilles, nous abandonnent vilainement, & nous laissent à la merci d'une grosse mer qui continue toujours à nous fatiguer.

LETTRE LII.

2 Mai.

LA mer a calmé ; nous ne roulons presque plus ; mais aussi nous ne faisons pas beaucoup de chemin. On se prend ou l'on peut pour combattre l'ennui, qui est notre plus cruel ennemi, & que nous avons souvent à nos trouſ-

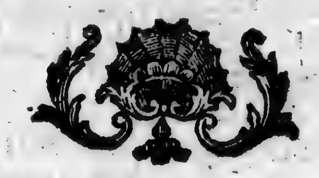
ſes. S'il ſe fait craindre ſur la terre, il eſt cent fois plus redoutable ſur la mer. On ſe ſauve dans les Villes par le changement de lieux & par la diverſité des objets; ici nous changeons bien de place à tous moments, mais c'eſt comme ſi nous n'en changions point; nous ne voyons que les mêmes choſes; le ciel & la mer s'offrent toujours à nos yeux de la même façon; tout nous laſſe, tout nous dégoûte; les mêmes figures & les mêmes viandes reviennent toujours. Cette vie uniforme, une certaine regle que nous ſommes obligés de ſuivre dans toutes nos fonctions, tout cela nous devient inſupportable. Le jeu, la lecture, un peu de converſation, nous amuſent pendant quelque temps; mais il reſte encore bien des moments vuides; on ne ſçait de quoi les remplir; les reſſources

s'épuiſent, & c'eſt-là où l'ennui nous attend. Nous avions compté ſur le plaiſir de la pêche : on trouve ordinairement dans ces parages des Bonnites & des Dorades ; on ne ſçait ce qu'elles ſont devenues. Une ſeule Dorade a mordu la nuit derniere à un de nos hameçons : elle a eu la malice de couper la ligne, & d'emporter le fer ; elle en mourra s'il plaît au Seigneur, & elle deviendra la proie de quelque Marſouin. N'auroit-elle pas mieux fait de ſe laiſſer prendre ? Elle auroit moins ſouffert, & elle auroit eu l'honneur d'être mangée par des créatures raiſonnables. Les Dorades, comme vous voyez, n'entendent guères leurs véritables intérêts.

LETTRE LIII.

3 Mai.

NOus n'avons fait que dix-neuf lieues en vingt-quatre heures : cette lenteur commence à m'ennuyer. Point de Bonnites, point de Dorades, nul évenement ; il ne me reste qu'à vous dónner le bon jour. Demain je vous donnerai le bon soir, & après demain la bonne nuit, à moins qu'il ne nous arrive quelque chose de nouveau ; avec cela vous serez payée pour trois jours.



LETTRE LIV.

4 Mai.

J'Ai reçu ce matin une Lettre de votre ami. Nous ne nous sommes point vus depuis notre départ de Madere ; mais toutes les semaines nous nous donnons réciproquement des nouvelles. Le samedi est pour nous le jour de l'arrivée du courier. Nous l'attendons, ce courier, avec plus d'impatience que vous n'attendez à Toulon celui de Paris. N'avons-nous pas raison, Madame, puisque c'est lui qui nous donne de quoi vivre ? Pour vous expliquer ce mystère, vous sçaurez que tous les samedis on tue un bœuf tour à tour dans nos Vaisseaux, & que nous le partageons entre nous : c'est ce qui entre-

tient un commerce qui, comme vous voyez, n'eſt pas moins utile qu'agréable J'ai fort recommandé à votre ami de ſoutenir fierement vos in[illegible] dans *le Henry*, où il ſemb[illegible]on a quelque penchant à adorer une divinité étrangere. Si j'étois à ſa place, je ne ſouffrirois jamais cette indignité. Vous ſeriez charmée de voir de quelle maniere vous êtes ſervie & honorée ſur le *Toulouſe*. On ne ſe ſouvient que de vous, on n'invoque que vous, & il ſemble qu'on ait oublié tout le reſte du monde. Enfin, Madame, je me flatte de m'acquitter aſſez bien de la charge de votre Miſſionnaire; votre nom n'eſt déja guères moins connu ſous la Zône-Torride que dans la rue Saint Roch; & j'eſpere, avant la fin de ma courſe, de ramener à votre culte

des peuples qui jusqu'ici n'ont adoré que le soleil.

LETTRE LV.

5 Mai.

Le vent d'Est Nord-Est a pris de nouvelles forces ; il nous a fait faire en deux jours près de 70 lieues : s'il continue, nous pourrons voir notre ami Feuquieres avant le 15 de ce mois. Il y a aujourd'hui 19 jours que nous sommes partis de Madere. Ce tems m'a paru si long, qu'il me semble que nous devrions être arrivés au bout du monde ; cependant nous sommes encore éloignés de la Martinique d'environ 300 lieues. Rien n'est plus fatiguant, que d'être éternellement bercés comme nous le sommes. Je me sens un abattement

dans le corps qui paſſe juſqu'à l'eſprit ; & ſi vous ſçaviez combien les moindres choſes me coûtent, vous me tiendriez compte du ſoin que je prends de vous écrire tous les jours.

LETTRE LVI.

6 *Mai.*

NOUS ne ſçavons comment faire pour régler notre marche avec celle du *Henry* : nous avons beau aller bride en main, nous le devançons toujours. La nuit ſurtout, *le Toulouſe* ſemble renouveller de jambes, & je crois qu'il eſt ſi ennuyé d'être le compagnon de voyage d'un lambin, qu'il a voulu ſe ſéparer de lui à la faveur des ténèbres.

On eſt venu m'avertir ce matin, deux heures avant le jour,

que le *Henry* ne paroissoit plus, & qu'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu. Je me suis levé, j'ai regardé de tous les côtés, point de nouvelles. Je m'imagine que le *Toulouse* s'applaudissoit déja de cette séparation, & qu'il comptoit de s'en aller tout seul à tire d'aîle : mais cette escapade ne lui a servi de rien, & nous l'avons si bien mis à la raison, que le jour & le *Henry* ont parus presque en même tems. Je vous avoue, Madame, que j'ai été fort aise de le revoir ; car, quoique nous n'ayons pas grand commerce ensemble en pleine mer, c'est toujours une consolation de n'être pas seul & de sentir quelqu'un auprès de soi, en cas d'accidents. L'aimable vent de Nord-Est nous favorise toujours, & nous allons si beau train à l'heure que je vous écris,

que je doute qu'un cheval de poste pût nous ſuivre.

LETTRE LVII.

7 Mai

LA joie eſt grande dans notre Vaiſſeau : nous avons apperçu ce matin des poiſſons volans, & des Dorades qui leur donnoient la chaſſe. On a couru d'abord à la galerie, où il y avoit une ligne toute prête. Il s'eſt préſenté trois Dorades, qui ſembloient diſputer entr'elles à qui morderoit plutôt à l'hameçon : enfin il y en a eu une qui l'a gobé. On l'a tirée auſſi-tôt dans la galerie, & de là dans la chambre du Conſeil, ou nous avons eu le plaiſir de la voir ſe débattre juſqu'au moment qu'elle a expiré. On dit que c'eſt un excellent poiſſon ; demain nous

pourrons vous en donner des nouvelles. Elle peſe plus de dix livres, & Bazile m'a promis de l'accommoder au gras, & d'en faire un bon plat.

Il faut vous dire à préſent, Madame, de quelle maniere nous préparons les hameçons. On attache au bout d'un ligne une petite figure faite avec du linge blanc, qui a deux plumes ſur le dos, & qui reſſemble aſſez bien au poiſſon volant; l'hameçon eſt caché ſous le linge. Dès qu'une Dorade apperçoit cela dans l'eau, elle ne doute point que ce ne ſoit du gibier pour elle, & Dieu ſçait avec quelle avidité elle y mord! Il faudroit quelle eût bien de l'eſprit, pour ne pas donner dans le piége. Tout contribue à la tromper, & le Vaiſſeau en marchant fait aller cette petite figure comme un vrai poiſſon qui nage.

LETTRE LVIII.

8 Mai.

IL faut convenir, Madame, que la Dorade eſt un excellent poiſſon. Nous mangeâmes hier à ſouper la moitié de la nôtre au court-bouillon, avec l'aſſaiſonnement d'un coulis, & ce matin on nous a ſervi l'autre moitié dans un pâté chaud. Je voudrois bien que tous les jours quelqu'une vînt ſe prendre à nos filets, quand ce ne ſeroit que pour nous amuſer pendant une demi-heure. Au reſte, Madame, je vous demande pardon ſi je ne ſuis pas le conſeil que vous m'avez donné, de me retrancher quelques ſoupers de tems en tems. Nous n'avons à la mer que deux ſortes

de plaisirs, manger & dormir : que voulez-vous que je devienne dans ces moments que les autres passent à table? Les réflexions que je fais, quand je suis seul livré à moi-même, me font cent fois plus de mal que tout ce que je pourrois manger de plus indigeste.

J'enrage : il me semble qu'il y a un siécle que nous courons les mers, & cependant nous sommes encore à 200 lieues de la Martinique.



LETTRE LIX.

9 Mai.

CE ne ſera pas notre faute, Madame, ſi nous n'arrivons pas à notre deſtination auſſi-tôt que le conſeil de Marine le ſouhaite. On ne ſçauroit faire plus de diligence que nous faiſons. A voir deux Navires toujours couverts de voiles, on nous prendroit pour des Corſaires qui donnent chaſſe à quelque Vaiſſeau venant des Indes. Nous comptons d'avoir fait quarante lieues depuis hier ; & ſi le vent continue, nous eſpérons arriver à la Martinique lundi prochain, ou mardi pour le plus tard.

Mon Maître-d'Hôtel (car il eſt bon que la poſtérité ſçache que j'en ai un en titre d'office), mon

Maître - d'Hôtel donc vient de m'interrompre dans ce moment avec un air si affligé, que je ne suis pas encore revenu de la fayeur qu'il m'a donnée. Il a débuté par me dire, la larme à l'œil, qu'il venoit d'arriver un grand malheur. J'ai cru alors qu'il alloit m'annoncer la perte de tout mon vin. Ce n'étoit point cela, Madame : il ne s'agissoit que de la mort d'un jeune cochon, qui étant enfermé dans un parc entouré de filets avec deux de ses camarades, s'est étranglé en voulant sortir de prison. Je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de rire. Canole en a été scandalisé. Je me consolerois, m'a-t-il dit d'une voix entre - coupée de sanglots, si le sort étoit tombé sur un autre que, sur celui-là qui croissoit a vue d'œil & qui donnoit les plus belles espérances du

monde. Il a fallu en convenir avec lui, pour ne pas mettre le comble à ſon déſeſpoir.

LETTRE LX.

10 *Mai*.

JE viens de finir une partie de Réverſis : nous en faiſons régulierement une tous les jours, lorſque le vent & la mer veulent bien nous le permettre. Je n'y joue jamais, Madame, que je ne me ſouvienne de cette charmante partie que nous appellions éternelle, & qu'un ordre du Roi étoit ſeul capable de rompre. Quand eſt-ce que nous la renouerons ?

J'irois au bout du monde, ſans trouver une actrice comme Madame de Vence : perſonne ne

s'entend comme elle à assaisonner le plaisir qu'on a de forcer un *quinola*, par toute la vivacité qu'elle y met. Au reste, Madame, je serois bien fâché que vous eussiez songé à donner ma place à un autre pendant mon absence. Je n'ai garde pourtant d'exiger de vous de renoncer au jeu jusqu'à mon retour, mais je vous avoue ma foiblesse; je voudrois qu'il n'y eût personne d'affecté pour faire votre partie,& que ce fût toujours le hazard qui en décidât. Enfin,puisqu'il faut tout dire, j'ai une aversion naturelle pour les remplacemens, de quelque nature qu'ils puissent être: il me semble qu'ils sont de mauvais augure, & qu'ils sentent extrêmement le mort. Adieu, Madame, souvenez-vous que je vis encore, & que j'espere de vous revoir avant la fin de l'an-

née. Après cela je ne dois jamais mourir, c'eſt le Guarini qui m'en aſſure.

LETTRE LXI.

11 Mai.

Préparez-vous, Madame, à entendre les plus jolies choſes du monde. Le vent de Nord-Eſt ſouffle toujours de mieux en mieux, & nous avons fait 40 lieues en 24 heures. Nos Pilotes ont pris hauteur aujourd'hui, & ils n'ont trouvé ſur la flèche que 3 degrés 4 minutes, que vous aurez la bonté de ſouſtraire de la déclinaiſon qui eſt de 18 degrés; il vous reſtera 15 degrés 4 minutes, & ce ſera juſtement notre latitude. Je ne vous conſeille pourtant pas de vous y fier; attendez que nous ayons fait encore une

vingtaine de lieues au Sud, avant que de vous assurer d'une bonne hauteur. Avouez la vérité : vous êtes bien fâchée de n'entendre rien à tout ceci, & vous aurez grand regret au tems que vous perdez à le lire ; mais à qui en est la faute ? J'aime encore mieux vous parler un langage purement marin, que de vous dire des fadeurs ou des paroles inutiles.

E con questo vi bacio humilissimamente le mani.

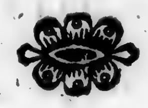
LETTRE LXII.

12 *Mai.*

QUE vous êtes heureuse, Madame, de ne pas vous embarrasser de sçavoir la latitude du lieu où vous êtes ! Cela fait aujourd'hui un de nos plus grands soins. Le soleil est si haut dans

ſon midi, qu'il ne fait ombre d'aucun côté, & que nos inſtrumens deviennent inutiles. Cependant les Cartes marquent quelques rochers, & quelques bas-fonds aux approches de la Martinique, & nous ne ſçaurions prendre des meſures bien juſtes, pour éviter ces dangers, ſans connoître la latitude où nous ſommes.

Si je n'étois obligé en conſcience de conſerver un Vaiſſeau dont le Roi m'a fait l'honneur de me donner le commandement, les rochers ne m'inquietteroient guères. Il vaudroit cent fois mieux être noyé, que de s'éloigner tous les jours de ce qu'on aime.



LETTRE LXIII.

13 Mai.

NOus faiſons force de voiles depuis le point du jour, pour tâcher de découvrir la terre : il eſt près de quatre heures après midi, & nous ne voyons encore rien. Ainſi, Madame, je crois que c'eſt partie remiſe à demain. Nous laiſſons le *Henry* bien loin derriere nous : il fait bien ce qu'il peut pour nous ſuivre ; mais il en eſt des Vaiſſeaux comme des hommes ; ils ne vont pas tous également, & je trouve, après le calcul que j'en ai fait, que le *Toulouſe* a ſur le *Henry* le même avantage que vous avez ſur Madame de Vence, dont pluſieurs fois je vous ai vu doubler le ſillage.

LETTRE LXIV.

A la Rade du Fort-Royal, 14 Mai.

VOUS vous ſouvenez bien, Madame, que je vous ai promis d'arriver pour le plus tard aujourd'hui à l'Iſle de la Martinique. Je vous ai ſi bien tenu parole, qu'à une heure après minuit nous nous ſommes trouvés à deux lieues de terre; & pour peu que nous euſſions été ou plus Sud, ou plus Nord, nous l'aurions dépaſſée, ſans la voir. Nos Pilotes croyoient en être éloignés hier à midi de 83 lieues, de ſorte qu'ils ſe ſont trompés dans leur calcul de plus de 60

On fit la même erreur en 1701 dans l'Eſcadre du Comte de Châ-

eau-Renaud, & la remarque que j'en fis alors dans mon Journal m'a été d'un grand ſecours, pour juger de la diſtance avec plus de juſteſſe. J'appris d'un vieux Pilote Eſpagnol qui avoit fait pluſieurs voyages aux Iſles de l'Amérique, qu'on y arrivoit toujours plutôt qu'on ne l'avoit jugé par ſon eſtime, ſoit qu'il y ait des courants qui vous y portent, ou que ces terres ſoient placées plus à l'Occident qu'elles ne doivent l'être. Pour remédier à cela, il me dit qu'il falloit ajoûter 6 lieues à chaque centaine de lieues à compter depuis le Tropique. Je l'ai fait & avec cette correction mon point s'eſt trouvé extrêmement juſte.

Enfin, Madame, nous voici dans les climats brulants de l'Amérique, après 27 jours de navigation, depuis Madere juſ-

qu'ici. Je vous avoue que c'est une chose bien ennuyeuse, que d'aller si long-tems vent arriere, sans découvrir aucune terre.

Sur les 5 heures du soir, nous avons mouillé dans la Rade du Fort-Royal. Il est trop tard pour aller voir notre ami Feuquieres; je vous en dirai demain des nouvelles.

LETTRE LXV.

A la Rade du Fort-Royal, 15 Mai.

VOUS ne sçauriez croire, Madame, combien on est sensible au plaisir de retrouver un de ses amis à 1200 lieues de sa patrie.

Feuquieres avoit eu avis que nous devions toucher à la Martinique; nous sçavions que nous

devions le voir ; cependant je doute qu'une rencontre imprévue eût pu ajoûter quelque chose à la joie que nous a donnée le moment de notre entrevue. A peine avions-nous fini de nous embrasser, qu'une grande personne bien faite, est venue brusquement me sauter au col. Je ne sçavois que penser d'une aventure qui me paroissoit romanesque, lorsque cette même personne a rompu le silence par des reproches qu'elle m'a faits de ne vous avoir point amenée. A ce discours, j'ai reconnu Thérèse, & votre idée s'est présentée alors à mon esprit d'une maniere si vive, que je vous ai crue dans ce même lieu, & qu'à mon tour j'ai fait des reproches a Thérèse, de ce qu'elle vous cachoit si long-tems. Cette pensée de vous voir m'a comblé de joie pendant un ins-

tant; mais, revenu de mon erreur comme d'un songe, je suis tombé dans une tristesse que la vue de Thérèse ne faisoit qu'augmenter. Je vous prie de me dire tout ce que cela signifie & quelle conjectnre on doit tirer de mouvemens si contraires.

LETTRE LXVI.

Fort-Royal le 16 Mai

LE bienheureux C...... est venu dîner avec nous; mais avant que de nous mettre à table, je lui ai déclaré qu'il ne mangeroit ni ne boiroit, qu'il n'avouât auparavant que la Princesse du *Toulouse* est cent fois plus belle que celle du *Henry*. Il a fait la chose de bonne grace, & bien lui en a pris.

Après le dîner, nous avons été

nous promener ſur le bord de la mer, où nous avons eu le plaiſir de la pêche. On a pris une infinité de petits poiſſons dont il y en avoit même quelques-uns d'une eſpece que nous ne connoiſſons point en France. Au plaiſir de la pêche a ſuccédé celui de la promenade, dans la plus charmante de toutes les Savannes *. Un ruiſſeau d'une eau pure & claire y ſerpente agréablement; mille oiſeaux qui n'étoient pas plus gros qu'une mouche à miel, venoient voltiger autour de nous, en chantans de petits airs américains qui ne le cedent point au ramage de nos roſſignols. On ne voit pas ici des plaines d'une grande étendue : la vue y eſt bornée par des Mornes **, qui dans toutes les

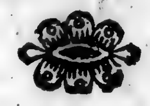
* Un Pré s'appelle une Savanne aux Iſles de l'Amérique.

** Morne ſignifie une Montagne.

ſaiſons

ſaiſons de l'année n'offrent aux yeux que des arbres couverts de feuilles, & de fleurs.

Au retour de notre promenade, nous avons appris que le Général des Iſles avoit été voir M. de Caffaro, & de-là étoit venu au *Toulouſe*. J'ai été fâché de ne m'y être pas trouvé. Champmartin lui a fait les honneurs, & & je ne doute point qu'il ne s'en ſoit bien acquitté. Il manie la parole à merveille, & ſçait de plus l'aſſaiſonner de toute la vivacité poſſible. Le Général a été ſalué en partant de neuf bons coups de canon & de cinq *Vive le Roi*.



LETTRE LXVII.

Rade d'Hyeres, le 17 Mai.

JE viens de voir un Moulin à ſucre. J'ai été curieux d'apprendre comment on prépare une choſe qui nous eſt d'un ſi agréable uſage.

Vous ſçavez, Madame, que cette ſubſtance eſt exprimée d'une ſorte de cannes, qu'on appelle *cannes à ſucre*: elles reſſemblent aſſez à nos cannes ordinaires, excepté que tous les nœuds de celles-là ſont plus près les uns des autres, qu'elles ont plus de moële, & par conſéquent qu'elles peſent davantage. Ces cannes ſont pleines de ſuc, depuis le mois de Janvier, juſqu'au mois de Septembre; mais la ſaiſon où l'on fait le meilleur ſucre, & en plus grande abondance, c'eſt depuis

le mois de Mars, juſqu'à celui de Juin. Le ſucre de l'arriere-ſaiſon eſt le moins bon.

Lorſque les cannes ſont mûres, on les coupe, & on les émonde de leurs feuilles ; enſuite on les porte au moulin pour y être preſſées & écraſées entre deux rouleaux garnis de bandes d'acier. Le ſuc qui en ſort eſt conduit par un canal, dans un grand baſſin, qu'on appelle *la grande chaudiere*, & qui ſert de réſervoir aux autres. De ce réſervoir, il paſſe dans une autre chaudiere nommée *la propre*, où il eſt chauffé à petit feu ; de celle-ci, après avoir été cuit & écumé à un certain point, on le met dans une troiſiéme, nommée *le ſyrop* ; & pour l'aider à ſe purifier, on y jette de tems en tems quelques cuillerées d'une forte leſſive faite avec de la chaux vive. De-là

on le fait paſſer dans une autre chaudiere qu'on appelle *la batterie*, où il acheve de ſe cuire & où il ſe graine. Lorſqu'il eſt grainé, ce qui ſe fait en moins de deux heures, on le met dans le *réfrigératoire* où on le remue continuellement avec une Spatule de bois, juſqu'à ce que le grain paroiſſe dans le ſyrop, ainſi que du ſable blanc, & auſſi-tôt on le verſe dans des formes qui ſont quelquefois de terre, mais plus ordinairement de bois, quarrées, & en pyramides : elles ſont portées ſur de grands tréteaux, & il y a des canots deſſous pour recevoir ce qui en dégoutte.

A l'extrémité de ces formes, ou moules, eſt un petit trou dans lequel on fourre une petite verge de fer ou de bois, auſſi avant qu'on le peut, juſqu'à ce que le ſucre ſoi tout-à-fait purgé ; après

quoi on le fait ſécher au ſoleil dans des caiſſons. Les écumes des ſeconde & troiſième chaudieres, & tout ce qui ſe répand, lorſqu'on remue le ſucre, tombent dans le glacis des fourneaux, & coulent dans un canal où on les réſerve pour en faire de l'eau-de-vie. Les cannes briſées ne demeurent pas non plus inutiles ; on s'en ſert pour engraiſſer les cochons dont elles rendent la chair excellente. Il faut avoir ſoin de laver ſouvent le vaiſſeau qui reçoit le ſucre des cannes & le canal par où il paſſe, de peur qu'il ne contracte quelque aigreur qui empêcheroit que le ſucre ne ſe fît. La même choſe arriveroit, ſi on laiſſoit tomber du jus de citron dans les chaudieres.

On fait le ſucre Royal de ce qu'on appelle *ſucre-terre* ou *premier*

sucre, en le rafinant. Pour rafiner le sucre, on le met dans une chaudiere dans laquelle on le fait fondre à un petit feu placé d'un seul côté de la chaudiere. Ce petit bouillon rejette toute la crasse & les saletés du sucre de l'autre côté de la chaudiere, où on l'écume, pour le mettre ensuite dans des formes.

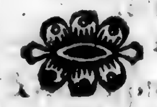
Le sucre qu'on appelle *demi-Royal*, se fait de la même maniere, avec cette seule différence, que le sucre Royal est tiré de la superficie des formes, & le demi-Royal du reste des mêmes formes.

La *Moscovade*, qui est fort cuite, & qu'on porte en France dans des barriques, produit ce qu'on appelle sucre rafiné.

Le sucre-terre ou premier sucre, est celui qui sucre le plus & qui pese aussi davantage.

Les cannes à sucre n'ont pas été inconnues aux Anciens : plusieurs d'entre eux en ont parlé. Ils l'appelloient sel-d'Inde, & croyoient qu'il couloit de lui-même comme une gomme. Ils sçavoient aussi tirer le sucre des cannes ; mais ils ignoroient l'art de le condenser, de le durcir & de le blanchir. Cette invention est nouvelle.

Voilà, Madame, tout ce que je sçais sur cette matiere. Peut-être trouverez-vous que je vous en ai trop dit ; mais j'avoue mon foible : j'aime le sucre, & on ne s'ennuie point à parler de ce qu'on aime.



LETTRE LXVIII.

Toulouse, le 18 Mai.

JE ne dois point partir de la Martinique, sans vous donner une légère idée de cette Colonie. Vous sçavez, Madame, que cette Isle fut découverte, avec toutes les autres Isles de l'Amérique, par Christophe Colomb, sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, l'an 1492. Les François y sont établis depuis 1635; & ce fut un Gentilhomme nommé *Fernambuc* qui jetta les fondemens de cette Colonie.

Cette Isle peut avoir 15 ou 16 lieues de longueur, & environ 45 lieues de tour. On prétend qu'on y peut mettre plus 10000 hommes sous les armes, sans comp-

ter les Nègres,qui ſont du moins au nombre de 5000. Cette Iſle, comme toutes les autres qui ſont connues ſous le nom des *Antilles*, étoit anciennement habitée par des peuples, qu'on nommoit autrefois *Cannibales*, *Anthropophages*, ou mangeurs d'hommes, & qu'on appelle aujourd'hui *Caraïbes*. De vous dire comment ces peuples ſont venus habiter ces Iſles, voilà ce qu'on ne ſçait pas bien certainement. Il eſt vraiſemblable qu'ils ſont originaires de cette partie Septentrionale de l'Amérique connue aujourd'hui ſous le nom de *la Floride*. L'Iſle de Cuba n'eſt ſéparée de cette terre que par le canal de Baham, & de-là, il n'aura pas été difficile à ces peuples de ſe répandre dans les autres Iſles.

Les Caraïbes ont le teint olivâtre, les yeux noirs, le nez

& le front applatis, & des cheveux noirs & fort longs. Ils se frottent le corps d'une certaine drogue rouge qu'ils appellent *roucou*, du nom de l'arbre qui la produit. Ils prétendent qu'elle les rend plus souples & plus agiles, & qu'elle les garantit du serein, des piquûres des mosquilles, des maringoins, de l'ardeur du soleil.

Quelques-uns, par coquetterie, (car où ne se fourre-t-elle pas?) s'oignent le corps d'une colle gluante, & soufflent là-dessus du duvet de divers oiseaux. Ils se percent quelquefois les lèvres, pour y passer je ne sçais quel ornement, qui est fait d'un os ou d'une arrête de poisson. Ils ouvrent même l'entre-deux de leurs narines, pour y attacher une bague, un grain de verre, ou quelqu'autre gentillesse semblable.

A l'égard de la Religion, on dit qu'ils n'en ont aucune. Ils croyent pourtant deux ſortes d'eſprits, les uns bons, les autres mauvais; mais ils ne rendent aucun culte ni aux uns ni aux autres. Du moins ils négligent fort les bons, parce qu'ils ne ſçauroient leur faire de mal, & ils ne rendent d'hommage qu'aux mauvais, qu'ils appellent *Maboya*.

Ils ont une plaiſante idée ſur les ames. Chacun croit en avoir autant qu'il ſent en ſon corps de battemens d'artères; que la principale réſide au cœur, & qu'après la mort elle s'en va au ciel, pour y vivre avec les Dieux de la même maniere dont l'homme vit ici-bas.

Le commerce de cette Iſle conſiſte en ſucre, en indigo, & en cacao. La terre y produit des fruits bien différens de ceux de

l'Europe, pour le goût & aussi pour la figure. J'aime assez l'Anana. La figue Banane est d'un doux un peu fade. La pomme d'Acajou n'est pas mauvaise en compôte, & la noix qui tient au même fruit a quelque goût de nos cerneaux. Vous connoissez les patates. On en trouve beaucoup ici; mais on a beau dire, elles ne valent pas nos marrons.

LETTRE LXIX.

19 Mai.

ON auroit tort de nous reprocher le séjour que nous faisons dans les rades. Nous arrivâmes ici le 14 de ce mois, & nous appareillâmes hier sur les 9 heures du soir. Il ne nous falloit pas moins de tems, après 33 jours de navigation, pour suppléer à

nos besoins. Nous voici donc encore sous voile, pour aller au Cap-François de Saint-Domingue. Puisse le Dieu des vents nous y conduire en toute sûreté & avec toute la diligence possible, sans troubler notre repos! Un Vaisseau de Nantes venant de la côte de Guinée, s'est mis sous notre escorte. Il est chargé de Nègres qu'on va vendre à Saint-Domingue. Vous sçavez, Madame, que l'on employe ces Nègres à la culture des terres, & que ce sont eux qui font tout le gros travail dans les Colonies. Le prix ordinaire d'un Nègre, est de 8 ou 900 livres, & il y en a qu'on vend jusqu'à 500 écus, & même 2000 livres, selon leur âge ou les talens qu'on leur découvre. Mais peut-être ignorez-vous de quelle maniere se fait la traite des Nègres dans cette partie

de l'Afrique, qu'on appelle le Senegal ? Les petits Rois de ces cantons, vendent à nos Marchands d'Europe les prisonniers qu'ils font à la guerre ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les peres vendent leurs propres enfans. Il n'en coûte pour cela que de l'eau-de-vie, du fer, & certaines petites coquilles qui servent de monnoie dans ce pays-là. Je suis fort en peine de sçavoir ce que deviennent ces loix qu'on dit que la nature a gravées dans le cœur de tous les hommes. Dira-t-on que l'ignorance & la stupidité de ces peuples doivent les faire mettre au rang des bêtes ? Mais les bêtes mêmes ne prennent-elles pas soin de leurs petits pendant le tems qu'ils peuvent avoir besoin de leurs secours ? Il faut donc convenir qu'il n'y a rien de si généralement

vrai qui ne reçoive quelqu'exception, & que la coûtume & les préjugés ont souvent assez de force pour étouffer les sentimens de la nature.

LETTRE LXX.

20 Mai.

Il me semble, Madame, être dans l'Archipel : à tout moment nous découvrons quelques Isles nouvelles. Nous venons de voir *la Dominique*. C'est une petite Isle couverte de bois, qui n'est habitée que par des Sauvages. Dieu vous préserve de tomber entre leurs mains ! Vous ne devineriez jamais l'usage qu'ils feroient de vous. Ce n'est rien de tout ce que vous pouvez vous imaginer : ils ne sont pas assez galants pour cela. Ils vous couperoient par

quartiers, & vous mangeroient à la broche ou ſur le gril. Il ne faut point diſputer des goûts ; mais je vous avoue que ce ne ſeroit pas le mien, & ſi je faiſois tant que de vous manger, je vous aimerois mieux toute crue. Voici encore une autre petite Iſle qui ſe préſente à nos yeux : c'eſt *Marie-Galante.* Je ne ſçais pourquoi on lui a donné ce nom. Je ſoupçonne que cette Colonie pourroit bien avoir été fondée par une Marianne un peu plus coquette que celle de l'Ancien Teſtament.

Je vois tant d'Iſles que je ne ſçais par où commencer. Celle-ci eſt *la Deſirade.* Chriſtophe Colomb la nomma ainſi, parce que ce fut la premiere des Antilles qu'il découvrit. Celle-là s'appelle *la Guadeloupe* ; c'eſt une des plus belles & des plus grandes

Isles que nous possédions. Les trois autres qui paroissent-là, appartiennent aux Anglois. C'est *Mouzara*, *Antigue* & *Nieve*. En voilà une autre qui a été longtems partagée entre nous & les Anglois : c'est Saint-Christophe, dont ces derniers se sont emparés depuis quelque tems On prétend que Christophe Colomb trouva cette Isle si belle & si agréable, qu'il lui donna son nom par distinction. D'autres veulent qu'elle tire son nom d'une montagne, dont le sommet répréſente une figure, qui donne l'idée d'un Saint Christophe portant notre Seigneur sur ses épaules. Vous aurez la bonté de choisir, entre ces deux opinions, celle qui sera de votre goût.



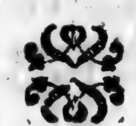
LETTRE LXXI.

22 *Mai.*

NOUS venons d'avoir une petite allarme, qui heureusement à été bien-tôt dissipée. Le vent étoit à l'Est, & nous allions vent arriere, lorsque le Commandant a cargué brusquement toutes ses voiles : en même tems il a mis un pavillon rouge à la poupe, & a tiré un coup de canon. C'est le signal qu'on fait quand on découvre quelque danger. Nous avons aussi-tôt fait la même manœuvre, décargué nos voiles, & mis côté en travers pour sonder. Je ne sçais, Madame, si ce ne seroit point vous offenser que de vouloir vous apprendre qu'un Vaisseau qui est en panne, ou côté en travers, est bridé de telle sor-

te qu'il va plus de côté que de l'avant. Nous avons donc fondé, & trouvé dix brasses d'eau. Une demi-heure après, nous en avons trouvé seize & puis vingt. Les bas-fonds nous ont d'autant plus inquiétés, qu'ils ne sont pas marqués sur les Cartes. Enfin nous en avons trouvé une faite à la main, où l'on marque un banc qui s'étend depuis l'Isle de *Saba*, jusqu'à l'Isle *Dave*, c'est-à-dire, qui a 50 lieues de longueur & environ 2 lieues de largeur. Ce banc est situé de maniere qu'il faut nécessairement le couper, quand on va de la Martinique à Saint-Domingue. Comme j'avois passé dans ces mêmes parages avec l'Escadre du Comte de Château-Renaud, mort depuis Maréchal de France, & qu'il y avoit dans cette Escadre des Vaisseaux de cent canons, j'ai

jugé qu'il y avoit assez de fond pour pouvoir continuer notre route. Cependant, on n'est jamais bien tranquille, que quand on sent la terre sous ses pieds. On a raison de croire que le fond de la mer est aussi inégal que la terre que nous habitons; qu'il y a des plaines, des montagnes & des vallons C'est cette inégalité qui forme les Isles, les bancs, les écueils. Nous ne pouvons prendre de précautions que pour les dangers qui nous sont connus. A l'égard d'une infinité d'autres qui n'ont point été découverts, il n'y a qu'un parti à prendre, qui est de s'abandonner à la Providence.



LETTRE LXXII.

22 *Mai.*

NOUS voici, Madame, dans un détroit formé par les Isles de *Portorico*, & de *Saint-Domingue*. C'est le même chemin qu'il faudroit tenir pour notre retour en France; mais ce moment n'est pas encore venu, & il est écrit dans le livre des destins que je ne sçaurois me rapprocher de … que je n'aye été voir aupara… ce qui se passe au Mississipi. … pere au moins en revenir cl… d'*Actions*. Cette espérance … pas mal fondée; car puisqu… en trouve une si prodigie… quantité dans la rue Quinquem… poix, qui est a plus de 2000 lieues du Mississipi, quelle provision n'en ferai-je pas dans le

propre lieu de leur naiſſance ! Selon toutes les apparences, les Actions y croiſſent comme des champignons ; les champs doivent en être ſemés, & je m'imagine qu'on n'a qu'à ſe baiſſer pour en prendre. Il y a même des gens qui ſont revenus de ce Pays-là, qui m'ont aſſuré que la terre les produit ſans culture. Dans ſix ſemaines de tems, je ſçaurai ce qui en eſt, & j'aurai l'honneur de vous en informer

LETTRE LXXIII.

23 *Mai.*

CETTE journée eſt mémorable, par la priſe d'un Requin, qui peſoit plus de deux quintaux. Dans le tems qu'il a paru à la poupe du Navire, nous n'avions à la mer que de petits hameçons

destinés pour prendre des Dorades. Le Requin en a gobé deux, & quoiqu'il eût la machoire déchirée, il est venu à la charge une troisiéme fois, & a mordu bravement à un plus gros hameçon qu'on lui avoit préparé. C'est ici où le spectacle a commencé à nous donner du plaisir. Le monstre qui s'est senti pris par la mâchoire supérieure, a fait des efforts prodigieux pour se dégager. Il s'élançoit hors de l'eau, il se replongeoit, & faisoit mille contorsions en se débattant de la tête & de la queue. Cependant on le hailoit à bord : mais quand il a été question de le tirer hors de l'eau pour l'embarquer dans le Navire, la peur qu'on a eue que l'hameçon ne lui déchirât la mâchoire, & qu'il ne s'échappât ainsi, nous a fait recourir à d'autres expédiens. On a jetté un

nœud coulant ſur lui, & après l'avoir manqué une fois, on l'a enfin ſaiſi par la queue. C'eſt alors que la joie des Spectateurs a redoublé. On a vu le monſtre ſuſpendu hors de l'eau, & un moment après étendu ſur le pont, où il a donné encore des marques de ſa force & de ſa vigueur. On lui a ouvert le ventre, & on y a trouvé les deux hameçons qu'il avoit avalés, avec un paquet de morue qu'un Soldat avoit jetté à la mer. Je ne dois point oublier une circonſtance qui m'a paru ſinguliere: ce ſont ces petits poiſſons qui ſuivent par-tout le Requin, & qu'on appelle par cette raiſon *les Pilotes*. Nous en avons vu deux qui n'ont jamais abandonné le nôtre. Lorſqu'il a été pris & qu'il ſe débattoit dans l'eau, ces petits poiſſons tournoient ſans ceſſe autour de lui, & il ſembloit

qu'ils

qu'ils cherchoient à lui donner du ſecours, ou à périr avec lui. On a même remarqué qu'un de ces deux poiſſons s'étoit mis ſur l'aileron du Requin, & qu'il ne l'a abandonné que lorſqu'il a été hors de l'eau & qu'il n'a pu s'y tenir. Qu'on vienne, après cela, nous citer des exemples d'amitié parmi les hommes ! les poiſſons en ſçavent plus que nous là-deſſus.

E con queſto vi fo humiliſſima riverenza.

LETTRE LXXIV.

24 *Mai.*

SUR les trois heures après midi, nous avons vû l'Iſle de Saint-Domingue, & je me flatte que nous ne la perdrons pas de vue, juſqu'à ce que nous ſoyons arri-

vés au Cap-François. La navigation seroit beaucoup moins ennuyeuse, si on avoit toujours un peu de terre devant les yeux. Les différens Caps que l'on découvre, & qu'on passe successivement, sont comme autant de reposoirs où l'on se délasse. Nous venons de doubler le Cap-Samana, & nous travaillons à présent à doubler le Cap-Cabrou. Cela est tout-à-fait amusant, & je vous trouve bien à plaindre, vous autres habitans de la terre, de passer les journées entieres, sans avoir un Cap à doubler.

Je vous parlai hier du Requin, & de ces petits poissons qui ne l'abandonnent jamais. J'aimois fort de pouvoir attribuer à la pure amitié, un attachement extraordinaire qui souvent leur coûte la vie. Point du tout : voilà le Pere Feuillée qui, dans sa

Relation du Voyage de la mer du Sud, vient tout déranger. Selon lui, les petits poiſſons qui ſuivent le Requin, & qu'on trouve ſouvent collés ſur ſon dos, s'y nourriſſent de je ne ſçais quelle ſubſtance qui ſort de ſa peau. Sur ce pied-là, l'intérêt regne dans la mer, comme ſur la terre; & en fait d'amitié, les poiſſons n'y brillent pas plus que les hommes.

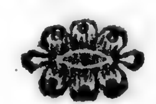
LETTRE LXXV.

25 Mai.

RIEN n'eſt plus déſagréable, que d'aller dans des pays qu'on ne connoît point. On n'eſt jamais ſûr de l'endroit où l'on eſt. Les repréſentations des terres qu'on trouve dans les cartes, & même dans les Portulants, ſont

presque toujours imparfaites. Il faudroit-être précisément dans le même point de vue, pour voir les objets de la même façon qu'ils sont représentés.

L'un dit qu'un Cap que l'on découvre, est Monte-Christ ; l'autre, que c'est la Grange. Un troisième assure que la Grange & Monte-Christ ne sont qu'une même chose. Voilà, Madame, à quoi nous sommes réduits dans le misérable métier que nous faisons : cependant en ceci les *qui-proquo* ne sont pas moins dangereux qu'en Médecine : il n'est pas sans exemple qu'un Vaisseau aille se briser sur des rochers, en croyant suivre le chemin qui devoit le conduire au Port.



LETTRE LXXVI.

26 Mai.

Nous ne sommes, Madame, qu'à 25 lieues du Cap Saint-Domingue, & nous aurions pû même y arriver aujourd'hui, si nous n'avions été arrêtés par un calme qui nous accable de chaleur & d'ennui.

Nous avons vû plusieurs Dorades se promener autour du Vaisseau, & passer fièrement auprès de nos hameçons, sans daigner y mordre.

J'ai oublié, en partant, de prendre vos Mémoires sur la maniere de préparer les hameçons. Personne ne s'y entend comme vous; & ce que je trouve de plus rare, c'est que vous ne laissez jamais échapper ce qu'une fois vous vous avez pris. Je connois plus

d'un poiſſon qui pourroit vous en dire des nouvelles.

LETTRE LXXVII.

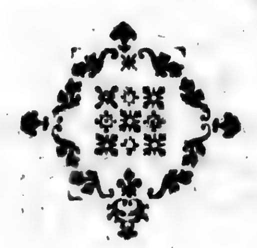
27 *Mai*.

J'ESPERE, Madame, qu'avant la nuit nous ſerons tranquilles dans un Port : nous voici en train pour cela. Nous découvrons déja pluſieurs Vaiſſeaux, & ſi je ne me trompe, j'apperçois un canot qui vient au-devant de nous. J'ai deviné juſte. C'eſt un Pilote qu'on envoye au Commandant, pour le conduire au mouillage. On me mande qu'il n'y en a point pour moi. Je ne m'en embarraſſe pas. Je ſuivrai de ſi près *le Henry*, que je ne m'écarterai pas d'une ligne de la route qu'il tiendra.

L'entrée du Port eſt très-diffi-cile ; ilfaut faire diverſes routes & avoir une grande attention, pour éviter les dangers qui nous environnent. Je vois la mer bri-ſer de tous côtés. Nous voilà bien-tôt ſauvés : nous ſommes dans ce moment entre deux bas-fonds, qu'on appelle le grand & le petit Mouton. On arrondit le premier qui nous reſte à ſtribord, & nous le rangeons à la portée du piſtolet. Je commence à reſ-pirer : tout eſt paſſé à l'heure qu'il eſt.

Un Vaiſſeau, qui porte la flâ-me, vient de l'amener & de ſa-luer. Tous les autres Navires,qui ſont au nombre de 26, ſaluent auſſi. Il ſemble que le ciel veuil-le être de la partie. Il jette feu & flâme de toutes parts, & ja-mais on n'a oui de ſi fréquens & de ſi grands coups de tonnerre.

Vous n'avez en Europe que l'esquisse de ceux-ci. J'ai pensé à vous dans ce moment, & je vous avoue que je n'a[illegible]as eu la force de souhaiter d[illegible]rouver ici. Il seroit beau [illegible], en lisant cela, de souhaiter d'y être : mais je vous connois, vous êtes une poltronne incapable d'avoir de tels sentimens. Adieu, Madame, on jette l'ancre, & nous voilà mouillés : vous pouvez prendre ce mot dans la signification la plus étendue. Il pleut à verse.



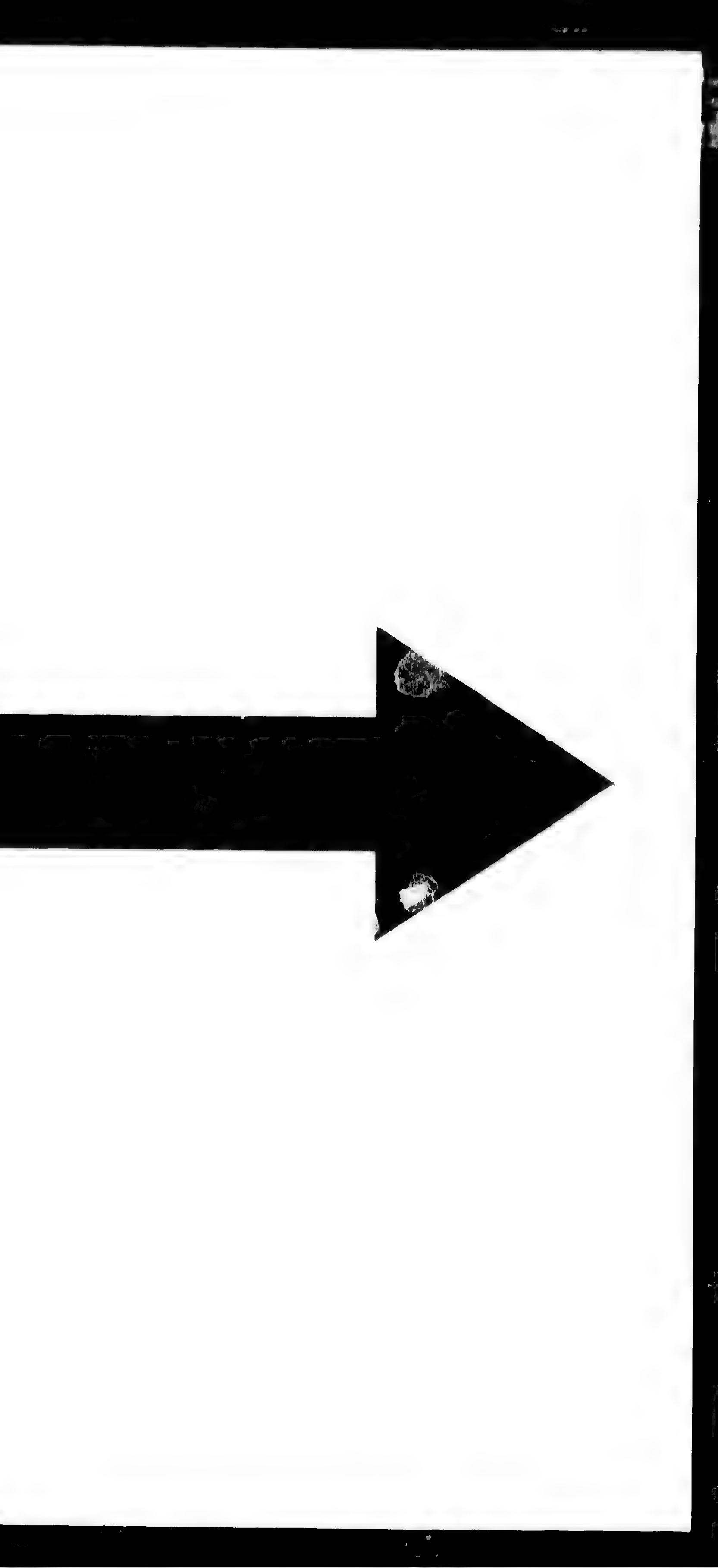
LETTRE LXXVIII.

28 *Mai.*

QUE vous dirai-je, Madame, du Cap-François? Jugez-en par cette circonstance. A peine y sommes nous arrivés, que nous mourons d'envie d'en sortir. Nous devions y trouver tout en abondance, & tout y est d'une cherté horrible. C'est ici pourtant où le Conseil nous a adressés, pour nous pourvoir de rafraîchissemens. J'ai été dîner aujourd'hui chez le Comte d'Arquien qui commande au Cap. Je l'avois connu en Bretagne assez particulierement; mais il y avoit plus de 20 ans que nous ne nous étions vus. Nous nous sommes dit fort poliment l'un à l'autre, que nous n'étions point changès, & que nous nous serions bien reconnus;



[redacted]



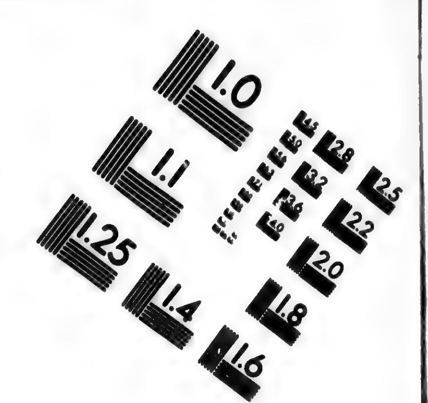
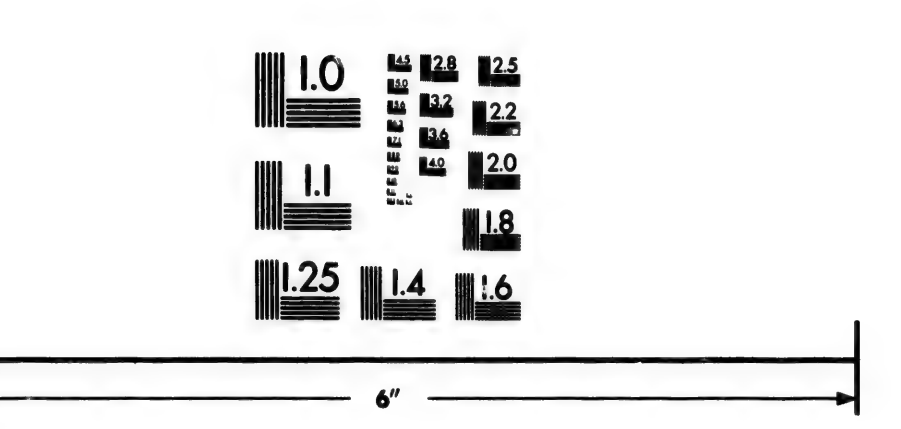
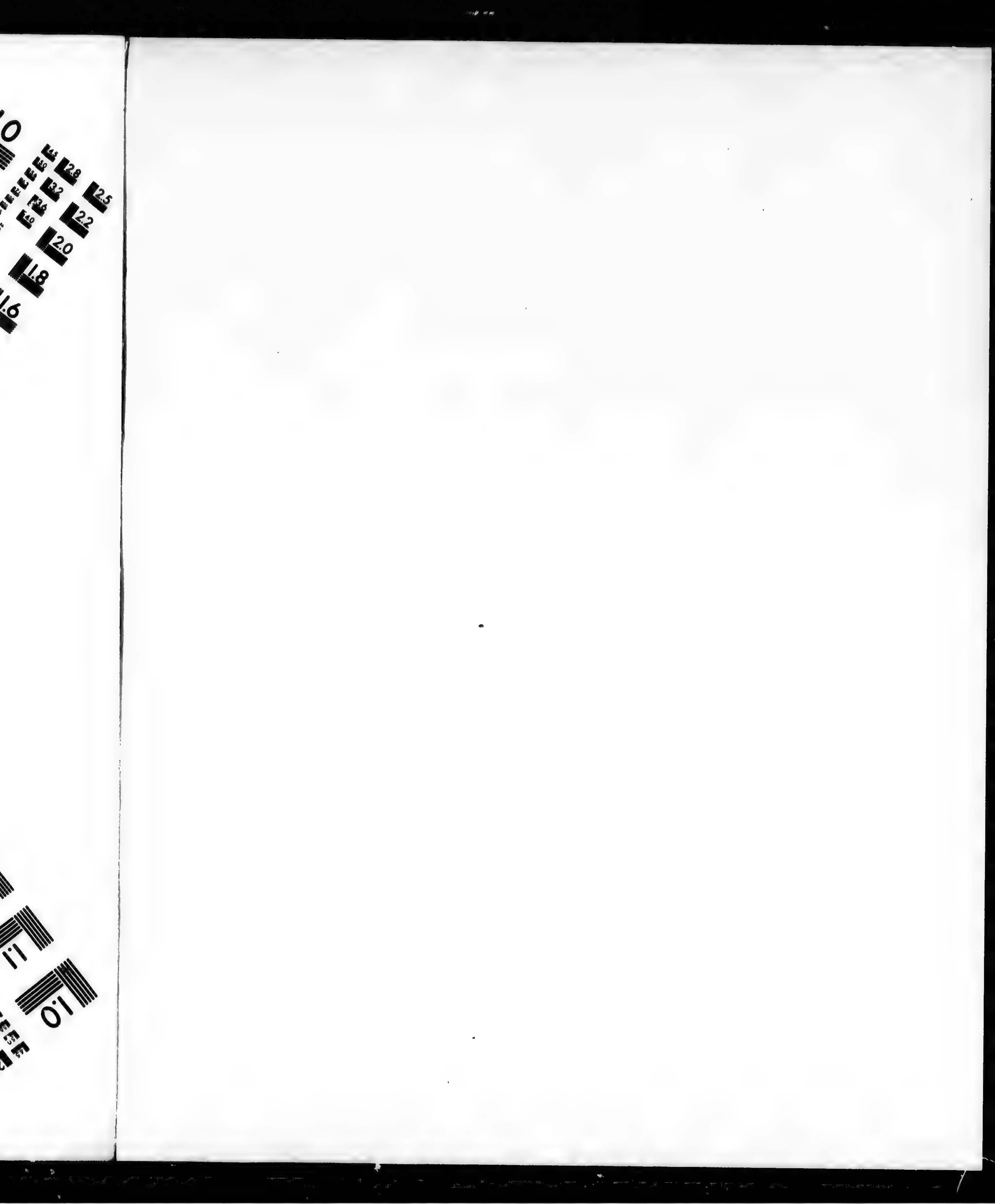


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





nous avons menti fort poliment tous deux. J'ai été bien fâché de ne pas trouver ici le bonhomme Duclos que vous avez connu à Toulon. Je comptois qu'il me feroit d'un grand fecours pour toutes les chofes dont j'ai befoin. Il eft allé à Leogane, pour y tenir la place de Monfieur Miton, qui paffe en France avec le Marquis de Château-Renaud. Adieu, Madame: plaignez un peu la fituation où je me trouve. Je ne fuis pas fort opulent, j'aime affez à faire bonne chere, j'ai tous les jours 20 perfonnes à nourrir, & je tombe dans un pays où la piece de volaille coûte 50 fols, une paire de poulets 4 livres, un dinde 20 livres. Quand les chofes font fur ce pied-là, il n'eft pas queftion de vivre; il faut mourir.

LETTRE LXIX.

4 Juin, du Cap-François.

VOUS n'aurez, Madame, que deux de mes lettres pour tout le séjour que j'ai fait ici. Je ne comprends point là-dedans celles que je vous ai écrites par un Vaisseau de la Compagnie des Indes, qui partoit pour le Port-Louis. Si vous êtes curieuse de sçavoir quelque chose de l'Isle de Saint-Domingue, je vous dirai en deux mots, qu'elle fut découverte par Christophe Colomb l'an 1492. Cette Isle, à qui on donna d'abord le nom d'Espagnole, est presque aussi grande que l'Isle de Cube qui en est tout proche; elle a 150 lieues de longueur, & environ cent lieues de largeur. Les Espagnols en occupent la plus

grande partie ; mais ils y ſont en ſi petit nombre, que la ville de Saint Domingue, qui eſt la capitale de cette Iſle, avec le titre d'Archevêché, paroît preſque déſerte. Les François, moins pareſſeux & plus attentifs à leurs intérêts, y ont trois ou quatre bons établiſſements, Leogane, où réſident le Général & l'Intendant ; le petit Gouvet, & le Cap-François.

Nous avons trouvé dans cette Rade 26 Vaiſſeaux Marchands, & on m'a aſſuré qu'il y en avoit ſouvent juſqu'à 50. On y porte de Nantes, de la Rochelle & de Bordeaux des farines, du vin, des eaux-de vie, des toiles ; & de Marſeille, du ſavon, de l'huile, des étoffes de toutes les façons, & toutes ſortes de quincailleries. On en rapporte du ſucre, de l'indigo, & des cuirs qui ſont fort

estimés en France. On ne parle ici que par 50 a 60 mille livres de rente. On y joue un assez gros jeu, on y mange beaucoup, & le luxe y est plus grand que dans aucune Province du Royaume.

La plûpart des hommes y paroissent en habits galonnés ou brodés, les femmes parées des plus belles dentelles de Malines ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que l'âge ne leur ôte point ce goût-là. Vous y voyez de vieilles édentées, plus séches & plus ridées qu'un parchemin, s'ajuster comme de petites poupées, avec des étoffes de couleur, & des rubans d'or & d'argent.

Le Comte d'Arquien en rassembla une douzaine Dimanche dernier, pour me donner le plaisir de ce spectacle. Je crois qu'entre elles douze on n'auroit pas pu

trouver dix dents. Adieu, Madame; je voudrois bien vous voir avec votre grand blanc, pour l'opposer au noir qui couvre tous ces visages Américains.

Tous vos amis se portent bien, & j'espere que nous partirons d'ici sains & saufs.

LETTRE LXXX.

5 *Juin.*

O l'affreux pays que celui-ci ! Je vous écrivis hier que tout le monde jouissoit d'une santé parfaite, & voilà qu'on vient de m'annoncer que notre Aumônier est mourant. Il étoit allé à la maison des Jésuites, qui est dans le Bourg, & un coup de soleil l'a mis dans cet état. Notre cher Commandant me donne encore de l'inquiétude. Il se plaignoit

d'une certaine incommodité, qu'on prend ſouvent pour un préſage de ſanté : un moment après la fiévre le prend, & en moins de quatre heures on eſt contraint de le ſaigner au bras & au pied, pour le ſauver d'un tranſport au cerveau. On vient de lui donner l'émétique, & les Chirurgiens craignent déja pour lui. Chacun ſe tâte le pouls, & on ſe croit perdu ſi-tôt qu'on ſent le moindre mal à la tête ou aux reins : ce ſont les ſymptômes des maladies de ce pays-ci.

Nous ſommes arrivés ici juſtement avec les premieres pluies, & ce ſont ces pluies qui amenent l'intempérie. Vous m'avouerez que c'eſt jouer bien malheureuſement. Nous nous diſpoſons à partir, & je compte que demain nous ſerons à la voile au point du jour.

LETTRE LXXXI.

6 Juin.

JE vous promis hier, Madame, que nous ſerions à la voile au point du jour; nous y voilà, dieu merci. Pardonnez-moi, nous n'y ſommes pas; le calme vient de nous prendre, & nous avons été contraints de remouiller. Nos équipages ſont ſi conſternés, qu'il ſemble que la peſte eſt à nos trouſſes, & qu'on craint qu'elle ne nous attrappe à l'ancre.

Nos eſpérances ſe réveillent: il vient un petit ſouffle de vent favorable, tout eſt en mouvement pour en profiter; on vire, on borde les huniers, l'ancre eſt déja haute, & le Vaiſſeau a pris ſon eſſor. Nous voici entre ce grand & ce petit Mouton, dont je vous

ai déja parlé & qu'il faut également éviter, sous peine d'échouer misérablement.

Pour le coup, nous sommes hors des dangers dont cette Rade est environnée : nous commençons à doubler le Cap, la brise vient, le Cap-François fuit derriere nous, & nous nous approchons à vue d'œuil de l'Isle de la Tortue. Je crois qu'on l'appelle ainsi, parce qu'elle représente assez bien la figure de cet animal, par son dos qui s'éleve & ses extrémités qui s'abaissent. Courage : la brise se fortifie, & nous faisons deux lieues par heure.

L'Isle de Cube paroît, & au train dont nous allons, nous comptons de nous trouver à 8 heures du soir entre cette Isle & Saint-Domingue ; c'est-là où il faut passer, pour aller au Mississipi.

LETTRE LXXXII.

7 Juin.

UN calme ennuyeux a ſuccédé au bon vent qui nous a pouſſés juſqu'ici : nous ſommes arrêtés entre l'Iſle de Cube & Saint-Domingue. Cette Iſle de Cube, Madame, eſt la plus grande & la plus conſidérable de l'Amérique Occidentale : elle a 230 lieues de longueur, & ce fut ce même Chriſtophe Colomb qui en fit la découverte, & qui en prit poſſeſſion au nom du Roi d'Eſpagne.

La Havane eſt un de ſes meilleurs Ports, ſitué dans ce détroit, qu'on appelle le Canal de Bahama. Mais ſi les Vaiſſeaux y ſont en ſureté, les Etrangers qui y abordent doivent tout craindre du mauvais air qu'on y reſpire,

L'Escadre de Monsieur le Comte de Château-Renaud en fit une cruelle expérience en 1702, par la perte de plusieurs Officiers, & de près des deux tiers des équipages. C'est cette même Escadre qui eut ensuite un si funeste sort à Vigo.

Nous souffrons des chaleurs excessives, le calme dure toujours; rien n'est si accablant, & je ne sçais si je n'aimerois pas autant une tempête. Le Seigneur a eu pitié de nous; il vient de nous envoyer deux Requins, qui ont paru à la poupe du Navire. Aussi-tôt hameçons jettés à la mer, Requins de s'y prendre, Matelots de haller, & nous de rire de les voir hors de l'eau pendus au bout d'une ligne. Les voilà étendus sur le pont, à faire rage de leurs queues. Le plus gros ouvre une large gueule à

engloutir un homme tout entier; & tout le monde s'en éloigne. Un Matelot plus hardi, armé d'une hache, s'avance & lui coupe cette queue redoutable ; un autre lui sépare la tête du corps ; on le distribue par quartiers, & l'équipage s'attend à en faire un bon repas. Le plus petit, qui ne pese qu'une cinquantaine de livres, comme un morceau friand, est réservé pour la bouche des Officiers Mariniers. Je ne serai point de leur est-éscot ; je n'aime pas ce qui-hideux, à quelque sauce qu'on le mette. Je vous mangerois vous, par exemple, avec un grand goût; & pour rien au monde je ne voudrois manger Madame ***.

E con questo, vi bacio le mani.



LETTRE LXXXIII.

8 Juin.

DEPUIS minuit nous avons un bon vent qui nous fait faire une lieue par heure. C'eſt peu de choſe; mais enfin nous allons toujours, & nous nous approchons du but. Saint-Domingue a diſparu, & nous ſommes à préſent entre l'Iſle de Cube & la Jamaïque. C'eſt en parcourant les côtes de cette premiere Iſle, que Chriſtophe Colomb fit la découverte de celle-ci en 1494. Les Eſpagnols s'y établirent, & ils l'ont gardée juſqu'en 1655, auquel tems les Anglois les en chaſſerent & s'en rendirent les maîtres : ils en tirent quantité de ſucre, de tabac & de coton. Cet-

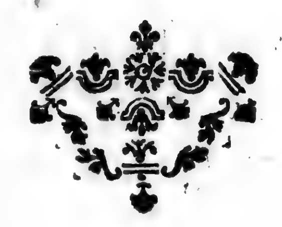
te Isle a 100 lieues de tour ; mais si vous craignez les tremblemens de terre, je ne vous conseille pas d'y venir habiter. Nous avons perdu aujourd'hui notre Aumônier : il a été emporté en cinq jours. C'étoit un jeune homme de 25 à 26 ans, bien fait, robuste, remplissant bien les fonctions de son Ministère, & parlant peu, quoique Provençal.

LETTRE LXXXIV.

9 Juin.

JE vois venir le canot du *Henry*, il est cinq heures du matin, & nous nous dîmes hier tout ce que nous avions à nous dire : j'ai grand' peur que quelqu'un ne soit tombé malade, & qu'on ne vienne prendre notre Chirurgien. Je ne me suis point trompé ; c'est

précisément cela. Monsieur de Cafaro se portoit fort bien hier au soir ; il mangea un morceau à souper, & se promena sur le gaillard jusqu'à dix heures & demie, & deux heures après la fiévre l'a repris. Pour surcroît de malheur, son Chirurgien est aussi tombé malade. Je lui envoie le mien, & à son retour je sçaurai l'état de sa maladie. Cette promenade sur le gaillard pourroit bien en être la cause. Il y avoit du brouillard, & le vent qui venoit de la terre en apportoit une fort grand puanteur.



LETTRE LXXXV.

17 Juin.

MONSIEUR de Caſaro ſe porte mieux, il n'a preſque plus de fiévre ; nous avons une douzaine de malades dans chaque Vaiſſeau, mais il n'y en a aucun qui ſoit en danger : notre pauvre Aumônier a payé pour tous.

Nous avons toujours devant le nez un Cap que je voudrois bien voir derriere nous. Le calme & les vents contraires ne ſont pas les moindres déſagrémens qu'on trouve à la mer. Je me ſouviens que, dans ma derniere maladie, lorſqu'on m'eut appris que j'étois deſtiné pour aller aux Indes Orientales, je rêvois toujours pendant mes accès, qu'il me falloit doubler le Cap de Bonne-Eſpérance,

pérance,& que je ne pouvois pas en venir à bout; cela me donnoit des inquiétudes terribles. On peut dire, généralement parlant, que rien n'est plus triste que de trouver aux choses qu'on souhaite des obstacles qui vous barrent le chemin. L'ardeur du désir, plus ou moins grande, est la mesure du chagrin qu'on en ressent.

J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE LXXXVI.

11 *Juin.*

NOUS avons enfin doublé ce malheureux Cap, qu'on appelle le Cap de *Crux*, situé dans l'Isle de Cube: nous allons chercher à présent le *petit Cayment*, & nous aurons la même impatien-

ce de le voir, que si notre bonheur en dépendoit. Cependant, Madame, je puis vous assurer que je ne le connois point, & que je n'en avois même jamais entendu parler : mais nous ne souhaitons de le connoître, que pour diriger notre route avec plus de sûreté.

C'est donc une petite Isle qui est à trente-cinq lieues du Cap de *Crux*. Quand nous serons arrivés-là, nous laisserons à notre gauche le *grand Cayment*, qui est une autre Isle à quinze lieues du petit ; puis nous irons droit à *l'Isle aux Pins*. Nous nous détournons du droit chemin, pour éviter les Jardins de la Reine, qui sont à la côte de l'Isle de Cube. Je ne sçais si ces Jardins sont aussi beaux que les Jardins d'Armide ; mais il est certain qu'ils sont du moins aussi dangereux, si on ne

prend ſoin de s'en éloigner. Les courants vous y entraînent avec rapidité, & on court riſque d'avoir le même ſort qu'eut Chammoro qui y perdit *l'Adélaïde.*

Notre ami D. m'écrit dans ce moment, que M. Caſaro eſt fort mal; & il me prie d'engager le Pere Laval à venir lui annoncer qu'il eſt tems qu'il penſe à ſa conſcience. J'en ſuis véritablement touché: je ſçaurai ce ſoir ce que nous pouvons en eſpérer.

LETTRE LXXXVII.

12 Juin.

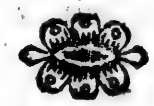
J'AI une triſte nouvelle à vous annoncer; le pauvre Caſaro eſt mort aujourd'hui à trois heures après midi. Je connois, Madame, les ſentiments d'eſtime que vous aviez pour lui, & je ne doute

pas que vous ne ſoyez très-ſenſible à cette perte.

Si vous vous rappellez toutes les répugnances qu'il faiſoit voir pour ce voyage, vous conviendrez avec moi, qu'il paroiſſoit avoir quelque preſſentiment de ce qui devoit lui arriver. Nous perdons un ancien ami qui poſſédoit toutes les qualités eſſentielles qui forment un honnête-homme : il avoit un ſens droit, qu'il ne devoit qu'à la pure Nature. Il joignoit à cela une pénétration d'eſprit qui s'étendoit ſur tout, & qui creuſoit les matieres les plus abſtraites avec autant de diſcernement que s'il s'en étoit fait une étude particuliere. Enfin on peut dire que c'eût été un homme parfait, s'il avoit pu ſe défaire d'une opiniâtreté outrée dans la diſpute, & de je ne ſçais quoi de rude & d'impoli qu'il y mêloit

ordinairement, mais que ſes amis lui paſſoient, en faveur des qualités excellentes qu'ils lui connoiſſoient. Son ancien domeſtique eſt mort le même jour, & preſque à la même heure. S'il ne le ſert pas mieux dans l'autre monde, qu'il le ſervoit dans celui-ci, il pouvoit ſe diſpenſer de le ſuivre.

Un Officier du *Henry* eſt venu me remettre les inſtructions cachetées, ſur les projets de notre campagne. Me voilà, à mon regret, Commandant de deux beaux Vaiſſeaux de guerre. Je vais tâcher de remplir ma miſſion le plus dignement qu'il me ſera poſſible.



LETTRE LXXXVIII.

13 Juin.

Nous découvrîmes hier, à une heure après midi, le *petit Cayment* : nous l'avons vu avec plaisir, & nous le quittons sans regret. En cela, Madame, vous ne ressemblez pas au petit Cayment : le plaisir qu'on a de vous voir, est la juste mesure de la peine qu'on sent à s'éloigner de vous. Je ne vous en dirai pas davantage ; je ne sçais même comment cela m'a échappé. La mort de notre ami me revient toujours dans l'esprit, & ne me donne que des idées tristes, que le tems seul peut dissiper. Il me semble que les personnes que j'aime me sont devenues plus cheres

depuis cette perte. Je suis trop vieux & trop paresseux, pour chercher à la réparer par de nouvelles connoissances; je m'en tiens aux anciennes, & les derniers amis qui me resteront profiteront de tous les sentimens que j'avois pour les autres.

LETTRE LXXXIX.

14 *Juin.*

IL n'est plus question, Madame, ni du grand ni du petit Cayment; nous en voulons à présent à *l'Isle des Pins*, & j'espere que nous la verrons après-demain. Avec un peu de vent favorable, on a bientôt expédié les soixantes lieues qu'il y a du petit Cayment à cette Isle.

Ne vous semble-t-il pas que nous voyageons par terre, &

que tous ces différens endroits dont je vous parle, ſont autant de gîtes où nous allons nous repoſer? Cependant nous nous contentons de voir & de bien connoître ces Iſles & ces Caps, ſans nous y arrêter un inſtant; &, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, nous ne nous en ſervons que pour aſſurer notre navigation. Le malheur eſt qu'on prend quelquefois une terre pour une autre, & alors on riſque d'aller ſe caſſer le nez quelque part.

Un autre inconvénient encore, c'eſt que la ſituation & la diſtance des terres ne ſont jamais bien marquées dans les Cartes, & les Cartes mêmes ne s'accordent point ſur deux articles, qui ſont eſſentiels. L'une vous placera une roche à certain degré de latitude, & de longitude; une autre ne la marquera point du tout, ou

la marquera tout différemment ; on ne ſçait plus à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre. Vous trouvez les mêmes variétés & les mêmes incertitudes pour les dangers qui ſont près des terres. Nous voici dans le cas : nous avons des Journaux & des Cartes qui marquent une roche à cinq lieues du Cap des courants. Un Pilote, qui a fait onze voyages à la Louiſiane, nous aſſure qu'il n'y a point de roche ſi près de terre, & qu'il eſt vrai qu'il y en a une qui eſt à quinze lieues : les uns & les autres s'accordent pour l'air de vent.

Ces contrariétés ſont ſi fréquentes dans notre métier, que je m'étonne qu'il ne périſſe pas une plus grande quantité de Vaiſſeaux. Je vous demande pardon, j'ai oublié que j'écrivois à une Dame : mais enfin il faut bien vous dire quelque choſe, & de quoi puiſ-

je vous entretenir à la mer, si ce n'est de ce qui s'y passe? Attendez, Madame, pour le coup j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. A une heure après minuit, par les vingt degrés de latitude Nord, entre le petit Cayment & l'Isle de Cube, notre vache a fait un veau. J'ai été voir ce matin l'accouchée & le nouveau-né; il m'a paru fort joli, & Dieu sçait s'il aura le pied marin!

LETTRE XC.

15 *Juin.*

LE canot du *Henry* vient d'arriver dans le moment, & je suis réellement très-allarmé de la nouvelle que D*** nous a apprise. Notre ami D** a une grosse fiévre, & on vient demander notre Chirurgien, le leur n'étant

pas encore en état de voir des malades. La mort prompte du Chef a jetté tout le monde dans une si grande consternation, par l'estime & par l'affection qu'on avoit pour lui, qu'il semble que chacun a perdu son pere, ou son plus proche parent. Notre ami a raison d'être plus sensible qu'un autre à cette perte; aussi ne s'est-il point épargné pendant sa maladie. Il lui a donné tous ses soins, & peut-être que ses fatigues & ses veilles, jointes à la tristesse dont il est accablé, sont la principale cause de la sienne.

Si la situation où nous sommes me permettoit de quitter mon Vaisseau, j'irois le voir, & je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour le mettre dans un état plus tranquille.

Au retour du Chirurgien, je sçaurai s'il y a véritablement à

craindre pour lui. Adieu, Madame. Si nous étions assez malheureux pour le perdre, nous serions bien à plaindre tous deux.

On crie terre d'en-haut ; c'est *l'Isle des Pins* que l'on découvre avec ses trois Islots qui en font la reconnoissance. Rien ne nous arrête, comme vous voyez ; on est malade, on se meurt, & le Vaisseau va toujours son train.

LETTRE XCI.

16 *Juin.*

VOUS ne m'entendrez plus parler de l'Isle des Pins, elle a disparu, & nous en voulons à présent au Cap des courants. Un gros Vaisseau vient sur nous, toutes voiles dehors, avec pavillon Anglois. Il a tiré un coup de canon d'assurance ; c'est un signal qu'on

fait quand on a envie de parler à un Navire. J'ai mis en panne pour l'attendre, & cette complaisance m'a d'autant moins coûté, que le *Henry* étoit loin derriere moi. Ce bateau s'est approché de nous à deux portées de canon, & après avoir reconnu qui nous étions, il est allé joindre un autre bateau qui le suivoit. Je ne doute point que ce ne fussent des Forbans qui croisoient dans ces parages, & qui nous prenoient de loin pour des Vaisseaux Marchands : ils ont reconnu leur erreur, & nous avons continué notre route. Au reste, Madame, notre Chirurgien ne m'a guères rassuré sur la maladie de D**. Il lui a trouvé une fiévre ardente avec des maux de tête & de reins qui accompagnent ordinairement cette espece de maladie, qu'on appelle *Tavardille* dans ce pays. On l'a

ſaigné du pied, & peut-être que ce ne ſera qu'un accès de fiévre intermittente. Vous concevez bien, Madame, que je n'ai pas l'eſprit aſſez libre pour vous entretenir d'autres choſes; je ſuis perſuadé que vous auriez encore moins d'attention pour tout ce que je pourrois vous dire.

LETTRE XCII.

17 Juin.

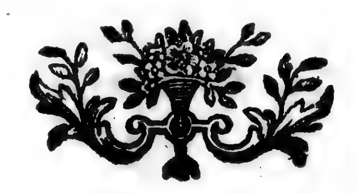
IL ne tiendroit qu'à moi, Madame, de vous faire une pompeuſe deſcription d'un orage que nous avons eſſuyé ſur les ſept heures du matin.

Je pourrois, ſans éxagération, y faire entrer un déluge de pluie, des éclairs qui nous aveugloient, & des tonnerres ſi affreux que nous ne pouvions plus nous entendre.

Nous n'étions alors qu'à cinq lieues du Cap des courants ; mais quoique le vent fût bon, nous n'avons pas osé nous en approcher, parce que l'horison étoit couvert de nuages & d'un brouillard épais qui déroboit la terre à notre vue. Heureusement cet orage n'a pas duré long-tems. Sur les dix heures le vent a calmé, l'horison s'est éclairci, & nous avons continué notre route.

C'est dans ces momens, où la mer se montre avec toutes ses horreurs, qu'on regrette la vie tranquille, & qu'on déplore la folie des hommes qui vont s'exposer à tant de périls & de fatigues. C'est bien dommage que vous n'entendiez pas le latin ; je vous citerois là-dessus un beau passage d'Horace qui y viendroit à merveille, & qui donneroit un grand relief à cette lettre.

Nous n'avons dans le *Toulouse* qu'un seul homme qui connoisse ce pays-ci. Si nous le perdions, nous nous trouverions réduits à la cruelle nécessité de naviger sur des Cartes infidelles, ou sur des Journaux remplis d'erreurs, soit par le peu d'exactitude de ceux qui les ont faits, soit par la faute des copistes. Voilà, Madame, la situation où je suis. Si vous la comparez à cet heureux tems où j'avois le plaisir de vous voir, & de faire tous les jours votre partie de Réversis, vous conviendrez avec moi que rien ne se ressemble moins.



LETTRE XCIII.

18 *Juin*.

JE viens de voir faire un beau coup. Une Dorade nous ſuivoit, & ſe promenoit autour du Navire. Notre premier Maître qui l'a apperçue s'eſt armé d'un trident, & s'eſt allé camper debout ſur un canon en dehors du Vaiſſeau : vous l'auriez pris pour Neptune. Il a attendu dans cette attitude que la Dorade s'approchât de lui ; il l'a dardée ſi à propos, qu'il l'a attrapée un peu au-deſſous de la tête, & l'a portée ainſi en triomphe dans le Navire au bout de ſon trident. Elle peſe une vingtaine de livres.

Nous comptons d'en manger la hure au court-bouillon, & de

nous en donner au cœur-joie. J'ai reçu aujourd'hui des nouvelles du *Henry* qui m'ont fait un extrême plaisir: votre ami D**. n'a plus la fiévre depuis deux jours, & j'espere que nous vous le remettrons sain & sauf.

LETTRE XCIV.

19 Juin.

NOUS voici, Madame, hors de tous les Caps. Nous doublâmes hier celui de Saint-Antoine, qui est à l'extrémité de l'Isle de Cube; nous nâgeons à présent dans les grandes eaux, ou pour mieux dire, nous y nagerions si nous avions du vent; mais nous n'en sentons pas le moindre souffle. Nous touchons presque au Tropique que nous allons repasser. Le soleil qui nous darde ses

rayons à plomb, nous fait bien appercevoir qu'il y eſt auſſi : le chaud eſt ſi grand aujourd'hui, qu'il nous ôte la reſpiration ; nous ne ſçavons où nous mettre. Si j'entre dans ma chambre, je ne puis y durer un moment ; que j'aille ſur le Gaillard, le ſoleil y perce toutes les tentes ; j'étouffe dans la chambre du conſeil ; & ſi je paſſe à la gallerie, la réverbération de la mer me tue.

Enfin, plus je cherche le frais, moins je le trouve, & ne ſçachant plus que devenir, je me laiſſe tomber nonchalamment dans un fauteuil, les bras & les jambes écartés, ſans avoir la force de parler. Vous devez connoître par-là que l'effort que je fais pour vous écrire, n'eſt pas le plus petit miracle que vous ayez fait en votre vie : de-là à reſſuſciter les morts, il y a peu de chemin à faire.

LETTRE XCV.

20 Juin.

JE ſuis content de cette journée, & ſi toutes les autres lui reſſembloient, on pourroit ſe tirer d'affaires : elle a été remplie d'évenements ſinguliers. J'ai ouvert la ſcène ce matin au point du jour, par la priſe d'une Dorade qui eſt venue mordre à mon hameçon : il eſt vrai qu'après l'avoir tenue un aſſez long-tems, elle a trouvé le ſecret de ſe dégager à force de ſe débattre, & c'eſt ce que j'en aime le mieux. Un autre divertiſſement a ſuivi celui-là. Nous avons vu une Dorade pourſuivre vivement un mulet. Ce combat s'eſt donné ſous nos yeux : rien n'étoit plus amuſant que de voir tous les mouve-

ments que ſe donnoit la Dorade pour joindre le mulet, & tout ce que faiſoit le mulet pour éviter la Dorade; enfin il a fallu céder à la force. La Dorade a gobé la tête du mulet, & s'eſt un peu éloignée avec ſa proie. Nous avons cru que c'étoit pour la manger plus tranquillement, point du tout: elle l'a abandonnée un moment après, & elle s'eſt contentée de laiſſer ſon ennemi mort ſur le champ de bataille.

Je m'imagine que la Dorade avoit trouvé mauvais que ce mulet, qui étoit ſuivi de bien d'autres, vînt manger de petits poiſſons qui tournoient autour du Navire; la gourmande les vouloit tous pour elle.

La fichoire a mieux réuſſi que les hameçons; elle a vengé la mort du mulet par la priſe de deux Dorades. On en a manqué

deux autres qui portent ſur le dos les marques ſanglantes du coup qu'elles ont reçu. Dans le moment que je vous écris, une de ces Dorades bleſſées vient de ſe préſenter, & s'eſt priſe à l'hameçon. Elle ne nous échappera pas ; elle eſt déja entre les mains de Baſile, qui veut l'accommoder au gras, & qui nous promet d'en faire un mets exquis. Elle peſe plus de vingt livres.

LETTRE XCVI.

21 Juin, à 3 heures du matin.

JE viens d'appercevoir de la gallerie un fanal au beaupré du *Henry* ; c'eſt le ſignal qu'on fait la nuit, lorſqu'un Navire veut parler à un autre. Les pourparlers, à des heures indues, ne ſignifient

rien de bon : je crains fort qu'il n'y ait quelque nouveau malade, & qu'on ne nous demande du ſecours. C'eſt préciſément cela : le canot arrive, & il nous apprend que Pierre-Feu a une groſſe fiévre, avec tous les ſignes de la maladie du pays. Il ſouhaite de voir le Pere Laval, & ce bon Pere qui fait de la charité ſa vertu favorite, part dans ce moment avec notre Chirurgien: nous ſçaurons à leur retour s'il y a quelque choſe à eſpérer.

La pêche d'aujourd'hui a été aſſez bonne : nous avons pris quatre Dorades très-belles, une eſpece de Liche, & un gros Requin qui peſoit au moins 150 livres. On l'a coupé par morceaux, & il y en a eu aſſez pour regaler tout l'équipage.

Nous avons eu en même tems le plaiſir de la pêche & de la

chaſſe : quand une Dorade avoit mordu à l'hameçon, de crainte qu'elle n'échappât, comme il eſt arrivé pluſieurs fois, nous lui tirions des coups de fuſil dès qu'elle paroiſſoit hors de l'eau.

La mer n'a rien de ſi beau que ce poiſſon : c'eſt un charme de voir comme il nâge, comme il brille avec ſes écailles d'or.

LETTRE XCVII.

22 Juin.

JE vous appris hier matin la maladie de Pierre-Feu, Enſeigne dans le *Henry* ; il eſt mort le même jour. C'étoit un bon Officier, actif & laborieux, mais un peu ſujet à des fantaiſies. Il fut longtems à ſe déterminer à faire ce voyage ; & dès que la maladie nous eut attaqués, il ſe crut per-

du,

du quoiqu'il ſe portât bien, & il déſeſpéra de revenir jamais en France.

Tous les Officiers de ce Vaiſſeau ſont fort conſternés des pertes qu'ils ont faites en ſi peu de tems. On auroit été moins étonné de voir mourir trente Matelots; mais de manger douze enſemble, & deux ou trois jours après ſe trouver réduits au nombre de dix, ce ſont des coups qui nous regardent de ſi près, qu'il n'eſt guères poſſible de n'en avoir pas l'imagination frappée.

Après un début ſi triſte, il me feroit difficile de changer de ton: les réflexions ſont les ſuites ordinaires de ces accidents. Je n'aime point à en faire là-deſſus, parce que j'en reconnois l'inutilité; je crois même que, pour ne pas ſe rendre miſérable, il faut éloigner toutes les idées qui peuvent nous

rappeller notre destruction. J'aimerois autant mourir que d'être réduit à penser toujours à la mort.

LETTRE XCVIII.

23 *Juin*.

NOUS avons depuis deux jours un petit vent qui fait faire une lieue par heure : c'est aller lentement, mais enfin c'est toujours aller ; & cette fraîcheur sert encore à nous rendre la chaleur plus favorable.

Nous voici enfournés dans le Golphe du Mexique, & si le beau tems continue, j'espere qu'avant la fin de la semaine, nous verrons le beau pays que la folie des François a rendu si fameux.

Au reste, Madame, vous ne devineriez pas ce qui m'occupe

aujourd'hui, & me donne de l'inquiétude. Je viens de faire réflexion qu'à force d'aller vers l'Occident, le ſoleil ne ſe leve & ne ſe couche plus pour nous de la même maniere. Votre midi & le mien différent de quatre ou cinq heures; c'eſt-à-dire, que vous dînez lorſque je ſors du lit, & que vous êtes prête à vous coucher, avant que j'aie ſongé d'aller me mettre à table. Vous m'avouerez que cela eſt bien déſagréable; & ce que je trouve encore de fâcheux, c'eſt que cette différence des méridiens augmente tous les jours. Enfin, Madame, je ne ſçais plus où j'en ſuis; vous m'échappez à tous les inſtans, & ſi mon eſprit veut quelquefois traverſer les mers pour vous aller trouver à Toulon, il faut qu'avant ſon départ je ſça-

che, par des calculs d'aſtronomie, l'heure qu'il eſt dans ce pays-là, afin qu'il prenne des meſures juſtes pour le moment de ſon arrivée.

Je vous laiſſe à penſer ſi je m'accommode de toutes ces lenteurs. Auſſi mon parti eſt pris, & vous pouvez compter que, ſi je ſuis jamais aſſez heureux pour rattraper votre méridien, je ne le quitterai qu'avec la vie.

LETTRE XCIX.

24 Juin.

LE calme eſt revenu, Madame, ce maudit calme qui nous fait mourir d'ennui ; le Vaiſſeau ne gouverne point, & nous ſommes à la merci des courants qui nous manient comme il leur plaît. Les Requins & les Dorades ont

beau venir nous insulter, nous n'avons pas la force de les prendre. Je me trompe : il vient d'en coûter la vie à trois Requins monstrueux, qui ont voulu leur perte avec tant d'opiniâtreté qu'il a bien fallu s'y résoudre. Il y en a un qui pese près de trois quintaux : on l'a éventré, on lui a arraché les entrailles, & après lui avoir fait couper la queue, je l'ai fait jetter à la mer, de crainte que l'équipage n'en mangeât, & ne s'en trouvât mal. Ce qu'il y a d'extraordinaire en ceci, c'est que, dès que ce monstre a été à la mer, on l'a vu nager n'ayant ni queue ni entrailles. Leur ame, ou plutôt les esprits animaux sont répandus dans leur corps, comme aux anguilles & aux serpens. J'en ai vû un autre à qui on avoit coupé la tête & la queue avec

une hache, qui remua fort longtems.

LETTRE C.

23 *Juin.*

N'ALLEZ point à la mer, Madame, si vous ne vous sentez assez de force pour supporter tous les accidents qui peuvent y arriver. Nous venons d'en essuyer un qui certainement ne seroit pas de votre goût. Vers les 10 heures du soir de la nuit derniere, le ciel se couvrit de nuages; l'horison paroissoit tout en feu par la quantité d'éclairs qui sortoient de toutes parts, & le fracas du tonnerre étoit si grand qu'il ne cédoit en rien à celui dont nous fûmes régalés à notre arrivée au Cap de Saint-Domingue: nous n'en avons pas même été quittes à si bon marché.

On venoit de rendre le premier quart, c'eſt-à-dire, qu'il étoit minuit, lorſque j'entendis un coup auſſi terrible que ſi on eût tiré en même tems toute l'artillerie du Vaiſſeau. Je courus ſur le pont, & je n'y trouvai que des gens que la peur avoit ſi fort étourdis, qu'ils n'avoient pas la force de parler.

Je ſçus enfin que le tonnerre étoit tombé dans le Vaiſſeau, & qu'on avoit vû le feu pris à notre grand mât. Pluſieurs ont cru en avoir été bleſſés; le valet du Comte de D***. a été jetté hors de ſon branle, & il aſſure en avoir été frappé au côté. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a fallu le ſaigner du pied. Un de mes domeſtiques dit auſſi en avoir été bleſſé au bras & à la cuiſſe: voilà tout le mal qu'il a fait aux hommes. Il ſemble qu'il ait vou-

lu exercer toute sa fureur sur notre pauvre mât de hune; il l'a fendu par le milieu d'un bout à l'autre, & la fracassé en plusieurs endroits. Il a descendu ou monté (car nous ne sçavons pas bien l'ordre de sa marche,) le long de notre grand mât, & il s'est contenté de rompre un cercle de fer & deux de bois, un peu au-dessous du racage, & de lui enlever quelques aiguillettes, de distance en distance. S'il l'avoit aussi maltraité que notre mât de hune, nous serions dans une jolie situation. Une chose qui vous paroîtra singuliere, c'est que ce même tonnerre a jetté dans une baille un bœuf qui étoit entre deux canons, & l'a roulé là-dedans comme un paquet de cordages, sans lui avoir fait d'autre mal.

LETTRE CI.

26 Juin.

PLAIGNEZ-nous, Madame: dans le tems que nous nous flattons d'arriver à l'Isle Dauphine, voilà un vent contraire qui vient nous donner sur le nez. Il faut s'armer de patience, on en a besoin à la mer plus qu'en aucun lieu du monde: c'est pourtant de toutes les vertus celle que j'aime le moins à pratiquer, & j'en laisserois volontiers l'usage à mes ennemis.

Malgré tous nos malheurs, ayant sondé sur les huit heures du soir, nous avons trouvé un fond de quatre-vingt-dix brasses d'eau. Nous jugeons par-là que nous ne sommes éloignés de terre que d'environ vingt-cinq lieues. Ces

terres sont si basses, que, sans la ressource de la sonde qu'on trouve à une certaine distance, ce pays-ci seroit absolument impraticable. Nous n'irons donc que la sonde à la main jusqu'à ce que nous ayions reconnu la terre. On ne fait point ici de sottises impunément; il en coûte souvent la vie, pour avoir négligé de prendre certaines précautions.

LETTRE CII.

27 Juin.

ON a souvent raison, Madame, de craindre sur la terre les choses qu'on voit : le plaisir même qu'on a à les regarder les rend encore plus dangereuses. A la mer, c'est tout le contraire; nous craignons beaucoup plus ce que nous ne voyons pas que ce

que nous voyons. On se garantit aisément de ce qui est devant nos yeux ; mais le moyen d'éviter ce qui est caché sous nos pieds !

La sonde est le seul expédient que nous ayons pour nous tirer d'affaires ; malgré tout cela, on ne peut s'assurer de rien. Ici on trouve du fond, & à une portée de pistolet, on va échouer sur un banc ou sur une roche. En cas que ce malheur nous arrive, je le ferai servir à votre gloire, en donnant votre nom à cet écueil. Je voudrois pourtant bien vous immortaliser d'une autre maniere.



LETTRE CIII.

28 Juin.

NOUS mouillâmes hier à sept heures du soir. A cette nouvelle, Madame, vous vous imaginerez sans doute que nous sommes arrivés au but : c'est si peu cela, que nous ne voyons pas même la terre, quoique nous n'ayons que 30 brasses d'eau sous nos pieds. Toute cette côte du Golphe du Mexique est extrêmement basse, & d'un tems clair & serein on ne la découvre que d'environ six ou sept lieues.

Nous n'avons pu appareiller que ce matin vers les huit heures, à cause du calme. La pêche nous a amusés pendant le tems que nous avons été à l'ancre. On n'a jamais vu tant de poissons ; cette

mer en fourmille. A peine la ligne eſt-elle au fond, qu'ils viennent y mordre en foule: nous en prenons quelquefois juſqu'à trois d'un ſeul coup. Ce ſont des eſpeces de prajots qui peſent trois ou quatre livres. Il y en a qui ſont entierement rouges, &, pour les diſtinguer des autres, je les ai nommés des *Cardinaux*. Il eſt à préſent trois heures après midi, & la garde qui eſt au haut des mâts vient de crier qu'il voit la terre. Un Pilote qui connoît ce pays-ci va tâcher de la reconnoître. Il aſſure que c'eſt l'Iſle de *Sainte - Roſe*, & que nous n'en ſommes éloignés que de cinq lieues. Si cela eſt, nous verrons bientôt *Penſacola*. Nous avons été obligés de remouiller ſur les ſept heures du ſoir; partie à remettre à demain.

LETTRE CIV.

29 Juin.

NOUS sommes à la voile depuis trois heures du matin. Dès qu'il a été jour notre Pilote a cru reconnoître Pensacola. Cette découverte, Madame, nous a fait un extrême plaisir. Le vent d'Est-Sud-Est qui souffle nous est favorable ; nous espérons arriver aujourd'hui à l'Isle Dauphine, qui n'est qu'à quatorze lieues de Pensacola, & de voir la fin de nos veilles & de nos fatigues.

Oh ! je crois que je deviendrai fou. Voici un autre Pensacola qui vient de paroître, lorsque nous nous flattions de l'avoir laissé loin derriere nous. Notre Pilote avoue qu'il s'étoit trompé,

& il nous aſſure que c'eſt ici le véritable.

Toutes nos eſpérances de mouiller ce ſoir à l'Iſle Dauphine, ſe ſont évanouies ; il eſt trop tard pour y penſer.

Nous ne devons plus douter que nous ne ſoyons devant Penſacola. On vient de tirer de terre un coup de canon,& nous voyons flotter le pavillon blanc. J'ai fait des ſignaux de reconnoiſſance, & on y a répondu. Nous n'en ſommes pas mieux pour cela : le vent qui eſt venu au Sud-Eſt augmente à tout moment ; c'eſt ce qui eſt le plus à craindre ſur ces côtes, & nous ſommes obligés de nous ranger au plus près du vent pour nous en éloigner. N'eſt-il pas vrai, Madame, que nous faiſons un joli métier ? Nous allons défaire ce que nous avons fait, & je ne ſçais quand nous rattraperons

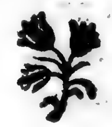
ce que nous croyions gagner aujourd'hui.

LETTRE CV.

30 *Juin*

O mer! eſt-il poſſible qu'il y ait des hommes aſſez inſenſés pour venir s'expoſer à tous tes caprices? Ce Golphe du Mexique nous avoit paru fort paiſible depuis vingt-cinq jours que nous y ſommes, & lorſque nous touchons au but, il nous fait voir qu'il vaut encore moins que les autres mers que nous connoiſſions. Nous voici dans une cruelle ſituation; le vent eſt violent, & la mer extrêmement groſſe; nous n'oſerions nous approcher de la terre, à cauſe d'une brume épaiſſe qui nous empêche de la voir, & nous riſquons de dépaſ-

ſer l'Iſle Dauphine par la route que nous tenons. Nous craignons encore que les courants ne nous jettent dans cette partie du Golphe qui eſt du côté de l'Oueſt, & qui eſt tellement remplie de bas-fonds, & de petits Iſlots, que, quand on y eſt une fois enfourné, il n'eſt preſque pas poſſible de s'en tirer. Pour ſurcroît de bonheur, le ſeul Pilote que nous ayons qui connoiſſe ce pays-ci me paroît ſi incertain dans tous les partis qu'il veut prendre, qu'il me fait perdre patience. Adieu, Madame, je me prépare à paſſer une terrible nuit; il faut être Marin, & dans la ſituation où nous ſommes, pour en comprendre toute l'horreur.



LETTRE CVI.

De l'Isle Dauphine, ce 1 Juillet.

N'AVEZ-VOUS pas jugé, Madame, sur la lettre que je vous écrivis hier que tout étoit perdu? Vous nous avez cru du moins échoués à l'embouchure de la riviere du Missisipi, ou vers les Isles de la Chandeleur. Les vents & les courants qui nous y portoient devoient en effet nous le faire craindre. Tout a changé depuis ce tems-là: les vents & la mer ont calmé cette nuit; les nuages & les brouillards se sont dissipés; & pour couper court, nous voici arrivés à cette Isle Dauphine, après laquelle nous avons si long-tems soupiré.

Nous n'avons trouvé ici ni l'Escadre de Monsieur de Sanion,

ni les deux frégates *l'Amazone* & la *Victoire*, Commandées par Saint-Villiers & la Jaille. Je viens d'apprendre que M. de Sanion étoit parti au commencement de Mai ; & qu'il n'y avoit que quatre jours que les Frégates avoient mis à la voile. Elles ont donné leurs vivres à la Colonie qui en avoit un extrême beſoin, & ne s'en ſont réſervé que la quantité qui leur étoit néceſſaire pour leur retour : grand préjugé du peu de ſéjour que nous ferons ici. Je ne ſçaurai préciſément notre deſtinée, que lorſque j'aurai conferé avec Monſieur de Bienville, & le Directeur Général établi dans ce quartier. Le premier commande en chef dans tout le pays, depuis le départ de Monſieur de Serigny ſon frere, qui s'eſt embarqué dans *l'Amazone*, pour paſſer en France. Il eſt allé faire

ſa tournée, & le Directeur Général eſt au Bilotay, où il eſt occupé à l'expédition d'un Vaiſſeau de la Compagnie. On a envoyé des exprès à l'un & à l'autre, pour leur donner avis de notre arrivée : je les attends avec cette impatience qui accompagne toujours un état incertain.

LETTRE CVII.

De la Rade de l'Iſle Dauphine, 6 Juillet.

NE vous attendez pas, Madame, que je vous écrive régulièrement tous les jours pendant le tems que je ſerai ici. Ma premiere attention eſt de ne pas vous ennuyer, & je vous ennuierois ſûrement, ſi jallois vous entretenir de certains petits détails que vous ne vous ſouciez pas de ſça-

voir. Je vous dirai ſeulement en deux mots, que nous commençâmes en arrivant ici, par établir des Hôpitaux à terre, & que nos malades y ſont depuis le 2 de ce mois : nous en avons un aſſez grand nombre, & *le Henry* eſt encore beaucoup plus maltraité que *le Toulouſe*.

Nous ſommes occupés préſentement à nous pourvoir de tout ce qui eſt néceſſaire pour notre retour : heureuſement on trouve ici de l'eau & du bois en abondance. La maniere dont nous faiſons de l'eau eſt aſſez ſingulière. On fait un puits dans le ſable, à une portée de piſtolet de la mer ; on met dans ce puits, qui a 3 ou 4 pieds de profondeur, une barrique défoncée, & on y puiſe de l'eau auſſi douce que ſi elle ſortoit d'un rocher. M. de Bienville eſt arrivé à neuf heures du ma-

tin. Comme il commande en chef dans ce pays, je l'ai reçu avec tous les honneurs militaires.

Nous avons conféré ensemble sur le parti le plus convenable à prendre pour le service du Roi, & pour le bien de la Colonie. Les raisons qu'il m'a alléguées pour me déterminer à donner nos vivres, comme avoient fait *l'Amazone* & *la Victoire*, m'ont paru si bonnes, que j'ai cru devoir m'y rendre. Il m'a fait entendre que la Colonie étoit dans une extrême disette; que les secours qu'elle avoit tirés des Frégates se réduisoient presque à rien; qu'avec les vivres que nous lui donnions, il seroit en état d'assembler du monde, & de s'opposer aux entreprises des Espagnols, supposé que, contre la foi des Traités de suspension d'armes, faits entre les deux Nations, ils voulus-

ſentfaire de nouveaux efforts pour s'emparer de Penſacola; d'ailleurs qu'il ne croyoit pas que nos Vaiſſeaux, & ſur-tout *le Henry* qui tiroit vingt-un pieds d'eau, pûſſent paſſer ſur la barre qui eſt à l'entrée de ce Port; que nous n'y ſerions pas même en ſûreté, ſi les Eſpagnols y venoient avec des forces ſupérieures; qu'enfin le départ des deux Frégates, qui devoient ſe joindre à nous, nous ôtoit les moyens de rendre aucun ſervice utile à la Colonie.

Cependant, pour donner plus de poids à cette déciſion, nous ſommes convenus d'attendre l'arrivée de Monſieur Legaſt, Directeur Général de la Compagnie, dont la préſence étoit même néceſſaire pour recevoir les vivres que nous leur laiſſions.

Voilà, Madame, où nous en ſommes. Il y a bien de l'apparence

que Monſieur le Directeur penſera comme M. de Bienville.

LETTRE CVIII.

De l'Iſle Dauphine, ce 7 Juillet

JE viens de voir M. de Bienville ; il m'a rendu avec uſure les honneurs que je lui avois faits dans *le Toulouſe*. Toute la garniſon étoit ſous les armes, & l'Officier qui étoit à la tête des Troupes m'a ſalué de la pique. Les Dames étoient à leurs balcons pour me voir paſſer, & j'ai été ſuivi par une foule de peuple juſqu'à la maiſon du Commandant. Vous allez avoir une idée magnifique de ce pays-ci ſur la deſcription que je viens de faire : mais ne vous preſſez pas, Madame ; attendez que j'aie réduit les choſes

à

à leur juſte valeur. Les Troupes dont je vous ai parlé, conſiſtent en ſeize ſoldats qui compoſent la garniſon de l'Iſle. A l'égard des balcons & des Dames qui les ornoient, vous pouvez hardiment les ſupprimer, comme choſes purement imaginaires, auſſi-bien que cette foule de peuple qui m'accompagnoit. Toutes les maiſons ſont de bois, & n'ont qu'un ſeul étage, comme celles du Cap-François & de la Martinique. La plûpart des habitans ont paſſé au Bilotay, où la Compagnie a établi un comptoir; de ſorte que cette Iſle eſt preſque déſerte.

J'ai été me promener à un jardin, qui paſſe pour la merveille du pays: il appartient à un Gaſçon, & Dieu ſçait comme il fait valoir tout ce qui en ſort!

Il y a des pêches, des abricots, des figues, du raiſin, des melons,

en un mot, tous les fruits d'été que nous avons en Europe; mais ils n'en approchent pas pour le goût. Le raiſin n'y mûrit jamais bien, les figues ſentent le ſauvageon, & nos moindres melons ſeroient trouvés excellents en comparaiſon de ceux-ci.

L'Iſle eſt couverte de bois, de pins, de ſapins, & de chênes; on n'y trouve pas une ſeule pierre. Auſſi, ſelon toutes les apparence, elle n'a été formée que par un amas de ſable & de limon, que la mer & la riviere de la Mobile ont jettés de ce côté-là. Elle a environ trois lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt; mais elle a enſuite un crochet qui lui donne plus d'étendue. Dans le milieu de l'Iſle, le ſable eſt un peu ferme, & aſſez mêlé de terre, pour y produire de l'herbe qui ſert de pâturage aux beſtiaux: ſur

le bord de la mer, il eſt ſi fin & ſi brillant, qu'on le prendroit d'abord pour de la poudre d'or dans le pays de Quinquempoix.

Au reſte, Madame, me voilà déchu de toutes mes eſpérances. Je croyois, comme tout le monde, que les actions tiroient d'ici leur origine, & je comptois d'en faire une bonne proviſion pour moi & pour mes amis. On les connoît ſi peu, que perſonne n'a ſçû m'en donner des nouvelles. D'où viennent-elles donc? Je vous avoue que je n'y comprends rien. Peut-être qu'il en eſt de ces actions, comme de la Nobleſſe : vous ſçavez que la meilleure eſt celle dont la ſource ſe perd dans des temps ſi reculés ou ſi obſcurs, qu'on ne peut remonter juſques-là.



LETTRE CIX.

De l'Iſle Dauphine, ce 13 Juillet.

L'AFFAIRE eſt décidée : le Directeur de la Compagnie arriva hier, & aujourd'hui nous commençons à débarquer des vivres. J'en fais garder pour trois mois & demi pour notre retour, & quoique trois mois duſſent naturellement nous ſuffire, j'ai mis quinze jours de plus à cauſe de l'incertitude du jour de notre départ.

Le nombre de nos malades augmente conſidérablement, ſurtout dans *le Henry*. Du Rouré, Enſeigne de Vaiſſeau, vient d'expirer. C'eſt un terrible mal que celui-ci ; la peſte n'expédie pas plus vîte : auſſi ſont-ce les mêmes ſymptômes, avec cette ſeule différence, qu'il ne paroît ni bubons

ni charbons. Je crois que la Nature, épuiſée par des chaleurs exceſſives, n'a pas la force de les pouſſer dehors. Du Rouré a été emporté en trois ou quatre jours.

Clairon a une grande fiévre; on l'a ſaigné deux fois du pied, & on le croit à préſent hors d'affaire. Dureveſt nous a donné auſſi de l'inquiétude, mais ce n'a été qu'une fauſſe allarme. Si ceci continue, je ne ſçais qui ramenera les Navires. Je vous laiſſe à penſer, Madame, ſi je ſuis dans une ſituation bien tranquille. Une partie de notre équipage eſt occupée à faire nos proviſions d'eau & de bois, une autre partie à ſoigner les malades. Le peu de monde qui nous reſte ici travaille au débarquement des vivres avec une ardeur dont je crains les ſuites. Un Provençal, qui joint à la peur de mourir l'extrême deſir

de revoir ſa chere patrie, eſt capable de faire des prodiges.

LETTRE CX.

De l'Iſle Dauphine, ce 15 Juillet.

PRÉPAREZ-VOUS à apprendre une nouvelle qui vous intéreſſera infiniment. Les *Chicachas*, qui juſqu'ici avoient toujours été de nos amis, ſe laſſent d'être gens de bien, & nous menacent de nous déclarer la guerre. Ce ſeroit un fort grand malheur; il n'eſt point parmi les Sauvages de nation plus vaillante & plus guerriere que celle des Chicachas.

Les *Miſourites* & les *Alibamons* n'en approchent pas de cent piques: auſſi le Général Bienville qui connoît l'importance de cette affaire, & qui en craint les sui-

tes, eſt il parti ce matin pour la Mobile, où il ſera à portée d'être informé de ce qui ſe paſſe. Il ſoupçonne les Anglois qui ſont établis à la Caroline d'avoir excité ce ſoulevement; ſes ſoupçons paroiſſent fondés.

Les Chicachas ſont voiſins de la Caroline, & ils nous ont toujours été d'un grand ſecours pour tenir en reſpect les Anglois & leurs adhérans, & les empêcher de s'étendre de notre côté. M. de Bienville eſt fort connu & fort aimé dans ce pays-ci, & on ne doute point qu'il ne ramene les Chicachas à leur devoir. Il lui en coûtera pour cela quelques préſents qu'il fera aux Chefs; c'eſt la plus prompte, & la meilleure voie qu'on puiſſe prendre pour leur faire entendre raiſon.

L'Etat-Major *du Henry* eſt ſi fort affoibli par les morts & par

les malades, que j'ai été obligé de donner aujourd'hui un ordre à Monſieur Giffort, Aide d'Artillerie, de s'embarquer dans *le Henry*, pour y ſervir pendant le reſte de la campagne.

Adieu, Madame ; je vous promets, foi de Chevalier Errant, de ne point parler de ce pays-ci, que je n'aie fait connoître votre nom chez les Illinois, les Hurons & les Iroquois.

LETTRE CXI.

De l'Iſle Dauphine, ce 7 Juillet.

IL arriva hier ici deux Vaiſſeaux de la Compagnie. L'un vient de la côte de Guinée, chargé de cent vingt-ſept Nègres, dont il me paroît qu'on eſt fort embarraſſé, faute de vivres pour les nourrir. L'autre Vaiſſeau eſt parti de

Dunkerque le vingt-cinq du mois d'Avril ; il porte des vivres pour la Colonie, & une Compagnie franche commandée par ce même Saint-George, qui s'est montré en Provence avec une moustache de distinction. Il y a encore quelques Officiers réformés, & entr'autres un Gascon qui veut s'en retourner en France dans ce même Navire, sans avoir daigné descendre à terre une seule fois. Lorsqu'on lui en a demandé la raison, il a répondu que la physionomie du pays lui avoit déplu du premier coup-d'œil qu'il y avoit jetté ; qu'il s'en tenoit là, & qu'il n'en vouloit pas sçavoir davantage.

Voici encore une Bélandre qui arrive avec Pavillon blanc ; elle vient de la Havane, & porte les prisonniers François que les Espagnols avoient faits dans leur

expédition de Penſacola. Monſieur de Châteaugné, frere de Meſſieurs de Serigny & de Bienville, eſt de ce nombre : il commandoit dans ce poſte, & fut obligé de ſe rendre par la lâcheté des ſoldats qui l'abandonnerent.

Il m'a dit, entre autres choſes, qu'il avoit vu à la Havane une Eſcadre compoſée de deux Vaiſſeaux de guerre & de deux Frégates ; que les Vaiſſeaux étoient de ſoixante canons & de ſix cens hommes d'équipage, & les Frégates de quarante canons ; qu'il y avoit outre cela huit cens hommes de débarquement, parmi leſquels il y avoit une Capitainerie de cinquante Canoniers. Il a ajoûté, que cette Eſcadre étoit partie de Cadix le vingt-trois Février, avec ordre de venir reprendre Penſacola, dont M. de Chaumeſſin nous avoit remis en poſ-

session, & de détruire ensuite les établissements que nous avions à la Mobile & à l'Isle Dauphine; que dans le tems que le Commandant de cette Escadre se disposoit à partir de la Havane, pour suivre ses ordres, il y étoit arrivé une Tartane de Cadix, qui avoit apporté la nouvelle de la suspension d'armes faite entre la France & l'Espagne, avec des ordres nouveaux qui changoient la premiere disposition.

Il faut convenir que cette suspension d'armes ne vient pas mal-à-propos; nos Vaisseaux qui sont partis foibles d'équipages, sont désarmés par la quantité de malades que nous avons à terre: quand on se trouve dans cet état-là, on ne doit demander qu'amour & simplesse.



LETTRE CXII.

De l'Isle Dauphine, ce 18 Juillet.

JE crois, Madame, que je n'ai rien de mieux à faire aujourd'hui, que de vous donner une idée générale de ce pays, connu sous le nom de Louisiane, & des établissemens que nous y avons. Il n'y a point de Royaume en Europe qui soit aussi grand que ce que nous possédons ici. On compte que cela va jusqu'à huit cents lieues; mais ce qui vous surprendra sans doute, c'est que dans toute cette étendue de pays, il n'y a pas quatre mille François.

La nouvelle Orléans, qui est à vingt lieues de l'embouchure de la riviere du Missisipi, est le premier & le plus considérable établissement que nous ayons ici.

Le Nadché en est un autre à plus de cent lieues de la Nouvelle-Orléans, en allant du côté du Nord. C'est ici où le bled commence à grainer, & à venir à bien.

La terre est encore meilleure en remontant vers les Illinois, & produit toute sorte de grains. On prétend qu'on y peut planter des mûriers, des orangers, & des arbres fruitiers de toutes les especes, & qu'on en retireroit aussi du sucre & de l'indigo.

Il n'en est pas de même des autres postes que nous avons sur les bords de la mer : on n'y voit que du sable & des forêts de pins. Ce n'est qu'à quarante ou cinquante lieues avant dans les terres, que les Sauvages recueillent du maïs; il est même si rare, qu'une petite barique y coûte cent piastres. Cependant on m'a assuré qu'on avoit

ſemé du ris à la Mobile, & qu'il n'y réuſſiſſoit pas mal.

La Mobile eſt une Colonie conſidérable que nous avons ſur les bords de la mer. On compte qu'il y a près de mille habitans ; mais le nombre en eſt un peu diminué, depuis le nouvel établiſſement que la Compagnie a fait au Bilotay. Il ſeroit à ſouhaiter que cet établiſſement pût durer, pour la commodité d'une rade, où les Vaiſſeaux Marchands qui ne tirent que quatorze ou quinze pieds d'eau, peuvent mouiller en toute ſûreté. Cette rade eſt fermée aux Vaiſſeaux, par l'Iſle à corne & par la terre-ferme. L'inconvénient qu'il y a, & qui ſeul eſt capable de faire échouer cet établiſſement, c'eſt que l'eau n'y eſt pas bonne, & qu'il faut même l'aller chercher bien loin. Je vous ai déja parlé de l'Iſle Dau-

phine; ainsi je ne vous en dirai plus rien. A l'égard de Pensacola dont on a tant fait de bruit dans le monde, il est si éloigné de tous nos autres postes, que je doute fort qu'il nous soit d'une aussi grande utilité qu'on se l'est imaginé. L'unique avantage qu'on en peut retirer, c'est que son port est la seule retraite que des Vaisseaux de guerre peuvent trouver dans le Golphe de Mexique. Il est certain qu'ils y sont à l'abri de tous les vents; mais aussi ils courent risque d'être brûlés, s'ils y sont attaqués par des forces supérieures. On ne peut remédier à cela, qu'en y construisant une forteresse plus grande & de plus de défense que celle qu'on a démolie, & en établissant des batteries de canon aux deux pointes qui forment l'entrée de la rade.

On dit au reste que les Euro-

péennes qu'on tranſplante dans ce pays-ci y deviennent ſtériles. Si cela étoit, la Colonie ne ſubſiſteroit pas long-tems. Je crois plûtot que les femmes qu'on envoie ici ſont ſi mal ſaines & ſi uſées par les galanteries qu'elles ont eues, qu'elles étoient ſtériles même avant leur départ. Joignez à cela le ſcorbut qu'elles ont toutes en arrivant, & dont on ne guérit point ſur les bords de la mer, & vous n'irez point chercher d'autres raiſons de leur ſtérilité.



LETTRE CXIII.

De l'Isle Dauphine, ce 20 Juillet.

JE vous ai parlé, dans ma derniere lettre, des établissements que nous avons dans la Louisiane, & de ce que la terre produit ou y peut produire, & j'ai oublié justement un article essentiel qui fait le plus solide fondement des espérances des Mississipiens : ce sont les mines d'argent qu'on a découvertes dans le pays des Illinois. On a envoyé en France des essais de ces mines, & on prétend que, sur cent livres de matiere, on tire douze livres d'argent très-pur, c'est-à-dire, trois livres de plus que ne rendent les mines du nouveau Mexique.

On pourroit soupçonner, avec quelque raison, que c'est de-là

que les actions & les billets de banque ont tiré toute leur vertu.

Il s'agit à présent de faire travailler à ces mines. La Compagnie avoit envoyé pour cela cinquante Mineurs, qui, faute de vivres, sont encore arrêtés du côté de Nadché, sans pouvoir aller plus avant.

Dans ce pays des Illinois, & cinq cents lieues avant dans les terres du côté du Nord, on est persuadé que les Nègres, accoutumés à des climats chauds, périroient tous, si on les employoit aux mines; de sorte que, si on veut suivre ce projet, il faut nécessairement y faire travailler des François ou des Sauvages.

Je vais, Madame, vous dire en deux mots ce que je pense de tout ceci : on a des vues trop vastes, & on néglige l'essentiel. Il me semble qu'on doit s'atta-

cher principalement à deux choſes. La premiere, eſt la culture des terres : il faut pour cela des gens qui s'y entendent, & ne pas envoyer, comme on a fait juſqu'ici, des forçats ou des bandits, qui ne ſont bons à rien, & dont on ne peut même tirer aucun ſervice pour la guerre. On en fit une triſte expérience l'année derniere, lorſque les Eſpagnols vinrent attaquer Penſacola : tous les Soldats déſerterent, & il ne reſta dans le Fort que le Commandant & le Major, qui furent obligés de ſe rendre priſonniers de guerre. Il faut donc que cette Colonie puiſſe tirer ſa ſubſiſtance du Pays même par le maïs, par le riz, & par les légumes qu'on y ſemera. Sans cela, elle ſe trouvera toujours réduite à de grandes extrémités, n'étant pas poſſible que des vivres qui viennent de ſi

loin avec tant de risques, arrivent toujours assez à tems pour la secourir dans ses besoins. Ajoûtez à cela que les vivres que la Compagnie vend ensuite aux Officiers & aux habitans, sont si chers, que cela seul est capable de les dégoûter du Pays, & de leur inspirer le desir de revenir en France.

La seconde chose qui mérite attention, c'est de bien fortifier Pensacola & tous les autres postes que nous avons sur les bords de la mer; sans quoi ils peuvent être enlevés tous les jours par la moindre Escadre ennemie qui paroîtra sur ces côtes.

On doit aussi songer à mettre ceux qui sont sur la riviere du Mississipi à couvert de l'insulte des Sauvages. Ces peuples commencent à s'aguerrir, & nous leur avons si bien appris l'usage des

armes à feu, qu'ils ſçavent s'en ſervir auſſi bien que nous.

S'ils faiſoient un jour réflexion ſur leurs forces, quand elles ſeront réunies, comparées à une poignée d'Etrangers qui ſont répandus dans un Pays immenſe, ils pourroient bien être tentés de faire main-baſſe ſur eux, par la facilité qu'ils y trouveroient.

LETTRE CXIV.

De l'Iſle Dauphine, ce 21 Juillet.

J'AI fait connoiſſance aujourd'hui avec un Sauvage fameux par ſes exploits militaires, & Chicacha de Nation : je lui ai fort parlé de vous, & ſur tout ce que je lui en ai dit, il m'a paru ſi fort diſpoſé à vous rendre ſes très-humbles ſervices, qu'il y a lieu d'eſpérer que votre nom ſera

connu & reſpecté dans toute l'Amérique Septentrionale. Il m'a fait un préſent de douze chevelures de Sauvages, que j'aurai l'honneur de vous offrir à notre premiere vue. Il faut vous dire ce que c'eſt que ces chevelures, afin que vous ne preniez pas cela pour des niaiſeries.

Vous ſçaurez donc, Madame, que tout ce vaſte Pays eſt diviſé en une infinité de petites Nations qui ont toutes leurs Chefs & leurs intérêts particuliers. Ces différentes Nations ſe font ſouvent la guerre, & quand quelques-uns de leurs ennemis leur tombent entre les mains, ils lui cernent la tête au-deſſus des yeux, avec la pointe d'un couteau; ils prennent enſuite ſes cheveux à poignée, les arrachent avec la peau, & quelquefois avec le péricrane. Vous voyez bien, Madame, qu'un pré-

ſent de cette eſpece n'eſt pas à mépriſer. Ce qu'il y a de beau encore, c'eſt que ce brave Chicacha m'a aſſuré qu'il avoit fait lui ſeul toutes ces expéditions, & j'ai d'ailleurs appris que c'étoit de tous les Sauvages celui qui mentoit le moins.

Il y a quelques jours que je m'entretins avec Monſieur de Bienville ſur les mœurs & ſur la religion des Sauvages. Il me dit qu'ils donnoient dans tous les vices; que celui dont les Italiens étoient particulierement accuſés étoit fort commun parmi eux; qu'il y avoit de jeunes gens qui ſembloient avoir renoncé à leur ſexe pour ſervir à des uſages ſi contraires à la Nature; qu'alors ils n'étoient plus reçus dans la ſociété des hommes, & qu'ils portoient, comme une femme, une bande de peau qui les couvroit par-devant, depuis la cein-

ture jusqu'aux genoux. Il ajoûtoit encore qu'ils poussoient la jeunesse si loin, qu'à l'âge de cinquante ans ils ne rentroient pas dans leur état naturel, & que les Sauvages en usoient toujours également.

A l'égard de la religion, ils la font consister à mettre dans une maniere de temple, les ossemens de leurs parens, ramassés dans des corbeilles, qu'ils entassent les unes sur les autres.

Cependant ils croyent l'ame immortelle, & qu'après cette vie ils passeront dans un autre monde ou dans un autre Pays, où ils feront plus mal que dans celui qu'ils auront quitté.

Du reste, Madame, les Sauvages sont tous faits comme les Caraïbes; ils ont comme eux les yeux & les cheveux noirs, le teint couleur d'olive, & le nez

applati : preuve certaine que les Sauvages & les Caraïbes ne ſont qu'un même peuple , & que ces derniers ſont paſſés de la Floride dans les Iſles de l'Amérique.

Si vous voulez en ſçavoir davantage, liſez le voyage du Baron de La-hontan , qui vous donnera tous les éclairciſſemens que vous pouvez ſouhaiter ſurtout ce qui regarde les Sauvages.

LETTRE CXV.

De l'Iſle Dauphine , 22 Juillet.

JE vous ai dit, Madame, ce que je ſçavois de ce Pays-ci ; mais de l'humeur dont je vous connois , vous ne ſeriez pas contente , ſi je vous laiſſois ignorer en quel tems & de quelle maniere on a fait cette découverte , & comment

les François s'y sont établis. Voici ce que j'en sçais.

Robert Cavalier, natif de Rouen, connu sous le nom de *la Salle*, est celui à qui l'honneur en est dû.

Ayant fait un voyage en Canada en 1681, il entreprit de pénétrer dans le Pays aussi avant qu'il lui seroit possible. Il envoya du côté du Nord le Pere Hennequin, Récollet, qui trouva la source de la riviere du Missisipi vers le cinquantieme degré de latitude. Pour lui, s'avançant du côté de l'Ouest, il entra dans la riviere des Illinois le premier jour de Janvier 1682. Il donna à cette riviere le nom de *Segnelay*, & se voyant arrêté par les glaces, il fut obligé de traîner ses canots & tout son attirail dans l'espace d'environ 60 lieues, où la riviere commençe à être navi-

gable : il ſuivit ſon cours qui le mena au fleuve du Miſſiſſipi où elle ſe décharge, & ne vécut que de chaſſe pendant ce tems-là.

Il trouva par-tout le long de ſes bords des Nations Sauvages, avec leſquelles il fit alliance par le moyen de ſes préſens, & donna au Pays le nom de *Louiſiane* en l'honneur de Louis XIV.

Enfin au mois d'Avril de la même année 1682, le cours du Miſſiſſipi conduiſit la Salle à ſon embouchure, qui ſe fait par deux canaux dans le Golphe du Méxique. Il ſuivit celui qui étoit le plus au Nord, juſqu'où il entre dans la mer. Il prit la hauteur où ſe trouvoit cette embouchure, qu'il trouva entre le 28 & le 29eme. degrés de latitude Nord : il y laiſſa des marques, revint par terre en Canada, & de-là

en France, où l'on admira la hardiesse de son entreprise.

La Salle retourna à la Louisiane avec d'autres Bâtimens, & ayant cherché encore quelque tems avec aussi peu de succès, il descendit à terre, & y fit un établissement. Il y laissa un Commandant avec une cinquantaine d'hommes, & il entreprit de retourner par terre en Canada ; mais il fut assassiné en chemin par quelques-uns des siens qui conspirerent contre lui. Son dessein étoit de revenir par mer, pour reconnoître cette embouchure dont la découverte donnoit une plus facile & plus sûre communication avec le Canada, en remontant ce beau fleuve, où l'on peut naviger d'autant plus aisément, qu'on ne trouve ni sauts ni rapides à plus de six cens lieues vers sa source.

Telle fut la fin de la Salle, dont

le courage méritoit un ſort plus heureux. Il eſt étonnant qu'un homme ait oſé tenter de traverſer un Pays immenſe à la merci d'une infinité de Nations, dont il ne connoiſſoit ni les mœurs, ni le langage, & s'abandonner au courant d'un fleuve, ſans ſçavoir où il le conduiroit. Je trouve cette entrepriſe beaucoup plus hardie que tout ce qu'a fait Chriſtophe-Colomb. Mais finiſſons ce que j'ai commencé.

Ce fut d'*Hiberville*, Capitaine de Vaiſſeau, qui trouva cette embouchure du Miſſiſſipi, dans le Golphe du Méxique, l'an 1698. Il y bâtit un Fort, y laiſſa des gens avec des munitions, & revint en France dans le deſſein d'y retourner avec du renfort, comme il fit. Ce Capitaine ayant pénétré aſſez avant dans le pays, reconnut pluſieurs Nations Sauvages avec leſ-

quelles il fit alliance, & bâtit un autre Fort qu'il laissa bien muni d'hommes & de provisions. Il repassa depuis en France; mais ayant tenté un troisième voyage, il mourut en chemin.

C'est ce même d'Hiberville, Canadien, dont la veuve a épousé le Comte de Béthune. Il étoit frere aîné de Messieurs de Serigny, de Bienville, & de Châteaugné, qui commandent dans ce Pays. On a perdu en lui un homme de beaucoup de mérite, & un excellent Officier.

Louis XIV, par ses Lettres-Patentes du quatorze Septembre 1712, accorda à Monsieur Crozat le pouvoir de faire lui seul le commerce & l'établissement des Colonies de la Louisiane. La concession lui fut donnée pour quinze ans, sous plusieurs conditions énoncées dans les Lettres. C'est

aujourd'hui la Compagnie des Indes qui jouit de ces mêmes droits.

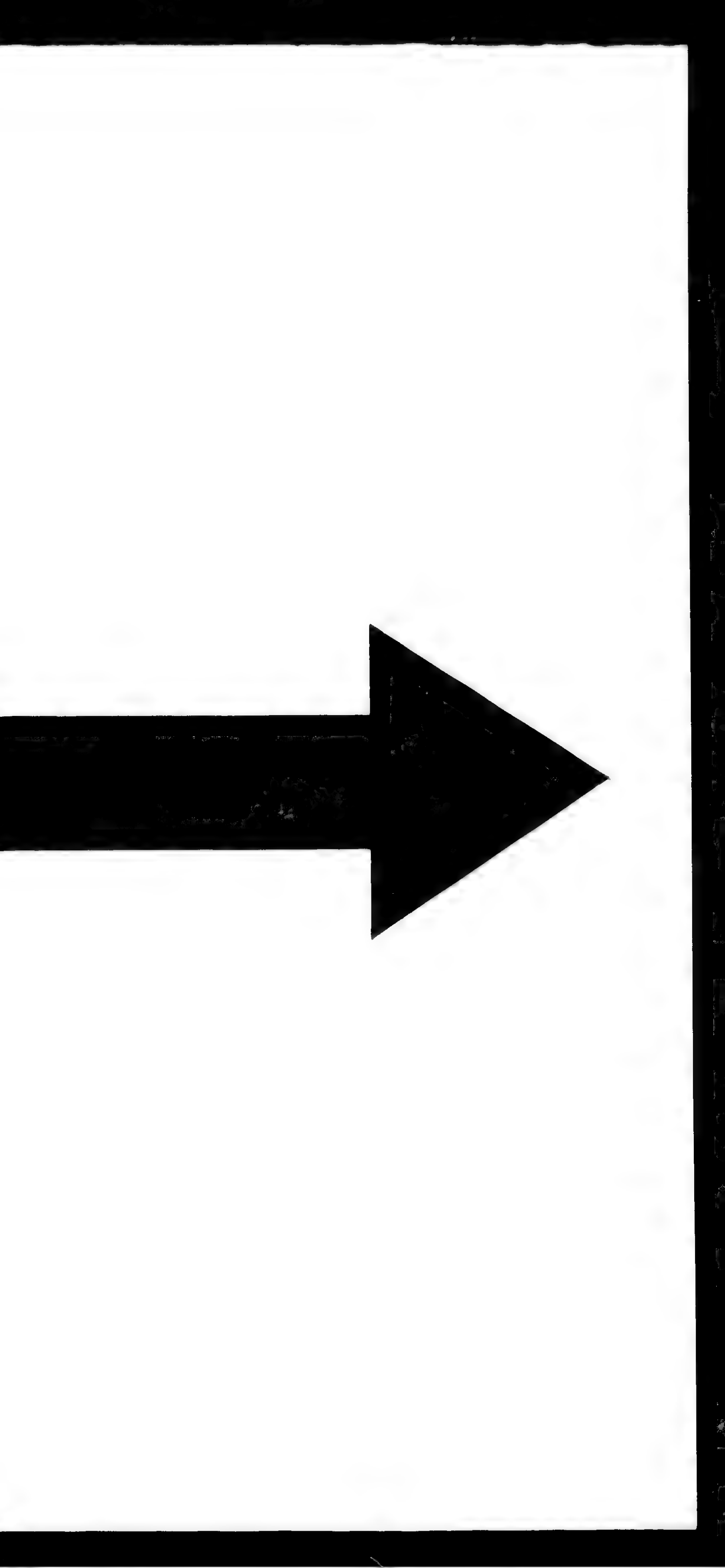
Je reviens encore au Missisipi, pour vous avertir qu'il ne faut pas confondre ce fleuve avec celui de Saint-Laurent, dont vous avez sans doute ouï parler.

Québec & Montréal sont situés sur celui-ci, qui venant du Sud-Ouest, se forme ou s'augmente de cinq prodigieux lacs d'eau douce, qui s'écoulent les uns dans les autres, & par lesquels il passe pour venir se décharger dans l'Océan. Il a vingt-cinq lieues de large à son embouchure, & son cours est d'environ 500 lieues de l'Ouest à l'Est, depuis le Lac de Fontenay, où il prend sa source.

Le Missisipi n'a pas plus d'une lieue de largeur à son embouchure, & il a environ sept cents lieues de longueur du Nord au Sud.



[redacted]



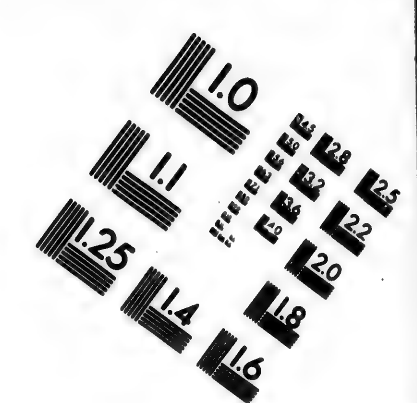
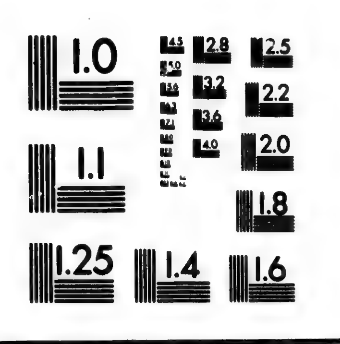
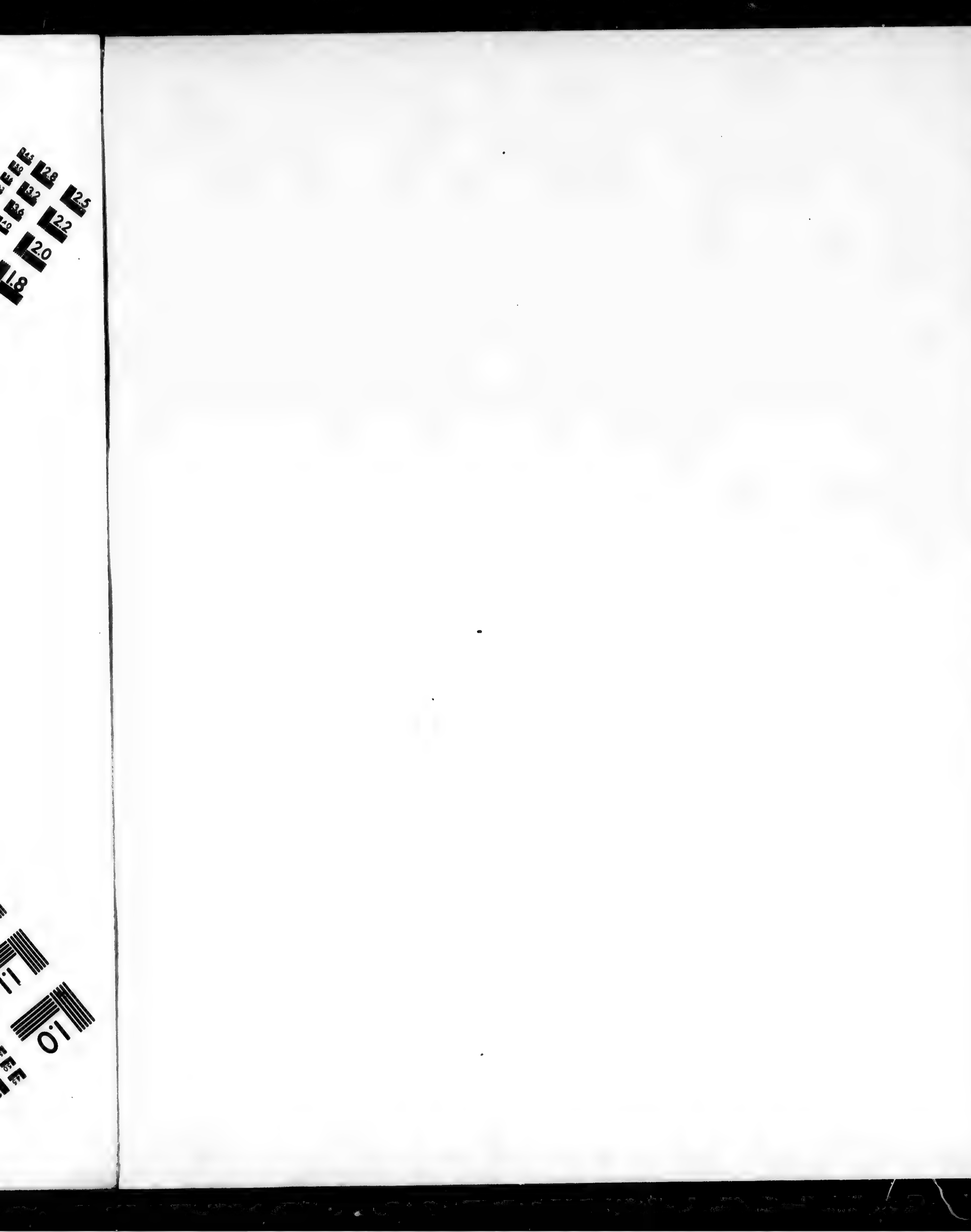


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

LETTRE CXVI.

De l'Isle Dauphine, 29 Juillet.

NOs affaires sont bien avancées : nous avons donné tout ce que nous devions laisser ici ; j'ai fait rembarquer nos malades. On vient de déferler le petit hunier, pour avertir deux Vaisseaux de la Compagnie, qui doivent prendre notre escorte, de se tenir prêts pour nous suivre : c'est-à-dire, Mme, en bon François, que les chevaux sont au carrosse, & que nous allons partir incessamment. J'en ai d'autant plus d'impatience, qu'il y a lieu de craindre qu'un plus long séjour dans ce Pays ne nous mît dans la cruelle situation de n'en pouvoir plus partir. Le *Henry* est dans un état pitoyable ; de sept Officiers, il y en a trois

de morts, & les autres, excepté votre ami Dorves, ont la fiévre depuis deux jours. Son équipage est si foible, par les pertes qu'il a faites, & par le nombre de ses malades, qu'il auroit bien de la peine à se tirer d'affaire, sans un secours de neuf Officiers mariniers, & de quatorze Matelots qui semblent lui être venus du Ciel : c'est l'équipage d'un Vaisseau de la Compagnie qui fut pris par un Navire de guerre Espagnol, & qui a été renvoyé de la Havane ici, avec les prisonniers de Pensacola.

Vous voyez bien, Madame, que Dieu n'abandonne jamais les siens, & qu'il nous fait trouver des ressources par des endroits d'où on les attend le moins.

LETTRE CXVII.

A bord du Toulouse, 3 Août.

ENFIN, Madame, me voici arrivé au moment où chaque pas que je fais me rapprochera de vous. Jusqu'ici j'en avois tant fait pour m'en éloigner, que je suis épouventé de l'espace immense de mer qui nous sépare.

Nous avons mis ce matin à la voile dès que le jour a paru; déja l'Isle Dauphine diminue à nos yeux, & je puis vous assurer que ce sera sans regret que je la perdrai de vue. Nous avons pensé mourir d'ennui pendant les vingt-trois jours que nous y avons passés, & le nombre de nos malades étoit si grand, que j'ai appréhendé que le mal qui empiroit tous les jours, sur-tout dans *le*

Henry, ne nous mît hors d'état de revenir en France. Jugez par-là, Madame, de la ſituation où nous étions. J'eſpere que la ſanté de nos équipages ſe rétablira, dès que nous aurons paſſé le canal de Baham, & que nous ſerons arrivés en des climats plus tempérés.

La joie de notre départ vient d'être troublée par la perte que j'ai faite de la plus aimable de toutes les Perruches. Elle a eu des accidents qui lui donnoient des mouvements convulſifs : je l'ai ranimée pluſieurs fois en la réchauffant dans mon ſein, & il ſembloit qu'elle me demandoit du ſecours par ſes cris. Dès qu'elle retomboit dans un nouvel accident, je lui faiſois avaler du ſucre avec de l'huile, & enfin pour derniere reſſource, j'ai pris un peu d'eau des Carmes dans la

bouche, & je lui en ai coulé dans le bec: mais tous mes soins ont été inutiles. Elle a expiré dans mes mains sur les quatre heures après midi, au 29 degré de latitude Nord, & au 275eme. degré & 10 minutes de longitude. Si Mademoiselle de Vence, à qui je l'avois destinée, sçavoit ce qu'elle a perdu, elle seroit inconsolable. Jamais Perruche n'a sçu baiser comme celle-là, & on eût dit que l'Amour même lui en avoit donné des leçons. Je finis, car je m'apperçois que je m'attendrirois trop, si je vous entretenois plus long-tems des perfections de la défunte.



LETTRE CXVIII.

4 Août.

JE ſuis aujourd'hui, Madame, plus près de vous de la valeur de quarante lieues. Il y en a deux mille de l'Iſle Dauphine à Toulon; or qui de deux mille ôte quarante, reſte, ſi je ſçais bien compter, mille neuf cent ſoixante lieues. Voilà un reſte capable de faire mourir ſubitement tout homme qui a quelque impatience de revoir ce qu'il aime.

Je n'ai d'autre reſſource pour me ſauver, que de penſer à ce que j'ai fait, & de fermer les yeux ſur ce qui me reſte à faire. Notre ſituation devient tous les jours plus terrible, par la quantité de malades que nous avons; & ſi cela continue, je ne ſçais où nous

prendrons des bras pour manœuvrer. L'infection est si grande dans nos Vaisseaux, qu'un homme qui se porte bien aujourd'hui, est le lendemain à l'agonie.

Pour moi, graces au Seigneur, je me suis préservé jusqu'ici: je vis sobrement, je renifle souvent de l'eau des Carmes, & j'en avale quelquefois. Je prends tous les matins de la sauge ou des vulnéraires, & autant que je puis, je tiens mon esprit dans une assiette tranquille. Voilà, Madame, de quelle maniere je m'y prends pour conserver ma santé; & lorsque je m'examine, je trouve que je dois plutôt ces précautions à l'envie que j'ai de vous voir, qu'à l'amour que j'ai pour la vie.



LETTRE CXIX.

5 *Août.*

JE l'ai dit, & je le redis encore : rien n'eſt plus ennuyeux qu'un Vaiſſeau qui eſt en calme. C'eſt un corps ſans ame, qui n'a ni force ni vertu. Son inſenſibilité au mouvement du gouvernail, ces voiles qui battent les mâts, je ne ſçais quel air indolent, tout cela nous communique une eſpece de langueur, qui nous ôte juſqu'à l'uſage de la parole ; & lorſqu'une chaleur exceſſive ſe joint à cela, on ne vit point, on ſe meurt.

Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'un Navire ſans vent, tel que je vous l'ai dépeint, reſſemble comme deux gouttes d'eau, à un homme qui n'a point de paſ-

ſions ? Il n'en faut point trop ; mais il en faut raiſonnablement pour animer, & pour faire aller la machine. Sans cela, nous tombons dans une inaction qui approche de la léthargie. Vous conviendrez ſans peine de cette vérité, Madame, vous qui m'avez fait entendre plus d'une fois, que, pour jouir d'une ſanté parfaite, j'avois beſoin d'avoir dans le cœur quelque choſe d'un peu vif. J'ai ſuivi votre conſeil, & je me ſuis apperçu depuis ce temslà que mon ſang circuloit avec plus de liberté. Tout ce que j'ai à craindre à préſent, c'eſt de ne pouvoir pas garder un certain équilibre, & que des mouvements trop violents ne forment un effet tout contraire à celui que je dois attendre. Si cela arrive, comme j'y vois bien de l'apparence, je vous rends reſponſable

devant Dieu du dérangement de ma machine.

LETTRE CXX.

6 Août.

LE calme continue toujours, nous n'allons n'y de l'avant ni de l'arriere, & il fait une chaleur si insupportable que nous ne sçavons où nous mettre : les bras me tombent, & je n'ai plus la force de vous en dire davantage. Si vous sçavez estimer le juste prix des choses, vous devez me sçavoir plus de gré de ces quatre mots que je vous écris, que si, dans un autre tems, je vous écrivois quatre pages toutes entieres.

LETTRE CXXI.

8 Août.

PLAIGNEZ-MOI, Madame: ce maudit calme dure encore. Si je mettois à profit pour le ciel l'ennui dont je ſuis accablé, je pourrois me flatter d'y tenir une place aſſez conſidérable ; mais mon heure d'être dévot n'eſt pas encore venue, & j'ai grand' peur que tous ces ennuis ne ſoient perdus pour le tems & pour l'éternité.

J'entends remuer des bras, c'eſt ſans doute du vent qui nous vient ; je le vois déja qui s'approche, & la ſurface de la mer qui étoit unie comme une glace, commence à ſe rider un peu. Dieu lui donne des forces, & qu'il nous faſſe regagner bientôt ce que le calme nous a fait perdre.

LETTRE CXXII.

8 Août.

AVOUEZ la vérité, Madame : vous êtes bien ennuyée de n'entendre parler que de vents, de calme, & du chemin que nous faisons. Comment pourriez-vous vous intéresser à des choses qui se passent si loin de vous, & qui auront même vieilli quand elles viendront à votre connoissance ? Mon intention aussi n'est pas de vous réjouir en vous racontant des aventures de mer ; je cherche à m'amuser moi-même, & je suis persuadé que ces petites ressources, qui reviennent tous les jours, n'ont pas peu contribué à m'entretenir dans la parfaite santé dont je jouis.

Vous n'êtes pas tout à-fait ab-

ſente pour moi dans le tems que je vous écris ; mon imagination vous repréſente alors avec des traits ſi vifs & ſi reſſemblants, qu'il ne vous manque que la parole. Les ames ont un langage qui peut ſe faire entendre d'un bout du monde à l'autre ; mais il faut pour cela qu'elles ſoient à l'uniſſon. C'eſt ainſi qu'elles tiendront, quand elles ſeront ſéparées de nos corps.

Le *Henry* vient de nous faire un ſignal pour nous parler : je devine ce que c'eſt. Il y a huit jours que le pauvre Toiré eſt à l'agonie, & qu'il ſouffre des douleurs inſupportables ; c'eſt cela même. Votre ami Dorves, qui ſe pique d'une grande régularité, n'a pas voulu tirer de canon, ſans m'en avoir demandé la permiſſion.

L'Etat-Major du *Henry* a été

furieusement maltraité. De sept Officiers qu'ils étoient en partant de Toulon, il n'en reste que trois. J'ai sauvé jusqu'ici mon petit troupeau, & j'espere de le ramener en France sain & sauf. Il n'y a que notre Aumônier qui s'est avisé de mourir, purement par sa faute.

LETTRE CXXIII.

9 Août.

JE suis fort tenté, Madame, d'abandonner mon entreprise, ou du moins de ne vous écrire que lorsqu'il arrivera quelque chose qui puisse vous réjouir. La raison de cela, c'est qu'en parcourant aujourd'hui les œuvres de Saint-Evremont, j'ai vu le jugement qu'il porte sur les trois relations de Siam. Après avoir dit ce qu'il

pense de celles de Monsieur le Chevalier de Chaumont & du Pere Tachard, il vient à l'Abbé de Choisy, qu'il trouve fort ennuyeux avec son Journal des vents & des routes. Il est vrai qu'il le réjouit fort, à ce qu'il dit, dans les lettres où il parle de lui.

Or voici comment je raisonne : si l'Abbé de Choisy, qui avoit l'esprit du monde le plus badin, & qui sçavoit égayer les matieres les plus séches & les moins susceptibles d'agrément, si, avec cela, il n'a pû éviter d'ennuyer des gens de bon goût dans un Journal de Marine, en parlant toujours de vents & de routes, à quoi ne dois-je pas m'attendre en suivant le même chemin, moi qui n'ai ni l'esprit ni les talens de cet Abbé? Ce seroit bien pis, si les endroits où je vous parle de sonde, de

mouillages, & de changement de vents vous paroiſſoient moins ennuyeux que ceux où je ne parle que de vous & de moi. Cette réflexion me pétrifie, & me fait tomber la plume de la main.

LETTRE CXXIV.

10 *Août.*

IL y a aujourd'hui huit jours que nous ſommes partis de l'Iſle Dauphine, & nous ſommes encore à plus de quarante lieues des *Tortues*; c'eſt ainſi qu'on appelle des bancs de ſable qui ſont près du Canal de Baham, & dont il faut connoître la ſonde avant que de s'y engager.

Nous nous ſerons tiré une furieuſe épine du pied, quand nous aurons paſſé ce Canal. Il y a mille choſes à craindre, & ſur-

tout les *Martyrs*, qui ſont de petites Iſles, dont les approches ſont très-dangereuſes par la rapidité des courants qui vous y jettent. Je crois qu'on ne leur a donné le nom de Martyrs, qu'à cauſe de l'état violent où ſe trouvent tous ceux qui n'ont pas pris la précaution de s'en tenir à une certaine diſtance.

Nous avons encore à nous défier de la côte de la *Floride*, & particulierement d'un certain Cap de *Canevaral*, qui pouſſe un banc au large environ quatorze lieues du côté de l'Eſt ; c'eſt ſur ce même banc où la flotte d'Eſpagne ſe perdit, il y a quelques années.

Cette journée, comme vous voyez, Madame, m'a fourni ſi peu de matériaux, que je me ſuis jetté à corps perdu dans le Canal de Baham pour chercher de droite

&

& de gauche de quoi composer une lettre.

J'ai imité en cela l'exemple de ces mauvais ménagers qui mangent tout leur bien par avance. Dieu y pourvoira, quand nous serons réellement dans le Canal ; au pis aller, je sçais un expédient pour me tirer d'affaire, qui est de le passer *incognito*.

LETTRE CXXV.

11 *Août*.

IL y a sans doute dans les airs quelque lutin qui se réjouit de nos inquiétudes, & qui s'oppose à notre retour. Nous n'avons fait que huit lieues en vingt-quatre heures ; ce maudit Canal qui dure toujours, nous jette dans une espece d'ennui pire qu'une maladie de langueur. Vous pes-

tez d'entendre toujours parler de la même chose, & nous pestons encore plus que vous d'avoir toujours à nous plaindre du même mal. Ce qu'il y a de cruel, Madame, c'est que la maladie, qui sembloit avoir exercé toute sa fureur sur *le Henry*, nous a violemment attaqués depuis deux jours.

Devanne, Enseigne de Vaisseau, l'Ecrivain du Roi, & deux Gardes de la Marine ont actuellement la fiévre : notre Entrepont est un véritable Hôpital, par la quantité de malades qu'il y a. Dans le moment que je vous écris, je me sens la tête embarrassée ; je ne suis pas sujet à cela, & je n'en augure rien de bon. Mon mal augmente, l'altération s'y joint, & je quitte la plume, pour m'aller mettre sur mon lit.

LETTRE CXXVI.

22 *Août*.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que je sentois les approches d'une maladie. La fiévre me prit le douze de ce mois vers les huit heures du matin, & elle commença si violemment qu'en moins de deux heures on me tira plus de quarante onces de sang.

Le Pere Laval & Gravier furent attaqués le même jour, & je vous avoue que je fus alors effrayé des pertes que nous faisions journellement. Cependant j'en ai été quitte pour une fiévre qui n'a duré que deux fois vingt-quatre heures; mais il m'en est resté un abattement & une foiblesse qui vont au-delà de toute expression. C'est un miracle que je me sois

tiré d'affaire à si bon marché. J'étois moins occupé de mon mal, que de l'état pitoyable où l'on se trouvoit dans le Vaisseau : je faisois là-dessus des réflexions si affreuses, qu'elles seules étoient capables de me causer un transport au cerveau. Nous étions pour lors près de l'entrée du Canal de Baham, & je craignois que notre équipage ne s'affoiblît à un point qui nous mît dans la nécessité de retourner à l'Isle Dauphine, ou de relâcher à la Havane. Ces deux partis me paroissoient également dangereux : nous serions mort de faim & de misère à l'Isle Dauphine ; & si nous avions été à la Havane, outre que l'air y est très-mauvais, il y avoit de l'apparence que les Espagnols, piqués de l'affaire de Pensacola, nous auroient laissé

périr par leur lenteur à nous donner du ſecours.

Voilà, Madame, les noires idées dont mon eſprit ſe repaiſſoit le jour, & qui revenoient encore la nuit m'épouvanter dans mes rêves. Notre Chirurgien ne contribuoit pas peu à cela, par le ſoin qu'il prenoit de me venir dire régulierement la quantité de morts & de malades que nous avions eus dans la journée; je ne pus m'empêcher de lui en faire des reproches la veille du jour qu'il devoit me purger. Il voulut me parler de quinze malades que nous avions eus d'augmentation, & de cinq hommes qu'on venoit de jetter à la mer. Eſt-ce ainſi, lui dis-je, que vous me préparez à prendre la médecine que vous devez me donner demain? Que voulez-vous que je faſſe à cela? Ce ſont des malheurs où Dieu

ſeul peut remédier. Il connut ſon tort, & m'en demanda pardon. En effet, il ſe corrigea ſi bien, que je ne ſçus la mort de Devanne que long-tems après. On avoit eu l'attention de ne pas tirer le canon, comme c'eſt l'uſage de le faire quand il meurt un Officier à la mer.

J'ai paſſé dans mon lit le redoutable Canal de Baham. Comme nous étions prêts d'en ſortir, on me dit que je pouvois voir encore la côte de la Floride par les fenêtres de ma chambre. Je fis un effort pour me lever, & je vis en effet une Floride qui ne mérite véritablement ce nom, que parce qu'elle fut découverte le jour de Pâques fleuri. J'avois la vue ſi tendre & les genoux ſi foibles, que je pouvois dire avec plus de raiſon que Phèdre :

Mes yeux ſont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moi.

J'ai l'eſprit aſſez tranquille à préſent : nous ſommes dans la grande Mer, & nous n'avons d'autre détroit à paſſer que celui de Gibraltar. Il y a quinze-cens lieues d'ici, mais un Marin compte cela pour rien ; & ſi le vent nous eſt favorable, en moins d'un mois nous pouvons y arriver.

LETTRE CXXVII.

23 Août.

LEs deux Vaiſſeaux de la Compagnie que nous avions eſcortés juſques ici, ſe ſont ſéparés de nous aujourd'hui ; ils ont pris la route du Port-Louis, où vraiſemblablement ils arriveront, auſſitôt que nous au détroit de Gibraltar. Ainſi Madame, vous pourrez ſçavoir de nos nouvelles par cette voie

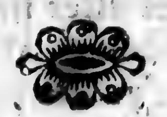
avant notre arrivée à Toulon.

Je ne vous écrirai à l'avenir que de loin à loin, & vous devez sçavoir bon gré à ma maladie d'avoir rompu le marché que j'avois fait avec vous. Je n'aurois pu vous dire que les mêmes choses, & les répétitions, comme vous sçavez, ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Il n'y a qu'un seul cas qui puisse être excepté de la regle ; je vous le laisse à deviner.

J'ai voulu vous donner une idée de la navigation des pays où nous avons été, & de la vie des Marins.

Je vous ai peint les craintes & les espérances dont ils sont continuellement agités; & sur ce que je vous en ai dit, vous conviendrez sans doute que nous faisons le métier du monde le plus désagréable.

Feu M. le Prince de Conti en fit une cruelle expérience dans son voyage de Pologne. Il dit au Roi, à son retour, qu'il sçavoit de quelle maniere Sa Majesté étoit servie sur terre ; mais qu'il pouvoit l'assurer qu'Elle n'étoit pas moins bien servie sur mer, & que le service étoit incomparablement plus pénible. En voilà assez, Madame, pour un convalescent qui vient d'écrire au Conseil une lettre de quatre pages. Je lui ai rendu compte de ma conduite, & de tout ce qui s'est passé depuis la mort de Monsieur de Cassaro.



LETTRE CXXVIII.

Premier Septembre.

QUAND ma maladie ne s'en seroit pas mêlée, je crois, Madame, que je n'aurois pas suivi le plan que je m'étois fait de vous écrire tous les jours. Depuis le vingt-trois du mois d'Août jusqu'au premier Septembre, les vents nous ont presque toujours été contraires, si bien que, pendant tout ce tems là, nous n'avons fait guères plus de cent lieues en droite route : vous sçavez ce que cela signifie. Si vous vouliez aller sur la montagne de Coudou, il vous seroit impossible d'y aller par une ligne droite; mais vous pourriez y parvenir en escarpant la montagne par une espece de zigzag. Voi-

là précisément ce que nous faisons, quand le vent vient de l'endroit où nous voulons aller. Nous l'approchons le plus près que nous pouvons, en courant tantôt d'un bord, tantôt de l'autre; & de cette façon-là vous concevez qu'il faut faire bien des lieues pour en gagner une dans le droit chemin.

Nous comptions de reconnoître la *Bermude* ; mais les vents ne nous ont pas permis d'en approcher. C'est une petite Isle située par les trente-un ou trente-deuxieme degrés de latitude ; elle fut découverte en 1593, par Jean Bermude, Anglais. Les abords en sont dangereux, par les bas-fonds qui l'environnent ; mais quand on fait tant que d'y arriver, on y trouve un Paradis terrestre, abondant en toute sortes de fruits, & l'air qu'on y respire

est si sain, que c'est mourir à la fleur de son âge que de ne pas passer cent ans. Les Anglais y établirent une Colonie en 1612; &, si vous m'en croyez, nous irons nous y établir aussi. Pensez-y bien, & vous conviendrez que rien n'est si beau qu'un pays où l'on ne meurt pas.

LETTRE CXXIX.

18 *Septembre.*

JE passe, comme vous voyez, Madame, du premier jour de Septembre au 16 du mois d'Octobre. Nous trouvons tant de variétés dans notre navigation, & nous marchons si lentement, que s'il falloit vous écrire tous les jours, je mourrois par le trop d'attention que je ferois sur tous les contre-tems qui nous arrivent,

J'ai appris d'un Sage, qu'il falloit combattre ces sortes d'ennemis par la diversion, & ne jamais lutter avec eux.

La maladie n'a pas plutôt cessé dans nos Vaisseaux, qu'une autre plus générale & aussi dangereuse lui a succédé. C'est le scorbut, qui semble vouloir emporter ce qui reste, & qui a déja mis nos équipages dans un si pitoyable état que, dès que nous voulons faire la moindre manœuvre, soit de jour ou de nuit, il faut que tout le monde soit sur pied pour mettre la main à l'ouvrage.

Je me contenterai de vous dire en peu de mots, que depuis le jour que nous avons passé le Canal de Baham jusqu'à présent, nous avons fait 1500 lieues sans avoir vu aucune terre, & presque toujours avec des vents contraires. Nous n'avons eu dans

tout ce tems-là qu'une ſeule aventure qui nous ait fait plaiſir. La Providence nous envoya un Vendredi vingt-ſept de Septembre, un troupeau de jeunes thons qui venoient s'égayer autour de notre Vaiſſeau : nous en prîmes dix-ſept dont le moindre peſoit vingt livres. Quelle manne pour des malheureux qui battent les mers depuis deux mois & demi & qui commencent à manquer de tout !

Notre intention étoit de reconnoître *l'Iſle de Sainte-Marie*, qui eſt au Nord des Açores; mais nous l'avons paſſée la nuit, ſans la voir. Nous avions beſoin de cette connoiſſance pour régler notre route vers le Détroit, & pour en déterminer la diſtance : malgré cela, nous avons tiré ſi juſte, que le Cap *Spartel*, qui eſt à l'entrée du Détroit, s'eſt trouvé préciſément à

la même diſtance que nous l'avions jugé par notre eſtime. Nous l'avons découvert aujourd'hui vers les cinq heures du ſoir, avec des tranſports de joie dont la perſonne la plus tendrement aimée pourroit ſe contenter. Je compte que c'eſt ici la fin de nos travaux. Selon les apparences, nous paſſerons demain le Détroit pour aller mouiller à Malgue, où j'eſpere vous donner de mes nouvelles.

LETTRE CXXX.

De la Rade de Malgue, ce 21 Septembre.

LES vents contraires nous ont arrêtés deux jours à la porte du Détroit, & nous ne ſommes entrés dans la Méditerranée que le dix-huit de ce mois.

Nous vîmes en paſſant huit Ga-

lères d'Eſpagne mouillées à la Malebaye, ſous le Mont-Gibraltar, avec un convoi de pluſieurs Bâtimens de différentes Nations. Nous ſçûmes dans la ſuite que le Marquis de Leyde devoit paſſer en Afrique avec vingt-cinq ou trente mille hommes; & que ce convoi étoit deſtiné pour cela.

Le dix-neuf, à trois heures après-midi, nous avons mouillé dans la Rade de Malgue; mais je vous avoue que jai été frappé comme d'un coup de foudre, des nouvelles que j'y ai appriſes. C'eſt-là où nous avons ſçû que la contagion faiſoit de cruels ravages à Marſeille depuis près de ſix mois. Les relations que nous avons vûes dans les Gazettes d'Eſpagne étoient ſi affreuſes, qu'elles nous faiſoient frémir d'horreur. Nous en avons déja ſenti les effets par le refus qu'on a fait de

nous donner l'entrée à Malgue. J'ai eu beau représenter que nous étions partis de Toulon depuis depuis plus de 8 mois ; que nous venions du Golphe du Méxique, d'où nous étions partis le troisieme du mois d'Août, & que depuis ce tems-là nous n'avions touché nulle part ; on a été inexorable, & on m'a dit, pour toute raison, que le Roi d'Espagne avoit envoyé des ordres très-sévères à tous les Commandans des Places Maritimes, de n'avoir aucune communication avec les Vaisseaux de Provence. Il a fallu en passer par-là, & nous contenter de quelques rafraîchissemens que notre Consul nous a offerts, en payant argent comptant.

Les autres nouvelles qu'on nous a débitées, étoient fort bien assorties à celle de la contagion de Marseille : c'étoit la chûte de

Law, le décri des Billets de banque, & les especes portées a une si prodigieuse valeur, qu'un louis d'or valoit 90 livres.

N'admirez-vous pas, Madame, cet enchaînement de malheurs que nous avons essuyés pendant notre voyage. A peine suis-je sorti des horreurs de la peste, qu'il faut que j'aille me livrer encore à ces mêmes horreurs. Il ne manque à cela que d'apprendre, en arrivant en France, la mort des personnes pour qui je m'intéresse le plus. Alors je pourrois disputer à Oreste le titre qu'il a depuis plusieurs siecles, *du plus infortuné des hommes*.

Notre Chaloupe vient d'arriver avec tous les rafraîchissements que nous avions demandés pour nous, & pour nos malades : il est huit heures du soir, &

nous allons appareiller dans le moment, pour profiter du bon vent qui continue depuis le jour que nous avons passé le Détroit.

LETTRE CXXXI.

29 Septembre.

JE vous ai déja dit, Madame, que nous partîmes de Malgue le 21 Octobre, avec un bon vent dont nous voulûmes profiter. A peine eûmes-nous fait 4 lieues qu'il changea & devint de l'Est-Sud-Est, mais si foible qu'il n'eut pas la force de nous ramener à Malgue. Nous avons été en calme pendant six jours sur Vélef-Malaga, à la merci d'une mer du Levant la plus vive & la plus furieuse qu'on ait vûe dans ces parages, & qui nous a tourmentés si cruellement, que nous avons

été obligés de présenter la poupe à la lame, de crainte de quelque accident. Le vingt-neuf Octob. nous eûmes une apparence d'aventure de guerre, que j'ai cru devoir se terminer plus sérieusement que celle des cinq Algériens que nous avions rencontrés la nuit, à peu-près dans ces mêmes parages.

Le vent étant du côté du Levant, nous découvrîmes sur le midi trois Navires qui venoient de front, vent arriere, toutes voiles dehors: nous étions alors à six lieues de terre, entre la *Roquette* & le *Château-de-Fer*, courant notre bordée au large. Je crus ces Vaisseaux François, & l'envie qui j'avois de sçavoir des nouvelles de Provence, par rapport à la contagion, me fit prendre le parti de les attendre. Je fis carguer les basses voiles, & pour

les obliger à venir me parler, je fis mettre le pavillon & la flamme. Peu de tems après, ces Vaisseaux mirent pavillon Anglais; & les ayant examinés avec plus d'attention, nous les reconnûmes pour Navires de guerre. Le Commandant pouvoit avoir soixante pieces de canon, les deux autres étoient à peu-près de la même force, & ils étoient suivis d'un quatrieme qui paroissoit à la vue.

Comme je ne comptois plus sçavoir par eux des nouvelles, je fis servir la Mizaine, & continuai la bordée au large avec les deux ris pris dans les Huniers, arrivant insensiblement, pour me rapprocher du *Henry*, qui étoit à près de deux lieues sous le vent. Dans cet intervalle, les Anglais firent quelques mouvements, comme s'ils avoient voulu se parler. Bien-tôt après le Com-

mandant arbora au haut du grand mât la flamme qu'ils appellent de distinction, & se mit à la tête des deux autres Navires, qui formerent une ligne derriere lui. Ces Messieurs prétendent que tout Vaisseau qui n'a point de marque de dignité, doit saluer cette flamme. J'avois mes instructions là-dessus, & je sçavois à quoi m'en tenir.

Au lieu de venir droit sur nous, comme ils le pouvoient, ils vinrent se mettre dans nos eaux, & s'étant rangés au plus près du vent, ils nous suivirent toutes voiles dehors. Je trouvai quelque chose d'extraordinaire dans cette manœuvre, & je crus en pénétrer le motif. Les Anglais comprirent bien que je ne voudrois pas saluer leur flamme, & pour en soutenir l'honneur en quelque façon, ils se crurent obligés de faire

quelques démarches, se flattant du moins que je mettrois des voiles pour les éviter; ils se feroient contentés de cela. Mais je ne jugeai pas à propos de leur donner cette satisfaction, quoiqu'il semblât que ce fût le parti le plus prudent, à cause de l'éloignement du *Henry*, & encore plus du mauvais état de nos Navires. Notre premiere batterie étoit embarrassée par plus de cent scorbutiques couchés sur des cadres, sans pouvoir se remuer. Cependant on disposa tout pour le combat, du mieux qu'il nous fut possible. Il étoit tems que les Anglais expliquassent leurs intentions, n'étant éloignés de nous que d'une petite portée de canon. Quelques sabords que je fis ouvrir à notre premiere batterie, acheverent de les déterminer à prendre un parti. En effet, nous vîmes aussi-tôt le Comman-

dant arriver, vent arriere, pour continuer sa route au Détroit, & en même tems amener sa flamme. Pour moi j'affectai de garder la mienne jusqu'à ce que je les eusse perdus de vue. Je me suis un peu étendu sur cette affaire, qui m'a paru singuliere. Je l'ai fait moins pour vous que pour mes amis, à qui vous pouvez faire part de cette lettre, & qui pourront mieux juger par ce détail de la conduite que j'ai tenue dans cette occasion.

Mais que dites-vous, Madame, de cette manie qu'on a à la mer, de vouloir se faire saluer de gré ou de force? C'est pour cela que le Comte de Tourville, alors Lieutenant-Général, combattit Papachin. Il en couta la vie à bien des gens, & le combat auroit été bien plus sanglant, si un Vice-Roi de Naples, embarqué

avec

avec toute ſa famille dans le Vaiſſeau Eſpagnol, ne ſe fût jetté aux pieds de Papechin, le priant les larmes aux yeux de ne pas les expoſer à périr tous miſérablement, pour un petit coup de chapeau qu'on lui demandoit. Après cela, n'a-t-on pas raiſon de dire que les Marins ne ſont guères polis? ils ne veulent ſaluer perſonne, & ils trouvent mauvais qu'on ne les ſalue pas.

LETTRE CXXXII.

JE vais, Madame, tout d'une haleine vous conduire à Toulon: auſſi-bien ne s'eſt-il rien paſſé depuis ma derniere lettre qui mérite qu'on s'y arrête.

Je vous dirai en peu de mots que le calme & les vents contraires qui nous ont ſi long-tems

inquiétés dans l'Océan, nous ont ſuivis dans la Méditerranée : il eſt étonnant que dans une ſi longue navigation nous n'ayons pû porter en droite route pendant deux jours de ſuite.

Ce n'a été que le onziéme du mois que nous nous ſommes trouvés par le travers de Palamos : le vent étant venu alors au Sud-Eſt, nous avons tenté de paſſer le Golphe de Lyon. A peine étions-nous à moitié chemin, que le vent a ſoufflé tout d'un coup au Nord-Oueſt avec tant de violence, que nous avons eu bien de la peine à le ſoutenir avec les deux baſſes voiles. La ſituation où nous étions ne nous permettoit pas de garder tant de ménagemens : nous n'avions plus de rafraîchiſſemens, & nous commencions à manquer de vin pour nos équipages. Enfin, Madame,

nous avons si bien fait, que nous découvrîmes hier les Isles d'Hyeres, & qu'aujourd'hui, mercredi treize Novembre, sur les 10 heures du soir, nous avons mouillé dans la Rade de Toulon. J'ai été assez heureux pour apprendre de vos nouvelles ce même soir; mais cette joie a été bien troublée par tout ce qu'on nous a dit de Marseille (1), & encore plus par une aventure qu'on venoit d'avoir à Toulon, & qui a répandu la terreur dans toute la ville.

Voilà, Madame, la fin de ma mission, & du plus triste voyage qu'on fera jamais. Nous n'avons ramené ici que les deux tiers de nos équipages; le reste a péri par la maladie des Isles, ou par le scorbut. Cependant, malgré toutes les contrariétés que nous

(1) L'Auteur veut apparemment parler de la Peste, qui commençoit à se déclarer.

avons essuyées, on ne peut guères faire plus de diligence que nous en avons fait. Vous en jugerez vous-même par une idée générale que je vais vous donner en deux mots de notre navigation.

Nous n'avons séjourné dans les différens lieux où nous avons été, que soixante-cinq jours; nous en avons passé sous voile cent quatre-vingt-douze, & nous avons fait, pendant ce tems-là, en droite route 4190 lieues. Dieu sçait où cela iroit, si on y joignoit tout le chemin inutile, que les vents contraires nous ont fait faire!

Poiche da tutti i lati ho pieno il foglio, finire il canto e riposar mi voglio.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Journal d'un Voyage fait à la Louiſiane en* 1720. Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 17 Mars 1768.

LEBAS, *Cenſeur Royal.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI de France & de Navare : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; *SALUT*. Notre amé le S^r^. VALLEYRE l'aîné, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Journal d'un Voyage de la Louiſiane en forme de Lettres écrites à M.* . . . *en* 1720. S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. *A CES CAUSES*, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter dans tout notre Royaume, pendant

le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : *Faisons* défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. *A la charge* que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, &non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission : qu'avant del'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur *de la Moignon*, & qu'il en sera remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur *de la Moignon*, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur *de Maupeou* : le tout à peine de nullité des Présentes : *Du contenu* desquelles Vous *Mandons* & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou

empêchement. *Voulons* qu'à la Copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. *Commandons* au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de haro, charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le premier jour du mois de Juin, l'an mil ſept cent ſoixante-huit, & de notre regne le cinquante-troiſieme.

Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

J'ai cédé pour toujours & ſans aucune reſtriction à M. MUSIER, Fils, le préſent Privilége, pour en jouir en mon lieu & place. A Paris, le 6 Juin 1768.

VALLEYRE, Fils aîné.

Régiſtré le préſent Privilége, & enſemble la ceſſion, ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 101. fol. 445. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 8 Juin 1768.

Signé, GANEAU, Syndic.

